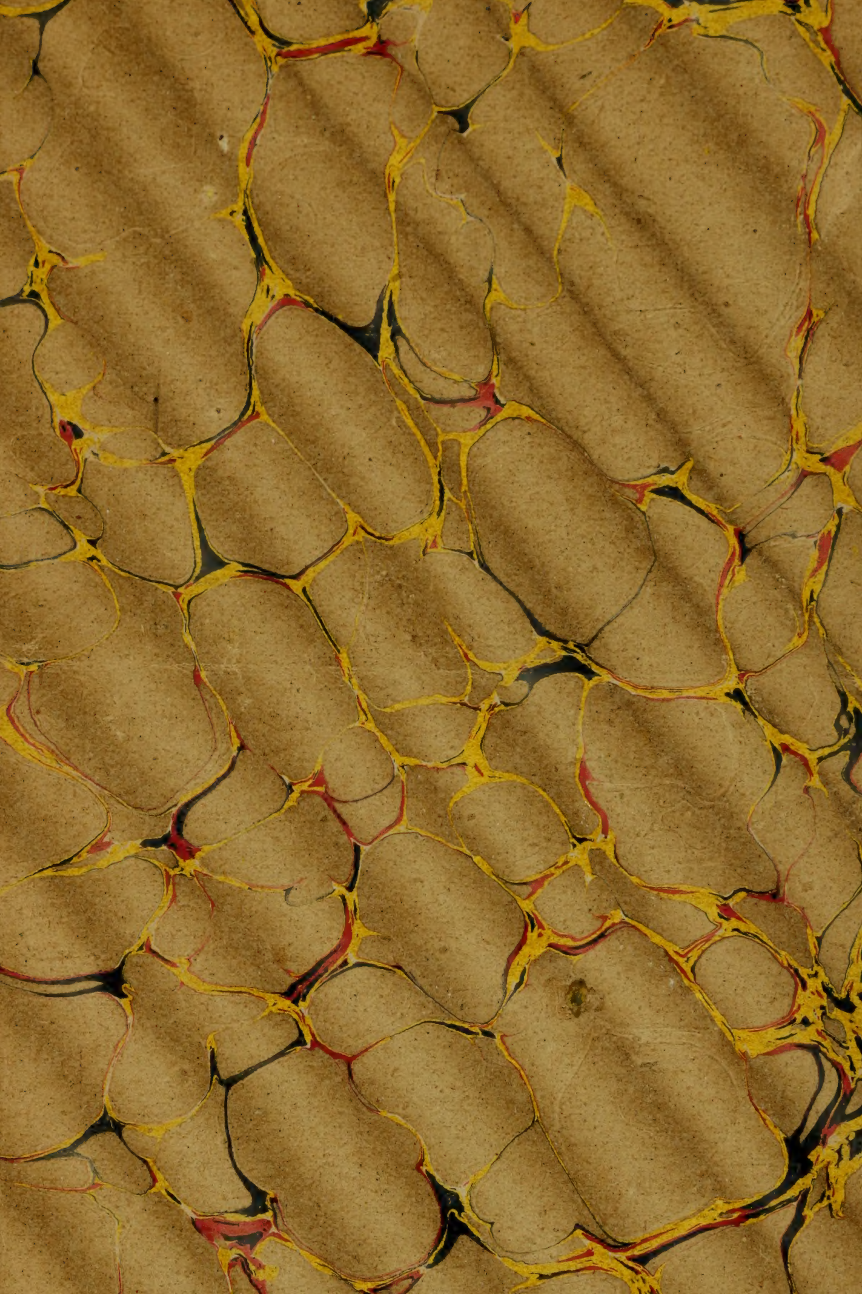
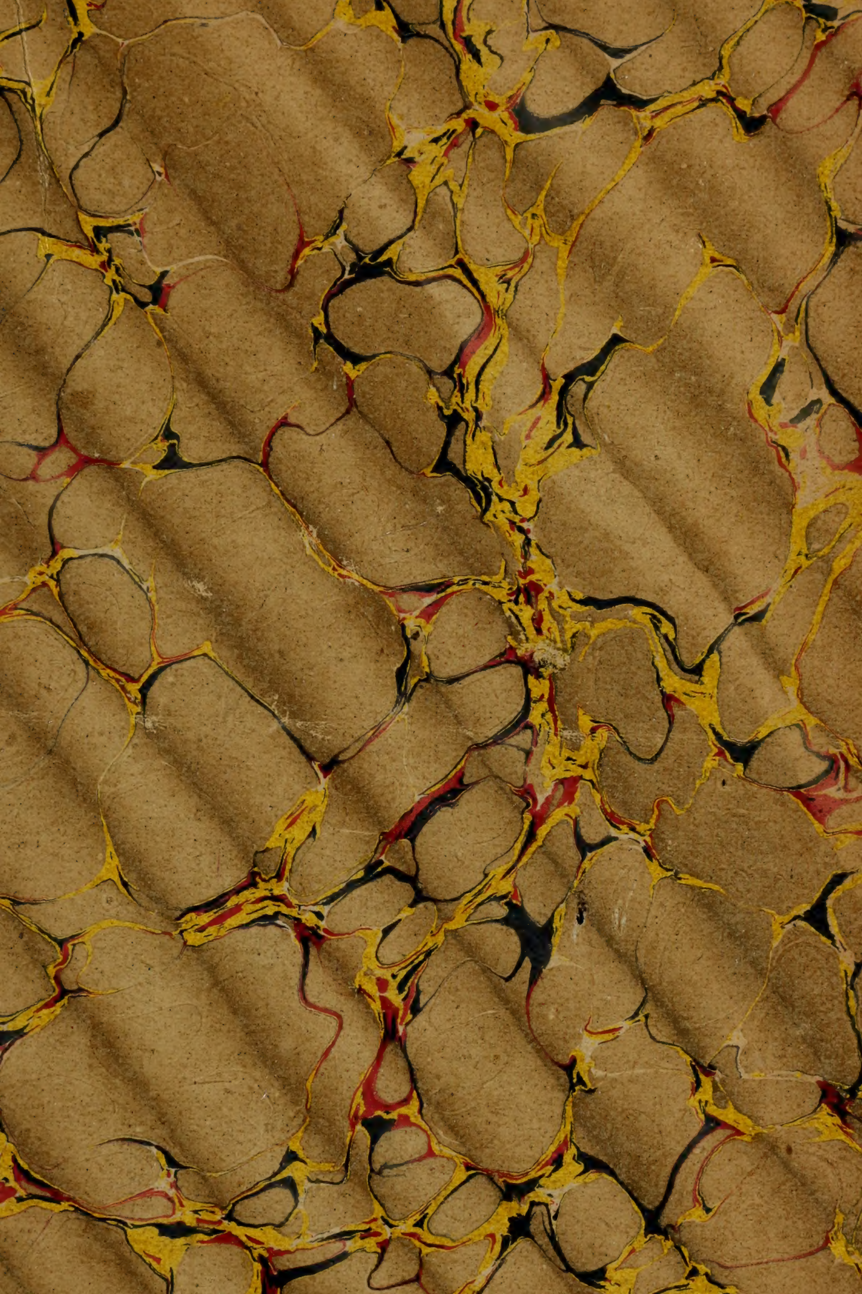




MÉMOIRES

DU

CAPITAN

ALONSO DE CONTRERAS

Lequel de marmiton se fit commandeur de Malte

Ecrits par lui-même et mis en français

PAR

Marcel LAMI

ET

Léo ROUANET



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais, 5

1911

MÉMOIRES

DU

CAPITAN

ALONSO DE CONTRERAS

Ouvrages de Marcel LAMI

Format in-18

La Débandade.

Terres d'Aventures.

Grand Paul.

Sur les Cimes.

De Léo ROUANET

Chansons populaires espagnoles, traduites en regard du texte. (Epuisé.)

Intermèdes espagnols du XVIIe siècle, traduits et annotés. 1 vol. in-18.

Drames religieux de Calderon (Les cheveux d'Absalon. La Vierge du Sagrario. Le Purgatoire de saint Patrice), traduits et annotés. 1 vol. in-8.

Le Diable prédicateur, comédie espagnole du XVIIe siècle, traduite et annotée. 1 vol. in-18.

Bibliographie critique du théâtre espagnol, en collaboration avec M. Alfred Morel-Fatio, de l'Institut. (Epuisé.)

Quatre Dialogues sur la peinture, de Francisco de Hollanda, portugais, traduits et annotés. 1 vol. in-18.

Auto sacramental de Las pruebas del linaje umano (1605). 1 vol. in-18.

Diego de Negueruela. Farsa llamada Ardamisa. 1 vol. in-18.

Coleccion de Autos, Farsas y Coloquios del siglo XVI, avec notes, appendices et glossaire. 4 vol. in-18.

MÉMOIRES

DU

CAPITAN

ALONSO DE CONTRERAS

Lequel de marmiton se fit commandeur de Malte

Ecrits par lui-même et mis en français

PAR

Marcel LAMI

ET

Léo ROUANET



PARIS

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, Quai Malaquais, 5

—

1911

ALONSO DE CONTRERAS

ET SES MÉMOIRES

La vie du capitan Alonso de Contreras est à peu près inconnue en Espagne : elle a été publiée par M. Serrano y Sanz dans un bulletin de société savante [1]. Elle est tout à fait inconnue en France : J. M. de Heredia, en ayant goûté l'extrême verdeur, avait l'intention de la traduire ; la mort l'en a empêché. L'aventurier Contreras, héros et ruffian, sauveur de peuples et pillard, méritant à la fois la gloire et la hart, avait frappé ses contemporains ; Lope de Vega, qui lui dédie une de ses pièces [2], avait l'intention de célébrer ses aven-

1. *Bulletin de l'Académie de l'Histoire*, de Madrid, juillet-septembre 1900. Il a été fait un tirage à part de cent exemplaires. Le manuscrit original des *Mémoires*, incomplet des derniers feuillets, appartient à la Bibliothèque Nationale de Madrid, où il est catalogué sous la cote T. 247.

2. *El rey sin reino* (Le roi sans royaume), publié en 1625.

tures en un poème héroïque ; intention avortée, mais qui, vraisemblablement, a suggéré à Contreras l'idée de les écrire lui-même. Ne regrettons pas le poème. S'il faut en juger par la préface vraiment un peu bien grandiloque de Lope, l'épopée du « Phénix des poètes » n'aurait pas valu le texte rude, hirsute et cru du soldat de fortune « sans rhétorique ni discrétion. »

Ce n'est pas qu'il soit un modèle de grammaire ni de morale, cette autre grammaire ; non, mais c'est un des livres les plus divertissants qui soient, et les plus accusés ; c'est écrit à la diable par un homme qui agissait à la diable. Ce corsaire de Contreras a une brièveté qui touche à la fois au comique et à l'héroïque. En une même phrase, il nous mène à toute bride et à toutes voiles des Flandres en Sicile, à Malte et au Levant. Avec cela un cynisme inusité dans le bien et dans le mal tout à fait réjouissant et significatif. Et cet inculte, justement parce qu'il n'essaie pas de faire de la littérature, n'oublie presque jamais le trait juste et coloré. Il fait le désespoir des grammairiens et les délices de l'enfant et du sauvage qui dorment en nous.

M. Serrano y Sanz semble surtout priser dans la vie de Contreras un texte rare dans cette Espagne si pauvre en mémoires. Cela est juste. Pour un peu, je renchérirais et je dirais que nous tenons là un texte sous bien des rapports unique. Il ferait également la joie — pour des raisons différentes — d'un Stendhal, d'un Gautier, d'un Dumas. La vie est très diverse mais la littérature est déplorablement monotone. C'est que ce sont des hommes de lettres qui l'écrivent. D'ordinaire, et même chez nous, dans notre pays si fertile en mémoires, ce sont des gens de plume qui écrivent l'histoire des gens d'épée, et des assis bien sages qui narrent les aventures des coureurs de terres et de mers.

Les héros ont mieux à faire qu'à se conter ; si, d'aventure, un capitaine retrace sa vie, c'est qu'il est, dans une certaine mesure, un lettré, ou tout au moins, un homme affiné par sa classe sociale. Les incultes et les rudes ont toujours été traduits, travestis, arrondis par les cultivés et les doux. Et voilà comment le monde, si prodigieusement divers, s'atténue, s'atténue et s'uniformise jusqu'au mensonge et à l'ennui. Ici par fortune,

en Contreras, nous avons enfin un corsaire qui écrit à la corsaire, sans souci du beau parler ni des convenances, trop ignorant et trop fier pour ne pas se montrer à nous dans sa magnifique nudité. Et c'est à la fois scandalisant, ébouriffant, prodigieusement savoureux et parfois burlesque par l'habitude que nous avons du mensonge.

Tour à tour apprenti, gâte-sauces, valet, soldat, marin, pendard presque pendu, corsaire, pillard, justicier, capitaine de terre et de mer, gouverneur de villes, ermite entre temps et commandeur de l'ordre de Malte, pour couronner, Contreras a une vie que nos courages amortis considéreraient comme invraisemblable, si nous n'avions d'ailleurs confirmation de ses hauts faits, accidents et prouesses. Parti de rien, ayant touché à toutes les extrémités de ce que les cœurs faibles appellent remords ou malheur, il en vient à être reçu avec honneur par le roi et le pape et même intronisé chevalier dans l'ordre qui réclamait quatre quartiers de noblesse et des vertus. Il est vrai que cet ordre était bien déchu de ses sévérités primitives, s'il en eut jamais. On peut conclure du récit de Contreras que les chevaliers accueillaient volon-

tiers (c'est une accusation qui remonte au Moyen-Age) les enfants perdus de l'Europe.

Bien en prit à Contreras, après quelque peccadille, de connaître un chevalier de cet ordre qui avait commencé — ainsi vont les choses de ce monde — par l'hôpital et la charité pour finir par la course et le pillage. Sans quoi il eût été pendu. Au lieu d'être pendu, il devint capitaine de frégate, jouit des *quiracas* et du butin, et pendit un peu les autres par dessus le marché. Quelle vie ardente et romanesque de courses, prises, batailles et rapts ! Contreras, bien mieux que Vertot ou Baudoin, nous donne plus d'un jour singulier sur la vie de l'ordre devenu nid de pirates, mais toujours sentinelle de la Chrétienté. Il y avait belle lurette que le vœu de virginité n'était plus qu'un souvenir. Soieries d'Orient, damas et sequins de Constantinople passaient en un clin d'œil aux mains des belles Maltaises. Toutes les vertus qui tiennent aux armes, parmi lesquelles il ne faut pas compter la chasteté ni la douceur. De la piété, de la débauche et de la bravoure. Ripailles et batailles. On passe des bras de la *quiraca* aux bras de la mort. Qu'importe ! cette vie est si riche d'émotions vio-

lentes et de grandes actions aussi ! Peut-on perdre son âme quand on sauve la chrétienté ? En attendant on écume la Berbérie et le Levant. On vit toujours au guet dans le dédale de l'Archipel.

Il y a dans Contreras tels détails, comme la complicité des Grecs, le bon accueil de l'*amin* de Surras, qui expliquent comment était possible cette extraordinaire vie d'aventures, autrement inexplicable. Contreras envoyé là en éclaireur, s'il a beaucoup pillé, a préservé après tout plus d'une ville chrétienne du pillage et du viol. La madone l'aura pardonné.

C'est un plaisir de paradoxe de voir le capitaine servant d'armes courir ces rivages antiques, devenus pour les barbares d'Occident comme une terre nouvelle et presque une Amérique d'avant l'Amérique. Le rapprochement est mieux qu'ingénieux. Les aventuriers d'Orient, que nous oublions trop depuis l'épopée transatlantique, préparent et expliquent les aventuriers d'Occident et du Nouveau-Monde. Rude éducation que celle de cette Méditerranée du Levant devenue pleine d'embûches et de promesses. Le Mexique fut d'abord en Syrie et l'El Dorado en Egypte. Colomb — j'en

suis frappé — Colomb, qui ne s'est pas fait en un jour, a mené en ces mers Levantines une vie assez pareille à celle de notre aventurier. Contreras et les hommes de sa trempe, chevaliers, corsaires, sont le trait d'union entre les vieux croisés et les conquistadores de l'Amérique. Magnifique unité de l'Aventure !

En même temps j'avoue qu'il y a là de quoi sourire, car le beau forban Contreras, sauf pour l'intrépide bravoure et le goût du risque, ne ressemble que d'assez loin au pur Godefroy de Bouillon ou au mystique et grand Colomb.

Mais ce n'est pas surtout par des raisons si lointaines et si extrinsèques que Contreras est si savoureux. C'est par lui-même, par l'espèce d'hommes qu'il peint avec crudité, ces hommes qui n'ont pas d'histoire et qui paraissent invraisemblables à notre siècle amorti par la littérature et la sécurité. Quels gaillards ! Comme ils rebondissaient ! Du moment qu'ils avaient des bras et du courage, le monde était à eux. Foin du passé et de la hart qu'on a eue au col ! Cent mésaventures — cela s'appelait alors des mésaventures ! — dont la moindre suffirait aujourd'hui à écraser

un homme à jamais laissent Contreras aussi joyeux, brave et bravache que devant. Un moment il est accusé de complot d'État. Une histoire extraordinaire. On assure qu'il est chef et roi de la révolte des Maures d'Espagne. Prison, potence une fois de plus en perspective. Baste ! il s'en tire, redevient capitaine de mer et de terre et recommence prouesses si diverses qu'elles eussent lassé Lope lui-même, plume pourtant facile.

Comment il meurt, on ne sait. Pendu, roi d'une île, gouverneur de ville, moine, besacier, brillant officier ? Personne ne l'a pu découvrir. Et cette obscurité finale couronne d'un harmonieux mystère la vie de l'extraordinaire aventurier.

Marcel Lami.

DISCOURS DE MA VIE

DEPUIS QUE JE PARTIS SERVIR LE ROY,
A L'AGE DE QUATORZE ANS, L'AN MIL CINQ CENT NONANTE-CINQ,
JUSQU'A LA FIN DE L'AN MIL SIX CENT TRENTE
AU PREMIER JOUR D'OCTOBRE
EN LEQUEL JOUR JE COMMENÇAI CETTE RELATION.

CHAPITRE I

De mon enfance et de mes parents.

Je suis né en la très noble ville de Madrid, le six janvier mil cinq cent quatre-vingt-deux.

Je fus baptisé en la paroisse de San Miguel ; j'eus pour parrain et marraine Alonso de Roa et Maria de Roa, frère et sœur de ma mère. Mes parents s'appelaient Gabriel Guillen et Juana de Roa y Contreras ; je pris le nom de ma mère quand j'allai servir le roi, étant encore enfant, et, quand je m'aperçus de la faute que j'avais faite, je n'y pus remédier parce que, dans mes papiers de service, il y avait « Contreras ». Contreras j'ai donc été jusqu'à ce jour, c'est sous ce nom que je suis connu et, nonobstant qu'au baptême on m'ait appelé Alonso de Guillen, je m'appelle Alonso de Contreras.

Mes parents étaient vieux chrétiens, purs de tout sang maure ou juif, et de toute condamnation du Saint-Office, comme on le verra plus avant dans la suite de cette relation. Ils étaient

pauvres et vécurent en état de mariage comme le commande notre Sainte Mère l'Eglise, vingt-quatre ans, pendant lesquels ils eurent seize enfants. Quand mourut mon père il en restait huit : six fils et deux filles, et j'étais l'aîné de tous.

Au temps que mourut mon père, j'allais à l'école et j'en étais à écrire à huit lignes à la page. En ce temps-là, on fit à Madrid, contre le pont de Ségovie, où on avait dressé des tentes de campagne, une lice pour jouter ; toute la ville y allait béer comme à chose nouvelle. Je me joignis à un autre enfant, fils d'un alguazil de Cour, qui s'appelait Salvador Moreno, et nous voilà à regarder la joute, manquant l'école.

JE TUE UN MIEN CAMARADE D'ÉCOLE.

Le lendemain quand je retournai en classe, le maître me dit : « — Montez donc délier les aiguillettes à un autre enfant, puisque vous êtes brave ! » Je montai de bon cœur, le maître derrière moi, traîtreusement : « — Déliez-vous les à vous-même ! » et, en même temps, il me donna d'un fouet de parchemin jusqu'à me tirer le sang ; et cela à la requête du père de l'enfant qui était plus riche que le mien.

Sur quoi, en sortant de l'école, nous allâmes à l'accoutumée jouer sur la place de la Concepcion Jerónima. Comme je sentais encore la douleur des coups de fouet, je tirai le couteau de mon écritoire, je jetai le gamin à terre bouche au sol et je me mis à donner du couteau ; et, comme il me sembla que je ne lui faisais pas de mal, je le retournai bouche en l'air et lui donnai dans les tripes. Tous les camarades se mettant à dire que je l'avais tué, je m'enfuis, et, le soir, je retournai à la maison comme si je n'avais rien fait.

Ce jour-là il y avait faute de pain, et ma mère nous avait donné à chacun un pâté d'un sol. Nous étions en train de le manger, quand, à la porte, on heurta durement. « — Qui est là ? » — « La justice. » Sur quoi, je montai au haut de la maison et me fourrai sous le lit de ma mère ; l'alguazil entra, me chercha, me trouva, et, me tirant par un poignet : « — Ah ! traître, qui m'as tué mon fils. » On m'emmena à la prison de Cour. Là, interrogatoire ; je niai toujours.

Le lendemain on me fit comparaître avec vingt-deux autres enfants qu'on avait arrêtés, et, le rapporteur rapportant que j'avais frappé avec le couteau de mon écritoire, je dis que non, mais que quelque autre enfant avait fait le coup. Sur quoi, nous voilà tous les enfants à nous gourmer dans la salle des alcades, chacun soute-

nant que c'était l'autre qui avait fait le coup ; et ce ne fut pas petite affaire de mettre le holà et de nous tirer de la salle.

En fin de compte, le père fit tant et si bien qu'il prouva en deux jours que c'était moi le coupable. Mon âge fit qu'il y eut grand débat entre les juges. A la fin, c'est d'être mineur qui me sauva ; on me condamna à une année de bannissement de la Cour, avec défense d'en approcher de cinq lieues et de rompre mon ban sous peine de le voir doublé. Sur quoi, je filai incontinent pour le purger et le señor alguazil resta sans fils, car il mourut le troisième jour.

Je passai mon année de bannissement à Avila, chez un mien oncle qui était curé de l'église de Santiago en cette ville ; ma peine faite, je retournai à Madrid.

Dans les vingt jours de mon arrivée, arriva aussi le prince cardinal Albert [1] qui venait de gouverner le Portugal et qu'on mandait gouverner les Flandres.

1. Albert, archiduc d'Autriche (1559-1621), 6e fils de Maximilien II. Elevé à la cour de Philippe II ; cardinal en 1577 ; vice-roi de Portugal en 1584. Fut nommé lieutenant du roi dans les Pays-Bas, où, ayant renoncé à l'état ecclésiastique, il épousa en 1598 l'infante Isabelle Claire Eugénie, fille de Philippe II.

MA MÈRE M'ENGAGE APPRENTI CHEZ UN ORFÈVRE.

Ma mère avait partagé ses biens. Sa dot prélevée, il restait à répartir entre les huit enfants six cents réales. Je dis à ma mère : « — Señora, je veux aller à la guerre avec le cardinal. » Elle me dit : « — Béjaune, qui n'es pas sorti de la coquille et qui veux aller à la guerre ! A cette heure, je t'ai engagé apprenti chez un orfèvre. » Je dis que je n'avais aucun goût de servir personne sauf le roi. Malgré quoi, elle me conduisit chez l'orfèvre, qui s'était entendu sans mon congé. Elle me laissa en sa maison, et la prime chose que fit ma maîtresse fut de me donner une cruche de cuivre, et pas petite, pour aller à l'eau à la fontaine de *Los Caños del Peral*. Je lui dis : « — Je ne suis pas engagé comme valet, mais comme apprenti ; envoyez chercher l'eau par qui vous voudrez. » Elle leva son patin pour me frapper ; moi je levai la cruche, la lui jetai, encore que je ne pouvais lui faire mal, manque de force, et de défiler les escaliers.

Me voilà chez ma mère, hurlant : « — Est-ce que je dois servir de porteur d'eau, maintenant ? » Sur quoi, arriva l'orfèvre qui me voulut battre ; je sortis, m'approvisionnai de pierres et me voilà

à les lancer. Des gens survinrent et, le cas entendu, demandèrent pourquoi on me voulait forcer dans mes inclinations. Là-dessus s'en fut l'orfèvre et je restai avec ma mère à qui je dis : « — Señora, Votre Grâce est chargée d'enfants ; laissez-moi gagner ma vie sous ce prince. » Ma mère s'y prêtant, me dit : « — Mais je n'ai rien à te donner. » Je dis : « — N'importe, je gagnerai pour tous, avec l'aide de Dieu. » Néanmoins elle m'acheta une chemise et des souliers de peau de mouton, me donna quatre réales et sa bénédiction. Avec quoi, un mardi, sept septembre mil cinq cent nonante-cinq, à l'aube, je sortis de Madrid derrière les trompettes du Prince Cardinal.

DÉPART DE MADRID.

Ce jour-là, nous fîmes étape à Alcalá de Henares. J'étais allé à une église où l'on faisait grand fête au Prince Cardinal ; il y avait là, parmi beaucoup d'autres, un marchand de *turron* [1], avec des cartes en main. En vrai petit brelandier, je dénouai du pan de ma chemise mes quatre réales et commençai à jouer au quinola. Je perdis les réales, et, après, ma chemise neuve ; puis, d'enfilade, mes souliers neufs

1. Sorte de nougat.

que je portais à ma ceinture. Je demandai au marchand s'il voulait jouer mon mauvais capuchon. En un tournemain il s'en fit bon, et me voilà en *corps* ; présage certain que je devais être *incorporé* comme soldat. Il ne manqua pas de se trouver là quelqu'un pour me donner ce nom, et, de plus, pour demander au marchand de me donner une réale ; lequel me la donna, et un peu de *turron* de réjouissance ; tellement qu'il me semblait que c'était moi le gagnant.

Ce soir-là, j'allai au palais ou plutôt aux cuisines pour profiter du feu, car il fraîchissait ; je me faufilai parmi d'autres marmitons. Au matin, les trompettes sonnèrent le départ pour Guadalajara, et il fallut bien suivre, quatre mortelles lieues. J'achetai, avec ce qui me restait de la réale, quelques beignets ; avec quoi, je fis l'étape jusqu'à Guadalajara. Je demandai aux garçons de cuisine d'avoir compassion de moi et de me laisser un peu monter sur la grande charrette qui portait les cuisines ; mais ils n'eurent pas compassion parce que je n'étais pas des leurs.

Nous arrivâmes à Guadalajara ; j'allai au palais, parce que la nuit d'avant je m'étais trouvé bien du feu de la cuisine. Je me débrouillai, sans qu'on me le commandât, pour aider à plumer et à tourner les broches ; moyennant quoi, je soupai encore cette nuit-là. Maître Jacques, cuisinier

major du Prince Cardinal, trouvant que j'avais été de bon commerce et de bon service, me demanda d'où j'étais. Je le lui dis et que j'allais à la guerre. Il ordonna à ses hommes de me faire bien souper et de m'emmener le jour suivant sur la charrette ; ce qu'ils firent, bien contre leur gré.

Je continuai à travailler comme les autres gâte-sauces ; je me signalai si bien que Maître Jacques m'agréa à son service, d'où je vins à être maître de la cuisine et des deux grands chariots qui prenaient les devants avec le prince. Cela me permit de me revenger de quelques marmitons en les faisant aller à pied tout un jour ; mais tôt me passa la colère.

Nous cheminâmes jusqu'à Saragosse où il y eut force fêtes, et, de là, à Montserrat et à Barcelone, et je pus emmener cinq ou six personnes sans qu'il m'en coûtât un blanc. Voilà ce que c'est que de bien servir.

A Barcelone, nous restâmes quelques jours avant de nous embarquer sur vingt-six galères qui cinglaient vers Gênes. A Villefranche, le duc de Savoie [1] nous régala fort. De là, nous passâmes à Savone. Avant d'arriver nous prîmes un navire,

1. Charles-Emmanuel Ier, 11e duc de Savoie (1580-1630), épousa en 1585 l'infante Catherine, fille de Philippe II et d'Elisabeth de Valois.

turc, maure, ou français peut-être, je n'en sais rien ; français plutôt, car je crois qu'il y avait alors guerre avec la France. Cela me plut de voir combattre l'artillerie. On fit prise.

JE COMMENCE A ÊTRE SOLDAT.

A Savone, on resta quelques jours jusqu'à notre départ pour Milan où nous restâmes quelques jours aussi. De là, nous prîmes le chemin des Flandres par la Bourgogne. Nous y trouvâmes force compagnies d'infanterie et de gens de cheval, ce qui fit troupe magnifique.

Comme je vis que quelques-uns de ces soldats étaient, à ce qu'il semblait, aussi jeunets que moi, je résolus de demander mon congé à Maître Jacques mon patron, lequel m'avait pris en bon gré. Non seulement il ne me donna pas congé, mais il me dit qu'il me voulait gourmer. Sur quoi je m'indignai et présentai un mémoire à Son Altesse, lui relatant point par point : comme quoi je le suivais depuis Madrid, que son cuisinier ne me voulait pas donner congé, alors que moi je ne voulais servir personne que le roi. Il me dit que j'étais bien enfant ; je répondis qu'il y en avait d'autres dans les compagnies.

Le lendemain, on me retourna mon mémoire avec une apostille disant : « Soit enrôlé, quoi-

qu'il n'ait pas l'âge pour servir. » Ce qui désespéra mon maître. Comme il n'y pouvait rien, il me dit : « — Je ne te ferai point faute ; et jusqu'à notre arrivée en Flandre, recours à moi pour tout ce qui te fera besoin. » Ce que je fis : grâce à quoi je pus donner le vivre à plus de dix soldats et particulièrement à mon chef d'escouade.

Je m'enrôlai dans la compagnie du capitaine Mejia. Comme nous tirions nos étapes, au moment où nous approchions des Flandres, mon chef d'escouade, que je respectais à l'instar du roi, me dit un soir : « — Suis-moi ; ordre du capitaine. » Et nous voilà quittant l'armée : ledit chef n'était guère ami des batailles. Quand le matin parut, nous étions loin, à cinq lieues de l'armée. Je lui demandai où nous allions ; il me dit que c'était à Naples. Sur ce, il me mit bissac au dos et m'emmena à Naples.

J'y restai avec lui quelques jours, jusqu'au moment où je me vis embarqué sur un bateau qui allait à Palerme.

CHAPITRE II

De ce qui m'advint jusqu'à ma seconde arrivée à Malte.

J'arrivai à Palerme en peu de temps, et fus tout de suite engagé comme page de rondache par le capitaine Felipe de Menargas, catalan. C'est comme page de rondache, et combien volontiers, que je le servis ; et il me voulait du bien.

Sur ces entrefaites, l'occasion s'offrit d'une expédition au Levant ; les galères de Naples et de Sicile y partaient sous le commandement du général D. Pedro de Toledo, les galères de Sicile étant sous le commandement plus particulier de D. Pedro de Leyva. On s'en allait prendre une terre qui se nomme Pétrache (Patras) ; il échut à la compagnie de mon capitaine de s'embarquer dans la galère capitane de Cesare Latorre, de l'escadre de Sicile.

Nous arrivons à Pétrache qui est en Morée, et nous jetons à terre nos gens qui font ferme ; la troupe légère ou volante entreprend l'escalade en dressant les échelles aux murailles. C'est là que

les premières balles me bourdonnèrent aux oreilles, car j'étais devant mon capitaine avec ma rondache et la lance dorée de commandement.

On prit bien le pays, mais le château, non. On fit beaucoup d'esclaves et de butin ; desquels, tout blanc-bec que j'étais, il me revint bonne part ; sinon à terre, du moins sur la galère, parce que les soldats me donnèrent à garder beaucoup de hardes, comme à quelqu'un à qui on ne les enlèverait pas.

A peine arrivé en Sicile, avec les dépouilles que j'avais gagnées je me fis un habit de toutes sortes de couleurs. Mais voilà qu'un soldat de Madrid, lequel s'était donné à moi comme pays, et je me fiais à lui, m'escamota des effets de mon maître le capitaine en me disant que c'était pour jouer la comédie. Je crus qu'il disait vrai et que je serais de la fête ; il en profita pour emporter toutes les hardes, qui étaient très belles, — ce que mon maître avait de mieux dans ses coffres (il fit son choix, parbleu !) y compris des boutons d'or et un ruban de chapeau. Or, voici que le lendemain survient chez nous le sergent qui conte au capitaine comme quoi ont déserté quatre soldats ; et l'un d'eux était justement mon pays ! A l'ouïr je reste court.

Sans faire semblant de rien je m'informe et

j'apprends que les galères de Malte étaient dans le port ; je m'y vais embarquer.

VOYAGE A MALTE ET RETOUR EN SICILE.

Arrivé à Messine, j'écrivis une lettre au capitaine mon maître pour lui rendre compte du tour que m'avait joué mon pays ; j'expliquai que si je ne lui avais pas demandé mon congé, c'était par crainte. Sur quoi, je poursuivis mon voyage jusqu'à Malte.

Sur la même galère, quelques chevaliers espagnols s'employèrent à m'accommoder avec le Receveur du Grand Maître, signalé chevalier qui avait nom Gaspar de Monreal ; il fut très aise de me prendre à son service ; j'y restai un an à sa grande satisfaction. Au bout de ce temps, je lui demandai licence de m'en aller soldat en Sicile ; le capitaine mon maître me réclamait par lettres, ajoutant combien il était satisfait de ma personne. Le Commandeur Monreal me donna congé à sa grand peine, et me renvoya en bel équipage. J'arrivai à Messine où était le vice-roi, duc de Maqueda[1] ; je m'enrôlai comme soldat dans la compagnie de mon capitaine ; et c'est comme

1. D. Bernardino Ier de Cardenas, duc de Maqueda, mourut vice-roi de Sicile en 1602.

soldat que j'y servis, pas comme valet ou comme page.

A un an de là, le vice-roi arma en course une galiote. Ordre était donné de régler quatre paies d'avance aux soldats qui voudraient la monter. Je fus l'un de ceux-là. Nous allâmes en Berbérie ; le capitaine de la galiote était Ruy Perez de Mercado. N'ayant rien trouvé en Berbérie, au retour nous trouvâmes une galiote guère moindre que la nôtre dans une île qu'on appelle Lampedusa. Nous entrâmes dans l'ancrage ; on combattit très peu ; nous fîmes prise ; nous capturâmes là un corsaire, le plus grand de ce temps-là, qui s'appelait Caradali, et, avec lui, nonante Turcs.

Grand accueil nous fit à Palerme le vice-roi ; cette nouvelle prise l'affrianda tellement qu'il arma deux grands galions : l'un s'appelait le galion d'Or et l'autre le galion d'Argent. Je m'embarquai sur le galion d'Or et nous allâmes au Levant. Nous y fîmes tant de prises que ce serait long à conter ; l'on revint tous si riches que moi, en tant que soldat à trois écus de paie, je rapportai plus de trois cents écus pour ma part, tant en hardes qu'en argent ; sans compter qu'après notre arrivée à Palerme, les parts du butin faites par ordre du vice-roi, il m'échut un chapeau plein jusqu'aux ailes de doubles réales ! Cela commença

à m'enfler le courage ; mais en peu de jours tout était joué ou gaspillé en d'autres désordres.

VOYAGE AU LEVANT AVEC LES GALIONS.

Derechef, on envoya les deux galions au Levant. Nous y fîmes d'incroyables voleries sur mer et sur terre, tant avait de chance ce vice-roi ! Nous mîmes à sac les entrepôts d'Alexandrette, port de mer où arrivent s'entasser toutes les marchandises venues par terre de l'Inde de Portugal par Babylone et Alep. Et grandes furent les richesses que nous en rapportâmes.

Dans le cours de ces voyages, moi, je ne m'endormais pas. J'étais féru de navigation ; j'interrogeais toujours les pilotes ; je les regardais relever le point sur leurs cartes ; je me rendais entendu en terres, caps et ports, au fur et à mesure que nous les doublions, marquant tout ; c'est ce qui me servit depuis à faire un *Routier* [1] de tout le Levant, routier qui comprend Morée, Anatolie, Caramanie, Syrie et Afrique, jusqu'au cap Cantin dans la mer océane ; les îles de Candie, Chypre, Sardaigne, Majorque et Minorque ; la côte d'Espagne du cap Saint-Vincent, en côtoyant la terre,

1. Il existe, à la Bibliothèque Nationale de Madrid, un manuscrit ancien de ce Routier ou Portulan sous la cote Z. 137.

de San Lucar et de Gibraltar jusqu'à Carthagène, et, de là, à Barcelone ; la côte de France jusqu'à Marseille, et, de là, à Gênes ; la côte de Gênes à Livourne, au Tibre et à Naples ; et toute la Calabre, jusqu'à la Pouille et au golfe de Venise, port par port, avec les caps et les cales où peuvent relâcher les différentes nefs, chacune suivant son tirant d'eau. Ce routier fait de ma main se promène par là, parce que le prince Philibert [1] me l'a demandé pour le voir et me l'a gardé.

RIXE EN UNE OSTERIA OU TAVERNE.

Nous arrivâmes à Palerme avec toute notre richesse ; grand joie en eut le vice-roi. Du butin il nous donna la part qu'il lui chanta. Nous étions si cousus d'or et le titre de *leventes* [2] du vice-roi nous donnait une telle liberté que personne n'osait se mesurer à nous ; nous allions de taverne en taverne et de maison en maison.

Un soir nous étions à godailler à l'accoutumée, dans une osteria ; au cours de cette godaille, un de mes compagnons (nous étions trois) dit :

1. Emmanuel Philibert de Savoie, 3e fils de Charles-Emmanuel Ier et de Catherine d'Autriche, né en 1588 ; Grand-Prieur de l'ordre de Malte ; vice-roi de Sicile en 1621 ; mourut de la peste à Palerme le 3 août 1624.

2. De l'italien *leventi*. Corsaires levantins, aventuriers de mer.

« — Apporte-nous à manger, bardache ! » — « Tu en as menti par la gorge », répondit l'hôte. Là-dessus, mon camarade tira sa dague, le frappa ; et l'autre ne se releva pas.

Toute la maisonnée nous chargea, qui avec des broches, qui avec d'autres armes ; bien nous prit de savoir nous défendre. Nous nous sauvâmes en l'église de Nuestra Señora de Gruta où nous restâmes réfugiés en attendant de voir comment le vice-roi prendrait la chose. Ayant appris qu'il avait dit : « — Je les pendrai si je les prends », je dis : « — Frères, mieux vaut saut en brousse que prière de bonnes gens ! » Réunissant chacun de nous le peu qui nous restait, — une misère, — nous en fîmes argent, puis nous nous fîmes apporter nos arquebuses, sans dire pourquoi.

Les arquebuses arrivées, comme l'église est au bord de la mer, sur le port même, je fis appel à ma pratique de marin et jetai les yeux sur une felouque qui était chargée de sucre. A minuit, je dis aux camarades : « — Voilà l'heure ; que Vos Grâces veuillent bien s'embarquer. » — « Mais on va nous entendre. » Moi : « — Il n'y a dans la felouque qu'un mousse pour la garder. » Là-dessus nous entrons dans la felouque, mettons la main sur la bouche du gars, levons l'ancre en lui disant : « — Tais-toi ou nous te tuons. » Nous prenons les rames et commençons à sortir de la cale.

Comme nous rangeons le château, on nous hèle « — Oh ! de la barque. » Nous répondons en italien : « — Barque de pêche. » Sur quoi, on ne nous dit plus mot. Je mis la proue sur Naples — trois cents milles de mer — et, par la volonté de Dieu, nous arrivâmes sans encombre en trois jours.

Le gardien du port vint nous demander la patente ; nous dîmes la vérité et que c'était par crainte d'être pendus par le duc de Maqueda que nous avions fui comme je l'ai conté.

Le vice-roi était le comte de Lemos, le vieux [1] ; il avait fait son capitaine d'infanterie de son fils, Sa Seigneurie D. Francisco de Castro [2], depuis vice-roi de Sicile et aujourd'hui comte de Lemos, quoique moine. Le comte nous voulut voir ; nous trouvant bonne mine et belle prestance, il nous fit enrôler dans la compagnie de son fils, et donna l'ordre de renvoyer la felouque à Palerme avec son chargement de sucre. A Naples, on nous appelait les *leventes* du duc de Maqueda et on nous tenait pour des hommes sans âme.

1. D. Fernando Ruiz de Castro y Portugal, 6e comte de Lemos, vice-roi de Naples en 1599, † en cette ville le 19 octobre 1601.

2. D. Francisco Ruiz de Castro prit le titre de comte de Lemos à la mort de son frère aîné, en 1622 ; entra en religion en 1629, † en 1637.

NOUS PRENONS PART A LA QUERELLE DES VALENCIENS A NAPLES.

Il y avait peu de jours que nous étions là, en belle réputation, dans une maison où nous vivions à trois camarades sans en admettre d'autres ; voilà qu'un soir, survient chez nous un soldat valencien de notre compagnie et, avec lui, un autre. C'étaient, à les en croire, de vrais *caballeros* ; ils nous disent : « — Faites-nous la grâce de venir avec nous car il nous est advenu noise à la caserne des florentins. » Nous, pour ne pas perdre la réputation de *leventes*, de nous écrier : « — Allons, par le Christ ! » et de laisser seule à la maison la maîtresse du logis.

Chemin faisant, nous rencontrons un homme qui restait planté là, j'imagine, à faire l'amour. Le valencien était resté en arrière ; nous entendîmes un cri. Nous, de nous retourner pour voir ce qu'il y avait ; c'était le valencien qui arrivait avec une cape et un chapeau. Il fit : « — Voilà un bardache qui ne geindra plus ! » Je lui dis : « — Qu'est-ce que c'est ? » — « Un bardache que j'ai envoyé souper en enfer et qui m'a légué cette cape. » A l'ouïr, je me scandalisai, et, joignant un camarade, je lui dis : « — *Por Dios !* alors nous sommes venus ici faire les tire-laine ? Cela ne me

va pas. » Il me répondit : « — Ami, patience pour cette fois. Ne nous perdons pas de réputation auprès de ces gaillards. » Moi : « — Au diable cette réputation-là. »

Arrivés à une maison où on vendait du vin, — c'était là sans doute que les valenciens avaient eu maille à partir — nous entrons par une porte dérobée ; tant criant qu'agissant, voilà mes valenciens à dauber sur le patron, ferraillant contre les carafes de verre dont il y avait foison, poignardant, crevant les outres, si bien que le vin en coule comme fontaine. De la fenêtre le maître de l'auberge crie au secours ; par la petite porte, nous déguerpissons dans la rue ; de l'auberge on jette sur un de mes camarades un pot à fleurs ; le voilà abattu du coup, sans connaissance.

Aux cris, arrive la ronde italienne ; nous commençons à nous débattre et à jouer des mains. Le camarade tombé ne se pouvait lever ; c'est bien là ce qui lui pesait. En fin de compte, les italiens nous serrent de si près avec leurs escopettes et leurs hallebardes qu'ils traversent le poignet d'un valencien d'un coup de hallebarde, le prennent, et, avec lui, le camarade qui gisait. Nous, de battre en retraite vers notre logis. La ronde, en emmenant les prisonniers, tombe sur le mort à qui le valencien avait pris la cape ; elle en

donne avis au corps de garde principal des espagnols : incontinent sort une ronde, en quête de mon camarade, de moi et de l'autre valencien.

Nous, après nous être séparés du valencien, nous allions chercher chez nous le peu qui nous restait, pour filer ; et voilà que nous voyons la ronde, mèche allumée, devant notre porte. Je fais : « — Sauve qui peut, ami ! Tu vois, tu n'as pas voulu me croire pour la cape ! » Je me jette dans une ruelle ; je cours au môle ; arrivé à une auberge qui est tout contre la douane, j'appelle : habitait là un chevalier de Saint-Jean, venu de Malte armer un galion pour aller au Levant ; c'était un mien ami qui s'appelait le capitaine Betrian. A me voir, il s'émerveilla ; je lui contai la vérité ; il me cacha ; cela pendant vingt jours jusqu'à son départ. Cette nuit-là, il m'embarqua, me fourra dans la soute aux biscuits ; j'y suai sang et eau, jusqu'au sortir de Naples ; alors il me tira de là et m'emmena de bien bon gré à Malte. Quant au valencien et au camarade abattu d'un coup de pot, on les pendit dans les dix jours ; des autres camarades, je n'ai rien su jamais.

CHAPITRE III

De ce qui m'advint jusqu'au miracle de l'île Lampedusa.

A Malte, le Commandeur Monreal fut très content de me voir.

Nous y étions depuis quelques jours, quand nous partîmes pour le Levant avec le galion et une frégate ; nous y restâmes plus de deux mois sans faire prise. Mais un jour, comme nous allions mouiller au cap Silidonia (Chelidonia), nous trouvâmes dans la crique un caramoussal portant beau qui ressemblait à un galion ; nous l'assaillîmes, et les Turcs se jetèrent à terre dans a barque pour sauver leur liberté. Le capitaine ordonna de leur courir sus, promettant dix écus pour chaque esclave qu'on ferait.

Il y avait là une pinède ; je fus l'un des soldats qui sautèrent à terre à la poursuite des Turcs ; j'avais mon épée, ma rondache, mais de barbe pas un poil. Je m'embusquai dans la pinède et tombai sur un turc gigantesque comme un philistin ; la pique en main, et, arborée sur la

pique, une enseigne orange et blanc, il cherchait à rallier sa troupe.

JE PRENDS UNE ENSEIGNE.

Moi, je piquai droit sur lui et lui dis : « — *Sentabajo* (Couche à terre !) » Le turc me regarde, se met à rire en répliquant : « — *Bremaneur casaca cacomiz* », ce qui veut dire : « — *Putillo*, comme chien crevé pue ton croupion ! » La rage me prend, j'embrasse ma rondache et marche droit à lui. D'un liement je maîtrise sa pique et lui donne une estocade en pleine poitrine ; il roule à terre ; j'arrache l'enseigne de la pique et je m'en ceins.

J'étais en train de dépouiller mon turc, quand voici venir deux soldats français qui crient : « — Part à trois ! » Je me lève de dessus mon turc, j'embrasse ma rondache en disant : « — Laissez-le, il est à moi ; autrement je vous tue. » Ils croyaient que c'était pour rire ; eh ! nous commencions à nous donner de beaux coups quand quatre autres soldats, avec trois turcs qu'ils avaient pris, surviennent, mettent la paix. Sur quoi, nous allons tous en bande au galion, sans dépouiller le blessé de quoi que ce soit.

On conta le cas au capitaine, lequel, ayant interrogé le blessé, déclara qu'à moi seul revenait le tout. Les français se mutinèrent presque,

parce que j'étais le seul espagnol du galion et que, de français, il y en avait plus de cent; tant et si bien que le capitaine dut renvoyer le cas à Malte, devant les Seigneurs du Tribunal de l'Armement. Le turc avait plus de quatre cents sequins d'or ; le caramoussal était chargé de savon de Chypre ; on y mit équipage et on l'envoya à Malte.

Pour nous, nous restâmes à quêter d'autres prises et nous allâmes vers les croisières d'Alexandrie.

COMBAT AVEC LA JERMA [1].

Sur le coucher du soleil, nous découvrîmes un vaisseau qui nous parut très grand, comme il l'était en effet. Nous le suivîmes au sillage pour ne pas le perdre. A minuit, nous le rangeons. L'artillerie parée, nous hélons : « — Oh ! du vaisseau. » Réponse : « — Vaisseau qui va en mer. » Comme il était prêt aussi, — et qu'il n'avait cure, puisqu'il était fort de plus de quatre cents Turcs et de bonne artillerie, d'un batelet comme le nôtre, — il nous lâche une bordée qui nous envoie dans l'autre monde dix-sept hommes sans

1. *Djerma,* bateau à fond plat, à voile latine et de peu de tirant, qui était en usage sur le Nil et dans les mers de son embouchure.

compter quelques blessés. Nous lui lâchons la nôtre, qui valait bien la sienne. Nous l'abordons ; bataille disputée ; les Turcs gagnent notre château de proue ; dur travail de les repousser sur leur vaisseau.

Le reste de la nuit, nous restons des deux côtés sur nos positions ; mais au matin nous marchons à l'ennemi ; il ne fuit pas. Notre capitaine s'était avisé d'un expédient qui fut de conséquence : il n'avait laissé sur le pont que les combattants, toutes les écoutilles fermées, en sorte que bien fallait en découdre ou faire saut en mer. Opiniâtrée est la bataille : nous emportons leur château de proue ; nous nous y maintenons un grand moment ; ils nous en rejettent hors. Alors nous prenons du large et combattons avec notre artillerie parce que nous étions meilleurs voiliers et plus forts en canons.

C'est là, c'est ce jour, que je vis deux miracles qui méritent d'être rapportés.

Les voici : Un artilleur hollandais était en train de charger une pièce à découvert ; les Turcs lui tirèrent un coup de canon si juste que le boulet le frappa en plein chef. La tête fut mise en miettes ; les hommes d'alentour furent éclaboussés de débris de cervelle ; un os de la tête heurta au nez un marin. Or, de naissance il l'avait tors, et, du coup, une fois soigné, son nez resta aussi

droit que le mien, avec seulement la marque de la blessure.

Un autre soldat était si cousu de douleurs qu'à la chambrée il ne laissait dormir personne, tant il sacrait et jurait. Or ce jour-là il reçut un coup de canon et le boulet lui racla les fesses ; ensuite de quoi, de tout le voyage, jamais plus il ne se plaignit de douleurs ; ce qui lui fit dire que de sa vie il n'avait rien vu de tel pour suer son mal que le vent d'un boulet.

Tout en combattant ce jour-là, nous voguâmes l'un et l'autre ; la nuit venue, l'ennemi fit de son mieux pour gagner la terre qui était proche. Nous le suivons et nous arrivons avec lui tout près du rivage ; c'était calme plat, au matin, le jour de Nuestra Señora de la Concepcion.

Le capitaine ordonne à tous les blessés de monter sur le pont pour mourir. Il nous dit : « — Señores, ou souper avec le Christ, ou porter la chaîne à Constantinople. » Tout le monde monte, moi entre autres ; j'avais une cuisse traversée d'une mousquetade, plus, à la tête, une grande blessure gagnée au moment de l'abordage, un coup de pertuisane reçu la veille quand nous avions emporté le château de proue. Nous avions à bord pour chapelain un frère carmélite chaussé. Le capitaine lui fait : « — *Padre*, dépêchez-nous une bénédiction, car voici notre

dernier jour. » Le bon padre la dépêche, et cela fait, le capitaine ordonne à la frégate de conserve de nous remorquer jusqu'à nous mettre bord à bord avec le vaisseau ennemi, lequel se trouvait tout proche.

D'autant plus grande et plus acharnée est la bataille qu'il nous est impossible de nous lâcher quand nous le voudrions, ceux du vaisseau ayant jeté sur nous une grande ancre avec une grande chaîne pour nous empêcher de prendre du large. Plus de trois heures dure le combat ; à la fin on connaît que la victoire est à nous, parce que les Turcs, se voyant près de terre, commencent à se jeter à la mer, sans voir que notre frégate les va pêchant. On pousse son avantage ; la bataille gagnée, les esclaves ferrés, pillage, qui se trouve riche et grand. Dans le vaisseau, il y a tant de morts que le nombre en passe deux cent cinquante : les Turcs ne les avaient pas jetés à la mer pour ne pas faire voir leurs tués. Nous les y jetons.

Ce jour-là, je vis une chose qui montre bien ce que c'est que d'être chrétien. Écoutez : Entre maints cadavres qu'on jeta à la mer, il y en eut un qui resta sur le dos, chose tout à fait contraire à l'habitude des Turcs ou des Maures, lesquels, dès qu'on jette leurs cadavres à la mer, se mettent tout de suite sur le ventre, face dans le

flot, tandis que les chrétiens restent sur le dos, face au ciel. Nous demandâmes aux Turcs que nous avions faits esclaves, comment il se faisait que ce mort-là restait sur le dos. Ils répondirent qu'ils l'avaient toujours soupçonné d'être resté chrétien ; que c'était un renégat du baptême et qu'au moment où il avait renié il était de la nation française.

Nous réparâmes notre bateau et la prise — l'un comme l'autre en avait bon besoin — et nous fîmes voile pour Malte où nous arrivâmes bientôt. En route, comme la prise était si riche, le capitaine ordonna : « — Que personne ne joue, de façon à ce qu'un chacun arrive riche à Malte. » Il fit jeter cartes et dés à la mer, décréta grandes peines contre quiconque jouerait. Sur quoi, on imagina de jouer de la manière suivante : Sur une table on traçait un cercle grand comme la paume de la main, et au centre, un autre cercle petit comme une réale d'argent ; chacun des joueurs mettait dans ce petit cercle son pou ; chacun suivait des yeux le sien et pariait de grandes sommes sur sa bête ; le premier pou qui sortait du grand cercle raflait la masse que je certifie être montée jusqu'à quatre-vingts sequins. Nous voyant résolus, le capitaine laissa jouer comme il nous chantait : si fort est le vice du jeu chez le soldat !

PROCÈS QUE JE FAIS A MALTE POUR MON ESCLAVE.

A Malte, je fis procès pour l'esclave que j'avais pris à terre au cap Chelidonia. Le nécessaire fait de part et d'autre, les Seigneurs de l'Armement donnèrent leur sentence ; en vertu de quoi les quatre cents sequins rentraient dans le chiffre de la prise, mais on avait à me donner cent ducats de gratification pour le prisonnier, plus, comme dépouille, l'enseigne avec faculté de la mettre dans mes armes, si m'allait la chose ; ce que je fis avec bien du plaisir ; quant à l'enseigne, je la remis à une église de Nuestra Señora de la Gracia. Tant en parts qu'en tour de bâton, il me revint plus de mille cinq cents ducats que je gaspillai vite.

Comme les galères de la Religion étaient en partance pour le Levant à dessein d'y faire entreprise, je m'y embarquai comme aventurier. Vingt-quatre jours, ce fut assez pour aller et revenir, après avoir pris une forteresse qui se trouve en Morée et qui s'appelle Pasaba (Platza) ; nous en ramenâmes cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants ; y compris le gouverneur, sa femme et ses enfants ; des chevaux, trente pièces de canon de bronze ; tout cela sans

perdre un homme, dont s'émerveilla le monde. C'est vrai que les assaillis avaient cru avoir sur les bras la flotte des Chrétiens qui se trouvait assemblée à Messine.

PRISE DE LA MAHOMETTE.

Tôt après dans la même année mil six cent un, les mêmes galères allèrent en Berbérie pour faire quelque autre entreprise. Je m'embarquai comme aventurier de même qu'au précédent voyage ; nous abordâmes et prîmes une ville appelée La Mahomette (Hammamet). Voici comme : Nous arrivons en vue de la terre la nuit d'avant l'entreprise ; nous avançons un tout petit peu jusqu'au jour, où nous nous trouvâmes tout auprès ; le général nous ordonne de nous mettre des turbans en tête et de dégréer les trinquets, de façon à ce qu'on nous prenne pour les galiotes de Morato-reis [1] ; c'est ce qui advint.

Il est vrai que nous avions arboré des pavillons et des gaillardets turcs et que nous jouions à la turquesque du tambourin et du hautbois. Grâce à quoi, nous arrivons à jeter l'ancre tout

1. Les auteurs espagnols désignent aussi ce corsaire sous le nom de Amuratarraez. Son vrai nom semble avoir été Morat Agá. C'est sans doute le même qu'on retrouvera plus loin sous le nom de Morato Gancho.

près de terre ; les habitants de la ville, qui est située sur cette même langue de mer où nous étions amarrés, sortent presque tous à notre rencontre, hommes, femmes et enfants. Trois cents hommes étaient désignés pour l'affaire. Ils la mènent grand train, attaquent la porte, l'enlèvent, et voilà la ville prise. Des trois cents, j'en suis ; nous capturons toutes les femmes et les enfants, quelques hommes : presque tous avaient fui ; nous entrons dans la ville ; nous la mettons à sac ; méchant butin, car ces gens-là sont de pauvres vagabonds. On embarque sept cents âmes et le méchant butin. Surviennent alors au secours des leurs plus de trois mille Maures, tant à cheval qu'à pied ; sur quoi, nous mettons le feu à la ville et embarque !

Cette affaire nous coûta trois chevaliers et cinq soldats qui se perdirent par cupidité. Là-dessus nous retournâmes à Malte, contents ; j'y gaspillai le peu que j'avais gagné ; il faut vous dire que les *quiracas* de ce pays sont si belles et si futées qu'elles se font dames et maîtresses de tout ce que possèdent chevaliers et soldats.

PRENANT LANGUE, J'APPRENDS POUR OU SE DESTINE L'ESCADRE TURQUE.

Peu de jours après, Sa Seigneurie le Grand Maître Vignacourt [1], à cause de la pratique que j'avais du pays et de son parler, m'ordonna d'aller au Levant prendre langue au sujet des armements de la flotte turque.

La frégate portait, entre rameurs et soldats, trente-sept hommes dont j'étais capitaine ; ce de quoi j'avais patente signée et scellée du Grand Maître. Je partis et j'entrai dans l'Archipel. Par quelques barques j'appris que la flotte avait franchi les châteaux des Dardanelles, relâché dans une île appelée Tenédos et qu'elle allait mettre le cap sur Chio. Je croquai le marmot jusqu'au moment où je la vis arriver à Chio ; la sachant là, je guettai pour voir si elle allait à Négrepont qui est en Morée, en delà de l'Archipel ; cela, parce que si je ne savais pas de source certaine si elle allait en terre chrétienne ou si elle restait dans ses mers, c'était comme si je n'avais rien fait.

1. Alof de Vignacourt, 53e Grand Maître de Malte, élu le 10 février 1601, † le 14 septembre 1622.

Il vous faut savoir : toutes les années le Général de la Mer sort de Constantinople pour faire sa visite d'Archipel ; ce sont îles habitées par des Grecs, mais dont les gouverneurs sont Turcs ; en chemin, le Général recueille son tribut, c'est-à-dire les redevances, rend la justice, châtie, absout. En outre, lesdites îles lui tiennent prêt à son passage un présent, chacune suivant ses moyens ; et c'est lui qui est en possession d'en confirmer et d'en changer les gouverneurs.

Le Général de la Mer emmène avec lui la Réale et les vingt autres galères de Constantinople ; l'escadre de Rhodes, qui est de neuf galères ; les deux galères de Chypre et une des deux d'Alexandrie ; deux galères de Tripoli de Syrie ; une d'Egypte ; une de Nauplie de Romanie ; trois de Chio ; deux autres de Négrepont ; une autre de l'escadre de Cavala ; une autre de Mételin. Ces dernières ne sont pas au Grand Turc, il n'y a que celles de Constantinople et de Rhodes qui en dépendent directement ; les autres sont aux gouverneurs des terres susnommées. J'oubliais les deux de Damiette, où passe le Nil ; les deux galères qui y sont font avec les autres, de la façon que j'ai dite, leur visite d'Archipel. Quand, dudit Archipel il s'agit de sortir pour aller aux pays chrétiens, font leur jonction les galères de Berbérie, celles d'Alger, de Bizerte, de Tripoli et

d'autres encore que l'on arme, de façon à faire, comme on avait fait cette année, avec toutes, une flotte. Pourtant, si ces vaisseaux ne vont pas espalmer et s'avitailler à Négrepont, pas la peine de penser qu'ils iront aux pays chrétiens.

Or, je sus de toute certitude qu'ils avaient été espalmer et s'avitailler à Négrepont. J'allai épier au cap Maïna, et, dudit cap, je découvris la flotte qui était de cinquante-trois galères et quelques petits brigantins. J'appareillai pour l'île de Sapienza, qui est à l'opposite de Modon, ville forte appartenant aux Turcs, près de Navarin. De là, je m'en vins à Zante, ville vénitienne située en une île fertile. J'y restai tant qu'il fallut pour savoir que la flotte était partie de Navarin. Je passai à Céphalonie, île aussi vénitienne ; de là j'allai — soit quatre cents milles de mer — jusqu'en Calabre.

J'ARRIVE A RIJOLES ET DONNE AVIS DE L'ARRIVÉE DES TURCS

Au premier rivage où j'abordai, je descendis à terre et donnai avis de l'arrivée de la flotte. Longeant la côte, je donnai l'alarme jusqu'à Rijoles (Reggio) ; j'avais appris de toute certitude que c'était cette ville-là que le Général de la Mer

venait saccager, comme avait fait un de ses prédécesseurs appelé Cigala[1].

Je fus bien reçu du Gouverneur de Reggio qui était un chevalier de Saint-Jean appelé Rotinel ; il fit ses préparatifs, rassembla la troupe de son district et la cavalerie. Force lui fut de faire diligence, car la flotte avait fait fond à la Fosse de San Giovanni (dans le détroit de Messine), à quinze milles de Reggio. Au bout de trois jours, par les cavaliers qui allaient et venaient de San Giovanni à Reggio, nous apprîmes que la flotte avait jeté du monde à terre.

Le gouverneur leur dressa une embuscade, y égorgea trois cents Turcs et fit soixante prisonniers. Sur quoi, les Turcs se rembarquèrent sans faire aucun dégât. Le gouverneur m'ordonna de monter ma frégate et de traverser la Fosse pour donner l'alerte aux villes de Taormina, Syracuse et Agosta qui se trouvent sur la côte de Sicile, en face de San Giovanni, à une distance de vingt milles. Ce que je fis en coupant au beau milieu de la flotte. Mes ordres accomplis, je passai à Malte et y donnai avis de tout ce que j'ai rapporté. On s'y mit sur ses gardes, sur quoi, la flotte arriva à l'île de Gozzo, où nous avons bonne fortification. Comme on était bien averti, quand

1. Au commencement de 1552.

l'ennemi voulut débarquer, la cavalerie — il y en a dans cette île — l'en empêcha et ne lui laissa même pas faire aiguade. Voilà comme se termina, cette année, l'expédition de la flotte turque.

Je passai quelques jours avec les *quiracas*, et on m'envoya reconnaître La Cantara (Marsa-el-Kantara). C'est une forteresse de Berbérie, près des Gelves (Djerba), et qui expédie de l'huile; l'on avait justement appris qu'on était en train de charger deux hourques pour le Levant. Je sortis du port de Malte avec ma frégate bien armée, et en route pour la Berbérie.

A mi-chemin, se trouve une île appelée Lampedusa, la même où nous avions pris Caradali, ce fameux corsaire. Il y a là un port pouvant contenir six galères, et en haut de ce port, une tour très grande et déserte. On dit qu'elle est enchantée et que c'est en cette île que se donnèrent bataille le roi Roger et Bradamante. Fable, pour moi ; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'il y a là une caverne où l'on entre de plain pied, que l'on y trouve peinte sur un très vieux bois une image de Notre-Dame avec l'Enfant dans ses bras, et que cette image fait miracles en quantité.

En cette caverne, la Sainte Vierge a son autel, c'est là qu'est son image, et, de surcroît, des tas de choses que les chrétiens ont déposé là en offrande, jusqu'à du biscuit, du fromage, de

l'huile, du salé, du vin et de l'argent. A l'autre bout de la caverne, il y a un tombeau, où on dit qu'est enterré un marabout turc, un de leurs saints, suivant leurs dires ; et à ce tombeau, tantôt plus, tantôt moins, les mêmes offrandes qu'à notre image, avec, en plus, foison d'habillements à la turque. Seulement point de salé. Ces offrandes de vivres — la chose est certaine — sont déposées là par les Turcs et les chrétiens, de façon à ce que, si un esclave s'évade de la chiourme d'un vaisseau de passage, il ait de quoi manger en attendant que vienne et l'emmène un vaisseau de sa nation, suivant qu'il est chrétien ou turc.

C'est ce que nous avions bien vu. Etant de relâche avec les galères de la Religion, des Maures s'étaient évadés de notre bord et s'étaient mis à couvert en attendant la venue d'un bateau mauresque ; alors, embarque ! Entre temps, ils avaient mangé de ces provisions. Voici comme les évadés savent si les bâtiments qui relâchent ici sont chrétiens ou mauresques. J'ai parlé de la tour de l'île ; ils y montent, examinent la mer, et quand ils ont découvert un bateau, se glissent de nuit par la brousse jusqu'au port ; au parler, il leur est facile de savoir si les arrivants sont des leurs ; ils appellent et on les embarque ; cela arrive tous les jours. Mais prenez-y garde, ni eux

ni personne du bord ne se hasarde à emporter la valeur d'une épingle de la caverne, sans quoi, impossible de sortir du port ; ce que nous voyons tous les jours.

Cependant, de jour et de nuit, la lampe de la Vierge reste à brûler, bien qu'il n'y ait dans l'île âme qui vive ; laquelle île est si fourmillante de tortues de terre que nous en chargeons les galères quand nous y touchons ; avec cela, foison de lapins ; plate comme la main, l'île ; de tour, huit milles.

Toutes ces offrandes, qui montent à beaucoup, l'Image ne permet de les emporter à nul vaisseau de nulle nation, sauf aux galères de Malte, lesquelles les vont déposer à l'église de l'Annunziata de Trapani ; si un autre vaisseau les prend, essaye de sortir du port !

CHAPITRE IV

Où se poursuivent mes voyages au Levant, avec mes aventures jusqu'à mon arrivée en l'île de Stampalie.

Toute la nuit, je poursuivis mon voyage, le cap sur la Berbérie, et le matin me surprit dans les Sèches[1] à dix milles de la côte; il y avait là une galiote de dix-sept bancs, qu'il ne me fit guère plaisir de voir. Dès qu'elle m'aperçut, elle arbora l'étendard vert à trois croissants, qui pendait jusqu'à l'eau ; le cœur commença à manquer à mes gens et le patron s'écria : « — Pauvre de moi ! Nous voilà esclaves ; c'est la galiote de Saïd Mami de Tripoli. » Je le rebuffai et fis : « — Courage ! mes enfants, car nous tenons pour aujourd'hui belle prise. »

Sans plus voguer, je mis en panne, pour me préparer au combat; je tins prête ma moyenne[2] ; je la bourrai jusqu'à la gueule de clous, balles,

1. Les *Sèches* ou *Basses* étaient des bancs de sable.
2. Coulevrine de petit calibre.

petits sacs de pierraille, et je fis : « — Laissez-moi faire et cette galiote est à nous. Tout le monde, l'épée en main et l'écu au côté! Les soldats (j'en avais huit, des Espagnols en qui je me fiais), les soldats, à vos mousquets ! »

Je commençai à marcher sur la galiote. Elle ne bougeait pas, et bien lui en prenait, car fuir je ne le pouvais pas, encore que d'aucuns en fussent d'avis ; mais c'eût été ma ruine totale, sans parler de la vergogne. Je dis : « — Amis, est-ce que vous ne voyez pas que, d'ici en terre chrétienne, il y a cent vingt milles ; que ce bateau a une chiourme renforcée ; qu'en quatre coups de pales il nous aura jeté le grappin ; qu'en fuyant, nous ne faisons que lui donner du courage? Laissez-moi faire ; que diable ! moi aussi j'ai une vie à perdre. Faites bien attention : au moment de les aborder, nous prendrons du large et leur lâcherons la décharge de notre mousqueterie ; eux, se vont mettre à plat ventre pour la recevoir, et, quand ils se lèveront pour nous lâcher la leur, avec la moyenne dont je me charge, je les fauche. » Mes hommes trouvent que ça va ; nous arborons nos couleurs ; nous piquons sur eux, et avec une si grande valeur qu'ils en restent stupides.

PRISE DE LA GALIOTE EN LES SÈCHES DES GELVES.

Voyant ma résolution — nous étions déjà près d'eux — ils se mettent à fuir. Je leur cours sus plus de quatre heures sans les pouvoir joindre. J'ordonne de suspendre la nage et fais manger mes hommes. La galiote fait de même sans s'éloigner. Je recommence à donner la chasse, eux à la recevoir, jusqu'au soir, où, des deux côtés, on ne vogue plus et on mange. Je restai sur place tout le soir et toute la nuit, sous bonne garde, à guetter si la galiote profiterait de l'obscurité pour s'en aller; ce qui m'eût laissé libre de continuer mon voyage à La Cantara.

Avant le jour, je fis déjeuner mes gens et, pour leur donner du cœur en cas d'événement, leur distribuai du vin pur. Le matin venu, je trouvai ceux de la galiote à un jet d'arquebuse ; je mets la proue sur eux ; je les gagne de vitesse et crache ma mousqueterie ; eux, de fuir à force de poigne ; moi, de les poursuivre ; je ne les lâche pas, les pousse jusqu'à les forcer de se mettre à la côte sous la forteresse de Gelves ; ils sautent à terre, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, tous les fonds étant hauts dans ces parages. Ceux du fort ont beau me tirer quelques coups de

canon, cela ne m'empêche pas de mettre une remorque à la prise et de l'emmener hors de portée de l'artillerie ; j'avais laissé à son bord deux chrétiens esclaves, dont l'un était majorquin et l'autre sicilien de Trapani.

En fait de butin, quelques petites choses telles qu'escopettes, arcs, flèches et quelques hardes ; j'emportai les voiles, l'étendard ; quant au bateau, y compris mainte menuaille dont je ne voulus pour ne pas charger la frégate, je le fis brûler. De là, je partis pour La Cantara. Dans le port, aucun bateau. J'ai oublié de dire d'où était la galiote ; elle était de Santa Maura (îles Ioniennes) et venait en Berbérie pour s'armer en course.

De La Cantara, j'allai à Tripoli-le-Vieux ; dans une crique qui en est à douze milles je me tins, couleurs amenées, tout un jour et toute une nuit. Le jour suivant, au matin, passa une gabarre chargée de poteries avec dix-sept Maures et Mauresques. Aucun d'eux ne m'échappa ; je les fis passer dans ma frégate, et coulai à fond la gabarre, après en avoir enlevé une grande jarre pleine de safran et quelques bouracans.

Je retournai à Malte, où je fus le bien accueilli. On m'y donna ce qui me revenait des esclaves : la Religion les prend à soixante écus l'un dans l'autre ; et, de plus, sur la valeur totale du butin, il m'échut sept pour cent. Je gaspillai le tout

allègrement avec les amis et la *quiraca* (autrement dit ma garce) ; c'était dans ses mains que passait la plus grande partie de ce que je gagnais à si grand peine.

JE REPRENDS LES ESCLAVES ÉVADÉS.

En ce temps-là tomba la fête de San Grégorio, qui est à six milles de la ville. Tout le monde y va, y compris le Grand Maître ; et les *quiracas* donc ! pas une qui reste en la place.

Moi, j'y devais aller, mais à cause de certaines jalousies que j'avais, je ne le voulus pas, ni que la *quiraca* y allât. Or ce jour-là, après manger, nous étions avec la susdite *quiraca* sur le chapitre de nos jalousies, quand j'entendis partir du château de Saint-Elme — chose bizarre — un coup de canon, puis un autre. Je dévale dans la rue ; on y criait : « — Ce sont les esclaves du four de la Religion (là où l'on fait le pain pour tout l'Ordre) qui sont en fuite ! » Je cours au Borgo où j'avais ma frégate, pensant y trouver mes gens ; mais baste, ils s'en étaient allés à San Grégorio. Je ramasse de ces bateliers qui gagnent leur vie à passer le monde ; j'arme ma frégate, sans y mettre rien autre que ma moyenne et des demi-piques. Je sors du port à la poursuite des esclaves.

Ils filaient sur une bonne barque, et pour

pavillon avaient déployé un drap de lit. Dès que j'arrive à distance, je leur crie : « — Rendez-vous. » Les sans-vergogne répondent : « — Arrive donc ! » Ils étaient vingt-trois et avaient emporté avec eux trois arcs, quantité de flèches, deux alfanges et plus de trente broches. Je répétai : « — Gare à vous, je vais vous couler. Rendez-vous, on ne vous fera pas de mal ; vous ne pouviez faire autrement que de chercher à recouvrer votre liberté. » De répliquer : « — Non, nous voulons mourir, puisque tu nous la fais perdre. » Je mis feu à ma moyenne ; du coup, je casse les jambes à quatre. Au moment où j'arrive bord à bord, les évadés déchargent leurs flèches, me tuent un matelot, m'en blessent deux. J'entre dans le bateau, leur ligote les mains, les fourre dans ma frégate et dans la barque que je traînais en remorque. J'avais trouvé moyen d'estropier leur chef ; il était sur le point de mourir de ses blessures. Avant qu'il franchît le pas, je le branche par un pied, et, l'homme ainsi pendu, je rentre au port.

Toute la ville était sur les remparts ; le Grand Maître aussi, venu là au son du canon. Les esclaves emportaient plus de douze mille ducats d'argent et de bijoux à leurs maîtres — quatre seulement appartenaient au four, bien qu'ils se fussent tous enfuis de là ; les autres étaient es-

claves de particuliers. — Je fis mien ce que bien je sais ; je sautai à terre et baisai la main du Grand Maître. Il prisa fort le service rendu, ordonna de me donner deux cents écus. Mais si je ne m'étais pas payé de ma main, je n'aurais pas touché une réale, parce que les maîtres et seigneurs de ces esclaves (ils étaient tous Conseillers) m'accusèrent, et même que l'un d'eux me fit procès pour me faire payer l'esclave que j'avais pendu. Mais bernique ! le pendu resta pendu et la *quiraca* contente de n'avoir pas été à la fête, parce qu'elle eut, à sa grande joie, tout ce que j'avais larronné dans la barque ; grâce à quoi, elle a aujourd'hui à elle une assez gentille maison, élevée à mes dépens.

JE DÉLIVRE DES CAPUCINS CAPTIFS.

Peu de jours après, voici ce qu'il advint :

Trois pères capucins allaient de Sicile à Malte, à bord d'un bateau chargé de bois ; un brigantin les assaillit, les fit captifs. Le Grand Maître, en ayant eu nouvelle, me fit mander à minuit, m'ordonna de partir à la recherche du brigantin et de mettre la main dessus, fût-il en Berbérie. J'obéis ; arrivé en Sicile, à la tour du Pozal (Pozzallo), je pris langue et appris que le brigantin allait à

Licata. J'y allai ; on m'y dit qu'il était allé à Surjento (Girgenti) ; là on me dit qu'il s'était dirigé sur Mazzara ; là on me dit qu'il était allé sur Marittimo, île qui se trouve au chemin de Berbérie, où il y a un petit château-fort du roi ; là on me dit qu'il y avait plus de sept heures que le brigantin était parti pour la Berbérie. Je me résolus à le poursuivre ; mes gens se mutinèrent parce que je n'avais pas à bord des vivres en suffisance ; c'était vrai, mais je comptais sur la Madre de Dios de Lampedusa qui se trouvait sur notre chemin ; nous lui prendrions, à elle et au marabout, les vivres, avec la ferme intention de les payer. C'est ce que je dis à mes mutins ; dont ils s'apaisèrent.

Au nom du Seigneur, je fis voile pour la Berbérie. En moins de huit heures, la vigie signala le bateau ; je me mis à la voile et à la rame pour que ne me faillît pas le jour ; je le gagnai de vitesse, palme à palme. Le brigantin prit le parti de se réfugier dans une île appelée Calinosa (Linosa) pensant se sauver grâce à la nuit qui venait. Mais, moi matois, je fis tant et si bien qu'il leur fallut échouer en l'île plus vite qu'ils ne l'auraient voulu. Tous les Maures, qui étaient dix-sept, s'enfuirent ; me voilà sur le brigantin. Je n'y trouvai plus que les trois moines, une femme, un garçon de quatorze ans, et un vieillard.

Je le remis à flot et fis bonne garde jusqu'au matin.

C'était pitié de voir les Padres les menottes aux mains ; on soupe ; et, le matin, j'envoyai au sommet de l'île des hommes diligents reconnaître la mer ; l'un devant rester là-haut à faire le guet, et l'autre redescendre m'apporter les nouvelles. Il revint me dire que la mer était nette de bateaux. Sur quoi, j'envoyai mettre le feu aux quatre coins du bois, qui est tout petit ; les dix-sept Maures, sans qu'un seul fît faute, débûchèrent ; je les fis prisonniers ; j'en mis la moitié dans ma frégate, l'autre moitié dans le brigantin avec la moitié de mes hommes. Là-dessus, nous fîmes voile pour Malte où nous entrâmes avec la joie que je vous laisse à penser. Sans parler de la reconnaissance, ce voyage me valut trois cents jolis écus ; dont la *quiraca* se raccoutra.

Quelques jours après, on m'envoya prendre langue au Levant ; je me parai et partis sans faire escale.

La première terre où j'accostai fut Zante, à six cents milles de Malte ; j'entrai dans l'Archipel, et, dans l'île de Cerfanto (Seriphos ou Serfo), je tombai un beau matin sur un petit brigantin à demi espalmé où il y avait dix Grecs ; je les fis passer sur ma frégate et leur demandai où ils allaient, si bien parés. Ils répondirent : « — A Chio. »

Moi, pour leur tendre un traquenard : « — Où sont les Turcs que vous transportez ? » Ils répondirent et jurèrent qu'ils n'en transportaient aucun. Moi de dire : « — Et ces *tapacines*, alors ? Est-ce que vous ne voyez pas que c'est là-dedans que mangent les Turcs ? Et vous prétendez que vous n'en transportez pas ? » Ils s'obstinèrent à nier.

Je commençai à leur donner la torture et pas de main morte ; tous y passèrent en vain, sauf un garçon de quinze ans. Je le fis mettre nu, puis attacher et asseoir sur une pierre basse. Puis : « — Dis-moi la vérité, ou je te coupe la tête avec ce couteau. » Voyant ma résolution, le père de l'enfant vint se jeter à mes pieds en s'écriant : « — Ah ! capitaine, ne me tuez pas mon fils et je vous dirai où sont les Turcs. » Et celui-là s'était laissé torturer jusqu'à s'embrener ! Admirez l'amour des pères pour leurs enfants !

J'envoyai des soldats qui ramenèrent trois Turcs : deux valets et un seigneur en vêtement ou *aljuba* d'écarlate fourrée de martre, avec ses poignards damasquinés attachés à une chaînette d'argent. Il se jeta à mes pieds, les caressant de sa barbe vermeille et fort soignée. Je congédiai le brigantin et les Grecs. Mais j'oubliais de dire que mes soldats m'avaient ramené, avec le Turc, cinq de ces gros coffres — vous savez, de ces coffres turquesques qui sont si bombés — pleins de damas

de différentes couleurs et de quantité de soie floche incarnadine, sans compter quelques paires de petits souliers d'enfant.

ON ME RACHÈTE MON TURC A ATHÈNES.

J'entrepris de prendre langue ; mon Turc s'y prêta ; justement il venait de Constantinople avec un caramoussal chargé ; c'était de peur des corsaires qu'il était passé sur ce petit brigantin où il se croyait en sûreté, ce qui n'était pas mal raisonné. Il me conta comme quoi la flotte turque allait à la mer Noire. Mis en repos de ce côté-là, je traitai de sa rançon. Voulait-il se racheter ? Il me dit que oui. En trois longues conférences, nous en vînmes à convenir du prix de trois mille sequins d'or, dont répondraient ses deux fils habitant Athènes, d'où lui-même était.

J'y fus, mais je ne voulus pas pénétrer dans le port, parce que l'entrée en est si étroite qu'on peut comme on veut en interdire la sortie avec vingt arquebusiers. J'allai mouiller à un ancrage qui est à cinq milles de là. Il fallut envoyer à la ville un des deux valets, en lui donnant trois heures de temps, pas plus, pour aller et venir. Il ne mit pas davantage et arriva avec toute la noblesse d'Athènes à cheval. Quand j'aperçus tant de cavalerie, je me retirai en mer.

Ils arborèrent sur une pique une touaille blanche ; sur quoi, je me rassurai et déployai la bannière de Saint-Jean. Trois vénérables Turcs vinrent à bord me demander de descendre à terre pour nous accommoder. Ce que je fis avec l'un d'eux qui paraissait être, à la façon dont on lui obéissait, le Gouverneur.

Il me dit que, jusqu'au lendemain, il était impossible de réunir l'argent. Moi de répondre : « — Alors, c'est comme si j'étais déjà parti. Eh ! tu sais bien que d'ici à Négrepont par terre, il y a peu de chemin ; qu'il t'est facile d'avertir Morato Gancho, pacha de cette ville ; et que lui avec sa galère — une galère de vingt-six bancs — n'aurait qu'à venir me cueillir. » J'ajoutai : « — Ce n'est que si vous me donnez mes sûretés sur terre et sur mer que je puis attendre, le temps qu'il vous plaira. » — « Sur mer, impossible ; sur terre, si, » me répond-il. « — Alors trouve bon que je te quitte. Je m'en vais ; rappelle tes Turcs qui sont dans ma frégate. » Lui, me voyant résolu, dit qu'il s'accordait à ce que je lui demandais ; et il lève le doigt devant toute l'assistance en disant : « — *Lalla il Allah !* » serment qui est plus sûr que vingt sauf-conduits bien et dûment paraphés. Et nous voilà à parler de toute espèce de choses, car il entendait l'espagnol ; et remarquez bien qu'il avait envoyé chercher Morato Gancho !

Nous mangeâmes d'une génisse qu'on tua et, en place de vin, nous bûmes de l'eau-de-vie de raisin de Corinthe. Ils voulurent me faire monter à cheval. Je leur répondis qu'en fait d'équitation je n'étais rompu qu'à chevaucher ma frégate et la mer. Eux de se mettre en selle, de courir, de s'escarmoucher, que c'était chose à voir, car tous les chevaux étaient bons, avaient la croupe couverte d'un caparaçon de damas multicolore, et il y en avait plus de deux cent cinquante.

On apporta la somme en réales d'argent de Ségovie tout battant neuf ; ils me prièrent de les accepter puisqu'ils n'avaient pas trouvé d'or. J'ordonnai au patron de les prendre et de les compter. Cela lui parut louche tant de pièces neuves et si loin de l'endroit où on les frappe. N'y aurait-il pas là quelque supercherie ? Il vint à moi, me dit ses soupçons. Je fis couper une des réales : le dedans en était de cuivre et le dessus d'argent. Je me fâchai. Mes Turcs jurèrent par Allah qu'ils n'en savaient rien et même voulaient-ils tuer les deux marchands vénitiens qui les leur avaient apportées ; ce qu'ils auraient fait si je ne les avais retenus. Ils me demandèrent de prendre patience le temps d'aller chercher l'argent à la ville. Sur quatre chevaux, quatre Turcs filèrent comme le vent.

On en était là quand parut à l'entrée de l'an-

crage la galiote de Morato Gancho. A le voir, je restai glacé. Aussitôt les cavaliers sautèrent en selle et arborèrent au bout d'une lance une bannière blanche. La galère mit le cap sur eux, et, à leur ordre, s'ancra à environ un jet d'arquebuse de moi — et voilà la foi de ces Turcs !

Le capitaine débarqué, il vint là où je me trouvais avec les autres Turcs. J'allai à sa rencontre et nous nous saluâmes, lui à sa mode et moi à la mienne. Il désira voir le personnage que j'avais fait esclave et me pria de le bien vouloir. Incontinent j'ordonnai de le mettre à terre, tel que je l'avais pris, avec son aljuba et ses poignards ; ce dont ils me surent fort gré. Nous nous mîmes à causer de bonne grâce et le capitaine me pria d'aller visiter sa galère ; nous y allâmes ; et à mon entrée, je fus salué par leurs hautbois ; j'y restai un moment, puis nous redescendîmes à terre ; nous passâmes le temps à deviser en attendant l'argent et les cavaliers, lesquels ne mirent que deux heures pour aller et venir.

Ils apportaient la somme en sequins d'or ; on me fit présent par surcroît de deux couvertures blanches comme soie, de deux alfanges avec leurs garnitures d'argent, de deux arcs et deux carquois avec cinq cents flèches étincelantes d'or, de foison de pain et d'eau-de-vie, et de deux génisses. Je fis débarquer la soie floche, les petits souliers d'en-

fant pour les donner à mon captif ; en paiement de quoi, il me baisa. En plus, je lui donnai une pièce de damas et fis présent d'une autre au capitaine de la galère. Lui me donna quelques poignards damasquinés.

La nuit venant, comme je voulais partir, il me pria de souper avec lui et de ne m'en aller qu'au matin, J'acceptai et il me fit grand chère. Pendant le souper, le capitaine reçut un billet de mon captif : il lui demandait de moyenner le rachat de ses deux valets. Ce qu'il fit très instamment. J'envoyai incontinent chercher lesdits valets à ma frégate et lui dis : « — Les voilà à tes ordres », dont il me sut fort gré. Il me voulut donner deux cents sequins. Je ne les voulus accepter. Alors il me dit : « — Emmène donc ce chrétien, qui est à mon service particulier à la poupe. » Je lui dis : « — J'accepte pour lui faire recouvrer sa liberté. » Je retournai à ma frégate et, au matin, je demandai congé pour appareiller. Il me répondit : « — Quand tu voudras. » Je levai l'ancre et, en rangeant la galère, je la saluai d'un coup de ma moyenne. Il me répondit par un autre coup de canon. Sur quoi, chacun s'en fut à son voyage.

Je fis route par le canal de Rhodes et j'arrivai à une île appelée Stampalie, fort bien peuplée de Grecs. Dans cette île il n'y a point de Corregidor, mais seulement, comme capitaine et Gouverneur,

un Grec nommé par le Général de la Mer. Dans toutes ces îles, j'étais fort connu, et fort prisé des habitants, parce que je ne leur avais jamais fait de mal et que je les aidais plutôt toutes et quantes fois je pouvais. Quand je faisais quelque prise sur les Turcs et que je ne pouvais l'emmener à Malte, je leur faisais cadeau du bateau et leur vendais le blé ou le riz et le lin dont ces prises étaient d'ordinaire chargées ; tant et si bien que quand ils avaient quelque gros différend, ils disaient entre eux : « — Attendons le capitaine Alonso (ainsi me nommaient-ils) pour qu'il tranche le cas. » Quand j'arrivais — eussent-ils dû attendre toute une année — c'est à moi qu'on rapportait l'affaire, c'est moi qui la jugeais ; ils en passaient par ma sentence comme si c'eût été ordre du Conseil royal ; l'affaire réglée, juge et parties, nous allions tous souper ensemble.

CHAPITRE V

Où je poursuis jusqu'à ce que, du Levant, je retourne à Malte.

Arrivé que je fus à Stampalie, j'entrai au port. C'était jour de fête. Dès que les vedettes me signalèrent, presque tout le pays dévala à ma rencontre, le capitaine Georges en tête (ainsi se nommait-il) ; et ils m'appelaient *o morfo pulicarto*, ce qui veut dire joli garçon. Arrivaient des ribambelles de femmes et mariées et demoiselles, en corps, avec leurs basquines à mi-jambe, leurs petites vestes rouges, leurs manches presque collantes du haut, mais du bas évasées avec des pans tombant jusqu'aux flancs ; enfin leurs bas de couleur, leurs souliers de même, parfois des mules ajourées à leur bout pointu ; parfois ces mules sont de velours, assorties à leur vêtement ; qui peut est vêtu, chaussé de soie ; qui non, d'écarlate. Leurs perles, comme nous au cou, elles les mettent au front. Les plus à leur aise portent aux oreilles des pendants d'or et aux poignets des bracelets de même. Parmi elles, il y

en avait quantité qui étaient mes commères ; j'avais tenu leurs enfants sur les fonts.

Tout ce monde-là venait à moi triste à pleurer. A grands cris, il me demande de lui faire justice : un frégate de chrétiens leur avait par fourbe enlevé leur pappa (qui est leur curé) et demandait pour sa rançon deux mille sequins. Je demandai : « — Où est-il ? Quand l'a-t-on fait captif ? » — « Ce matin, et nous n'avons pas entendu la messe, et il est deux heures de l'après-midi. » Je me remis à questionner : « — Où est la frégate chrétienne qui l'a enlevé ? » Réponse : « — Au Despalmador. » C'est un îlot voisin, à deux milles de là. J'y dirigeai ma frégate, bien paré, puisqu'on était forcé, bien qu'ils fussent chrétiens, d'aller combattre ces gaillards à cause qu'ils arment sans patente ; qu'ils sont tous gens de mauvaise vie ; qu'ils brigandent maures et chrétiens, comme se voit ; qu'enfin, ils avaient fait captif le curé et en voulaient deux mille sequins.

PRISE DE LA FRÉGATE QUI AVAIT CAPTURÉ LE CURÉ DE STAMPALIE.

Bref, j'arrivai à l'îlot, armes en main, artillerie parée. Je trouvai la frégate, pavillon arboré, portant l'image de Notre-Dame. La frégate était petite, de neuf bancs, flotte de vingt hommes.

Incontinent, j'ordonnai au capitaine de passer à mon bord, ce qu'il fit. Je lui demandai : « — Où avez-vous armé ? » — « A Messine. » — « Votre patente ? » Il me la donna bien, mais elle était fausse ; en conséquence, j'embarquai incontinent à mon bord la moitié de ses gens, les mis aux fers et les remplaçai sur sa frégate par autant des miens.

Or les voilà qui commencent à se plaindre en disant : « — Mais ce n'est pas notre faute ; c'est Jacomo Panaro (c'était le nom de leur capitaine) qui nous a abusés en nous disant qu'il tenait patente du vice-roi. » Et d'ajouter : « — Vous, nous ne demandons qu'à vous servir, à vous suivre au bout du monde ; mais Jacomo, quant à marcher avec lui, non, non, pas d'un palme. » Et encore : « — Nous, nous ne savions pas qu'il allait capturer le curé ; c'est pour ça que quand votre frégate est entrée dans le port et que le capitaine a voulu s'enfuir avec le pappa, nous n'avons pas voulu et vous avons attendu. » Là-dessus, je pris le parti de ne pas les mettre aux fers, et je débarquai le capitaine sur l'îlot, tout nu, sans vivres d'aucune sorte, pour lui faire expier son péché en mourant de faim.

Je partis avec les deux frégates et j'arrivai au port : toute la population de l'île était là. Je débarquai le pappa. Là-dessus, voilà ces braves

gens à pousser des cris et à me couvrir de bénédictions ; on leur apprit que j'avais laissé le capitaine dans l'îlot, nu et sans nourriture. Ils me supplièrent à genoux de l'envoyer chercher. Je leur dis : « — Ne me chauffez pas les oreilles ; ainsi se châtient les ennemis des chrétiens, les voleurs ; et vous devriez me remercier de ne l'avoir point pendu. » Nous montâmes à l'église du village après avoir laissé mes frégates sous bonne garde ; j'y laissai tout mon monde hormis un camarade que j'emmenai.

A leur entrée dans l'église, s'assirent sur les bancs les plus gentilshommes d'entre ces gens de l'île — si toutefois ils ont des gentilshommes dans ces parages — je veux dire plutôt les plus huppés, dont il y a, plus ou moins, en tous pays. Moi, ils me firent asseoir tout seul sur une cathèdre, un tapis sous les pieds. Un moment après, le curé arriva, revêtu de ses plus beaux ornements, comme pour Pâques, et commença à chanter, toute l'assemblée disant en répons : « — *Christo saneste.* » Par quoi ils rendent grâces à Dieu. Le pappa me donna de l'encensoir par le visage, puis me baisa à la joue. Alors, tout le monde s'approcha, les hommes en premier, les femmes en dernier, et de m'embrasser eux aussi à la suite. Sûr qu'il y en avait là de diablement belles de qui les baisers ne m'ennuyaient pas ; et

le régal de ces baisers-là compensait tant d'autres baisers que m'avaient appliqués tant d'hommes barbus et de quelles barbes !

Nous sortîmes de là pour aller chez le capitaine où restèrent à dîner le pappa et la parentèle ; les gens de l'île firent porter aux frégates quantité de pain et de vin, de viande apprêtée et de fruits, dont ils ont abondance.

COMMENT ON ME VEUT MARIER A STAMPALIE.

Nous nous mîmes à table où il y avait à manger beaucoup et bon. On voulut me mettre au haut bout de la table ; je n'y voulus consentir et j'y fis asseoir le pappa. S'assirent avec nous les femmes du capitaine et sa fille qui était pucelle et belle, et bien attifée ; on dîna ; on porta beaucoup de santés. Le dîner fini, je dis que je voulais retourner à mes frégates. Le pappa se leva avec beaucoup de gravité et dit : « — Capitaine Alonso, les hommes et les femmes de ce pays ont fermé la porte sur toi ; ils te requièrent et te supplient de vouloir être leur chef et leur rempart en épousant cette noble damoiselle que voilà, fille du capitaine Georges, lequel te donnera tout son bien et nous le nôtre ; et nous nous engageons à te faire octroyer par le Général de la Mer la charge de capitaine ; en lui faisant le présent

et en lui payant le *Xarache* accoutumé il n'y aura aucun encombre, et nous, nous serons tes esclaves obéissants. Sache bien que nous l'avons juré à l'église et qu'il n'en peut être autrement. Pour Dieu, veuille accomplir ce désir qui nous tient au cœur depuis bien des jours».

Je répondis qu'il m'était impossible de faire ce qu'ils me demandaient : outre qu'il me fallait retourner à Malte pour rendre compte de ce dont la Religion m'avait chargé, en passer par leur volonté ce serait me faire noter d'infamie. On dirait non que je m'étais marié en terre chrétienne avec une chrétienne, mais que j'avais fait établissement en Turquie et que j'avais renié la foi, moi qui la tiens en si haut prix. Plus encore, ces hommes que j'avais amenés avec moi, je les abandonnerais en plein cœur de la Turquie ! Ils pourraient perdre leur âme et c'est moi qui serais cause de leur perdition, puisque je leur aurais fait perdre la liberté !

Pour fortes que leur parurent mes raisons, si grand était le désir qui les tenait qu'ils me dirent : « — Il faut demeurer. » Les voyant résolus, je leur suggérai d'envoyer mon camarade aux frégates tâter mon monde, pour voir comment il prendrait la chose, et selon qu'il en retournerait, je ferais.

Mon camarade dévala à l'ancrage et conta le

cas, dont s'émerveillèrent tous mes gens. Mais si, là où j'étais perché, on me voulait de l'amour, en bas, encore bien plus m'aimaient les hommes de mon bord. Ils commencèrent à prendre les armes et sortirent une moyenne de chaque frégate, les hissèrent sur un moulin à vent qui était vis-à-vis et à petite distance de la porte, et, par mon camarade, ils envoyèrent dire à ceux qui me tenaient enfermé de me laisser partir, sinon qu'ils entreraient de force et mettraient le pays à sac, puisque c'était là le loyer de tous les grands services que nous leur avions rendus.

Les gens de l'île s'émerveillèrent de me voir tant aimé et dirent : « — Nous ne nous étions pas trompés en vous voulant pour seigneur. Au moins donnez-nous votre parole de revenir quand vous aurez rempli vos obligations. » — « La voilà. » Ils me prièrent de donner la main à la fillette et de la baiser sur la bouche. Ce que je fis de bon cœur ; et je suis certain que, si j'avais voulu prendre mon plaisir de la belle, facile eût été la chose. Le pappa me donna trois tapis beaux à souhait ; la fillette deux paires de coussins bien brodés, quatre mouchoirs et deux *berriolas* ouvrées de soie et d'or. Ils envoyèrent grands rafraîchissements à mes frégates et moi je fis mes adieux. Et leur émotion ne fut pas moindre qu'elle le sera au jour du Jugement.

De Stampalie, j'allai à une île qui s'appelle Morgon (Amorgos). Là, après avoir fait jurer à l'équipage de ne pas toucher à biens de chrétiens, je congédiai la frégate que j'avais prise, car il faut vous dire qu'en ces parages-là il est prudent de ne marcher qu'avec une frégate et encore cette frégate bien armée, montée par des hommes s'entendant comme frères et ne dormant que d'un œil.

De Morgon, je cinglai vers l'île de Saint-Jean de Pathmos, où le saint Evangéliste, banni par l'empereur, écrivit l'Apocalypse ; on y voit encore la chaîne qu'il portait quand on l'y amena prisonnier.

En chemin, je fis rencontre d'une barque grecque qui transportait deux Turcs, dont un renégat : c'était le comite de la galère d'Hassan Mariolo ; il venait de se marier dans une île qui s'appelle Syra. Je leur passai les menottes et congédiai la barque. Je demandai au renégat, comme à homme qui ne pouvait pas ne pas le savoir, si l'escadre était assemblée. Il me répondit que non. Là-dessus, je continuai ma route, et, prenant langue à la ville de Pathmos, on m'y confirma le renseignement. Cette fois, je ne pouvais douter qu'il ne fût certain, parce que cette île a un château-fort qui sert de couvent et que ce couvent, très riche, est en trafic et en rapport avec tout le Levant par ses nombreux

bateaux battant même pavillon que les bateaux de Saint-Jean de Malte.

Là-dessus, j'allai — quinze milles environ de mer — à une île déserte appelée Formacon (Fourni), avec l'idée de faire les parts de notre butin de damas et d'argent ; car c'était pour ça, parce que je n'attendais pas d'être arrivé à Malte pour faire les parts, que j'étais tant aimé de mes hommes.

COMBAT CONTRE SOLIMAN DE CATANIA.

J'envoyai trois hommes à la découverte sur les hauteurs avec ordre de reconnaître le côté de la terre ferme et la mer, et de me dépêcher l'un d'eux s'ils découvraient quelque chose. Entre temps, je fis mettre à terre les quartauts et le damas. Nous en étions là quand voilà dévaler de là-haut une des vedettes qui dit : « — Señor capitan, deux galères viennent sur l'île. » Je fis rembarquer le damas et les quartauts, j'ordonnai d'assembler les voiles, de les enverguer et de les laisser hissées.

Voici dévaler les deux autres vedettes qui disent : « — Señor, nous voilà esclaves. » Je donnai ordre : « — Chacun à son poste. » Je hâlai l'ancre et je restai sans bouger. J'étais dans une crique. Les galères, à cause de la route

qu'elles tenaient, ne m'avaient pas signalé, sinon, elles auraient fait le tour de l'île. qui était petite, chacune de son côté. Ainsi j'étais arrêté quand l'une des galères apparut à la pointe de la crique. Elle allait à la voile et ne me vit pas avant d'avoir filé un bon moment. Quand elle aperçut ma frégate, elle vira sur moi qui étais tout proche. L'autre galère fit de même ; et les voilà toutes deux à amener tout avec grandes vociférations et à me gagner à la rame.

Un moment vint où ma poupe colle à la proue de la galère. Le reis ou capitaine, alfange au poing, monte sur les bastingues, empêche, de peur d'être entravé par le tumulte dans ses manœuvres, aucun de ses hommes de me passer dessus et hurle : « — Passe la *palamara*, canaille ! » La *palamara* est un câble que la galère voulait me passer pour me tenir amarré. Moi, les voyant en si grand embarras, je me dis à part moi : « — Ou cent coups de bâton, ou la liberté » et hâlant l'écoute que je tenais en main, je fais le plein de la toile et je m'alargue de la galère. Je hissai l'autre voile.

Comme les galères étaient aussi bien l'une que l'autre empêtrées avec leurs voiles sur la coursie[1],

1. Petit pont élevé ou passerelle placée au milieu des bancs des rameurs, et qui va de la proue à la poupe d'une galère.

avant qu'elles les eussent hissées, pris le vent et fait voile à ma poursuite, j'étais à plus d'un mille d'elles. Les voilà qui commencent à prendre le côté de la mer, et, pour sortir de la crique, force m'est de passer devant leur proue. Le vent tombe ; ils me donnent la chasse le temps de huit ampoulettes sans me gagner un palme de mer. Le vent revient : je hisse la voile ; eux aussi. Leur artillerie me couvre de plomb ; un boulet m'emporte ou me perce le pavillon du haut du mât ; un autre boulet me jette à bas la fourche à dégréer où se fixent le haut mât et les antennes. Quand la grand'vergue s'écroula, j'eus grand peur d'être coulé à fond ; d'autant plus que pour m'atteindre l'ennemi usa d'une astuce de marin, savoir : Comme tout son monde, pour voir ma frégate, chargeait la proue de sa galère, où il s'était accumulé et l'empêchait ainsi d'avancer, il fit faire à l'avant une barricade avec trois bancs et voilà la galère soulagée qui s'ébroue et gagne sur moi palme à palme.

Moi, me voyant quasi perdu, j'appelai mon industrie à mon aide. Eux tenaient le haut de la mer, et moi j'étais serré sur la côte : force m'était ou d'échouer ou de passer devant leurs proues. Or donc, dans ces parages, il y a un îlot proche de la terre ferme qui s'appelle le Xamoto (Samos) ; il s'y trouve une manière de port où nos galères de

Malte ont coutume de se mettre à couvert pour faire quelque prise. Je dirigeai la frégate de ce côté et fis monter un matelot tout au haut du mât avec un caisson de poudre ; sur mon ordre, il la fit fuser deux fois et avec son capot il fit des signaux d'appel dans la direction de l'îlot. Ce que voyant, l'ennemi, imaginant qu'il y avait là des galères de Malte, amena tout, assembla les voiles, vira, mettant à défaire le chemin qu'il avait fait toute la force dont il était capable, si bien qu'en peu de temps nous nous perdîmes de vue.

Sur ce, j'allai à une île qui s'appelle Nicaria où je restai bien gardé par mes vedettes, parce que l'île est haute et regarde au loin. Le lendemain, à la nuit, je partis pour l'île de Micono (Mykonos). J'y tombai sur une tartane française chargée de peaux de chèvres qui venait de Chio.

Elle m'apprit que le reis qui m'avait donné la chasse avec ses deux galères, — lequel était un garçon d'abattoir gênois qui avait nom Soliman de Catania [1], — avait pensé mourir de chagrin d'avoir laissé filer une frégate de dessous les rames de sa chiourme. Je dis que c'était moi à qui c'était arrivé : le patron s'en émerveilla et n'en finissait pas de s'exclamer ; il m'avertit que

1. M. Ernest Mercier fait mention de ce Sliman-Katania dans son excellente *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III, p. 198.

le reis était allé me guetter et m'attendre à la sortie de l'Archipel. Sur quoi, je pris le parti de cingler sur Malte ; j'attendis une bonne tramontane ; je mis à la voile et me voilà hors de souci.

J'arrivai à Malte où l'on s'ébahit de l'aventure. Nous fîmes les parts de l'argent et du damas, en mettant de côté, sur la valeur totale, de quoi offrir un *terno*[1] à Nuestra Señora de la Gracia ; ce que nous fîmes avec bien du plaisir. Bien contente aussi fut Malte d'être tirée d'inquiétude sachant qu'il n'y aurait point d'expédition turque cette année.

MALENCONTRE A PUERTO SOLIMAN.

Peu de jours après on m'envoya faire la course avec deux frégates, l'une au Grand Maître, l'autre au Commandeur Monreal, mon patron de jadis, sans ordre de prendre langue.

Je partis de Malte avec les deux frégates qui avaient mine de deux galères, et portaient à leur bord chacune trente-sept personnes. Je m'engolfai dans la direction de l'Afrique ; je touchai d'abord au cap Bonandrea[2], sept cent milles de

1. Les trois ornements de la grand'messe, une chasuble et deux dalmatiques.

2. Cap Bondaryah des géographes arabes, transformé en Bonandrea par les marins de la Méditerranée ; actuellement connu sous le nom de Ras el Hellat, dans le voisinage de Benghazi, en Tripolitaine.

mer ; je côtoyai les Salines puis j'allai à Puerto Soliman (Solloum, sur le golfe de même nom, en Tripolitaine), pour faire aiguade. Ma malechance voulut que justement passaient là pour aller à la Mecque, où est le corps de Mahomet, grande quantité de Maures. Ils me dressèrent une embuscade autour d'un puits où j'avais à aller quérir mon eau ; toutes les approches en sont de joncs couvertes. Comme les Maures s'étaient mis nus et se confondaient ainsi avec la couleur fauve de la jonchère, mes hommes ne les démêlèrent pas.

Allaient à l'aiguade vingt-sept matelots avec des barils et seize soldats espagnols avec leurs arquebuses. Quand ils furent au puits, les Maures embusqués se découvrirent et tombèrent sur eux. Les matelots, abandonnant leurs barils, se mettent à fuir, et les soldats à combattre, en faisant retraite. Au tonnerre de l'arquebusade, j'arrivai à la rescousse avec vingt autres soldats ; les Maures approchaient déjà de la marine ; à la vue du secours, ils firent arrêt. Ils m'avaient capturé trois soldats et m'en avaient tué cinq, lesquels me firent faute. Nos hommes en capturèrent deux, un vieux de soixante ans et un autre de guère moins.

Nous dressâmes le drapeau blanc et traitâmes du rachat des captifs. Moi, je leur en donnais

deux pour deux, et le troisième, je le rachetais. Ils répondirent : « — Mais non, ce n'est pas un, mais tous les trois qu'il faut racheter ; ceux que tu as entre tes mains, tu n'as qu'à les emmener. » Nous en restâmes là. Les voilà qui me rappellent et qui me demandent : « — Si tu veux tes barils pleins d'eau, qu'est-ce que tu en donnes ? » Je leur dis : « — Ce qui me fait besoin, ce n'est pas l'eau, mais mes chrétiens » et certes, c'étaient mes barils d'eau plus que mes gens qui me faisaient besoin, car, sauf deux quartauts, il ne me restait plus de vaisseaux pour la mettre ; et faute à eux de nous donner les barils, nous étions bel et bien perdus. Comme par jeu : « — Qu'est-ce que vous demandez par chaque baril plein ? » — « Un sequin d'or. » Le demander était un, mais le donner deux, parce que nous n'avions pas fait de prise. « — Nous n'avons pas de sequins. » — « Alors, donne-nous du biscuit. » — « Tope ! » et je leur donnai pour chaque baril plein d'eau une rondache pleine de biscuit, lequel ne me faisait pas faute.

Je recouvrai jusqu'au dernier mes vingt-sept barils ; cela fait, je revins à leur proposer d'échanger deux des chrétiens pour les deux Maures. Ils n'y voulurent entendre ; je m'occupai donc d'enterrer les morts sur la plage. Je mis une croix sur chacun d'eux. Au matin, je trouvai les ca-

davres sur la grève; dont je restai suffoqué. Je crus qu'ils avaient été déterrés par des loups. Mais, quand je les vis de près, je sursautai d'horreur : ils étaient sans nez et sans oreilles, le cœur arraché ! Je pensai en perdre le sens ; j'arborai le drapeau blanc et je leur représentai comme ils avaient mal fait. Eux de répondre : « — Nous emportons ces cœurs et ces oreilles pour les offrir à Mahomet en mémoire de la grâce qu'il nous a faite. » Moi, de colère : « — Je vais en faire autant à mes deux prisonniers. » Ils répondent : « — Nous aimons mieux dix sequins que trente Maures. » Cela étant, je coupai, eux présents, le nez et les oreilles aux deux prisonniers et les leur jetai à terre en criant : « — Emportez donc aussi cela. » J'attachai les deux Maures dos à dos, je pris la mer, les jetai à leurs yeux par dessus bord, et cinglai vers Alexandrie.

Je ne trouvai rien sur cette côte et je passai à la ville de Damiette, en Egypte ; j'entrai dans le fleuve Nil pour voir si je rencontrerais quelque bateau chargé. Je n'y rencontrai rien. Je traversai jusqu'à la côte de Syrie, à cent trente milles de là. J'arrivai aux côtes de Jérusalem qui sont à vingt-quatre milles de cette cité sainte. J'entrai dans le port de Jaffa où je trouvai quelques barques dont l'équipage prit la fuite. De là, je passai à Castel-Pelegrin (Césarée), sur la même

côte ; de là à Caïfas (Haïfa). Sur une pointe de ce port, il y a un ermitage, à un jet d'arquebuse ou moins de la mer, où l'on dit que se reposa Notre-Dame lors de la fuite en Egypte. J'allai plus avant, au port de Saint-Jean d'Acre ; il s'y trouvait des bateaux, mais grands, et il me fallut passer plus loin à la ville de Beyrouth.

J'allai aussi à Surras (Sour, Tyr) ; ces deux villes et ports sont à un chef puissant qui ne reconnaît quasi pas le Grand Turc : on l'appelle l'*amin* de Surras. Un de ses frères [1] était venu à Malte, y avait été festoyé, régalé, puis renvoyé chez lui chargé de présents par la Religion ; et voilà comme les bateaux de Malte sont hébergés et régalés dans ses ports ; et ainsi, supposé que les princes chrétiens se missent en tête d'entreprendre une expédition à Jérusalem la sainte, ils auraient la partie belle, ayant déjà pour eux ces deux ports et pour amis ces deux chefs ; lesquels peuvent mettre en campagne trente mille hommes, la plupart gens de cheval.

J'entrai au port de Surras et comme on vit que j'étais bateau de Malte, le Gouverneur — l'amin n'était pas là — me régala et me donna des rafraîchissements.

1. Facardin ou Fakhr-Eddyn, émir des Druses, alla à Malte, mais en 1616 seulement, demander les secours de l'Ordre contre le Grand-Turc. Les dates ne concordent pas.

PRISE EN L'ILE DE TORTOSA.

Je cinglai vers Tripoli de Syrie, grande cité, mais en restant au large, pour n'en point attirer sur moi les deux galères qui y sont. J'allai à l'île de la Tortosa (Tartous), vis-à-vis et tout proche de la côte de Galilée ; c'est une petite île plate et toute l'année fleurie. On dit que c'est là que Notre-Dame et Saint Joseph se cachèrent d'Hérode. Je m'en remets à la vérité. J'espalmai mes frégates et nous mangeâmes maints pigeonneaux ; il faut vous dire qu'il y a là une infinité de pigeons, même qu'ils font leurs nids dans des trous qui devaient être anciennement des citernes.

Dans ces parages, il va de soi que je restais toujours bien éclairé par un bon service de vedettes. Les voilà qui me signalent l'approche d'un vaisseau. J'allai à sa découverte : c'était un caramoussal turc. Je parai mes gens, et lorsqu'il rangea l'île, je sortis à sa rencontre. Il combattit très bien — ce que bien savent faire les Turcs — et à la fin fut déconfit. L'ennemi avait treize morts ; moi, cinq, quatre matelots et un soldat.

Tant vifs que blessés, je pris là vingt-huit hommes, entre autres un Juif — c'était un mercanti — avec toute sa boutique de pacotille. Le caramoussal était chargé de fin savon de Chypre

et de lin. Je passai à son bord tous les hommes de la frégate de conserve, avec ordre de remorquer ladite frégate et d'aller à Malte — pour garder armées mes deux frégates, je n'avais pas de beaucoup assez d'hommes — et je restai, avec la mienne, bien en force.

De l'île de Tortosa, je remontai à Alexandrette, où se trouvent les magasins que nous avions mis à sac ; de là, j'entrai en Caramanie et la côtoyai jusqu'à Rhodes, de la façon suivante : d'Alexandrette, j'allai à Bayas, de là, à Langue de Bagasse (Lissan el Kahbeh), et de là, à Escollo Provenzal (Ecueil Provençal), Puerto Caballero (cap Cavaliere), Estanamur (cap Anamour), Sattalia (Adalia), Porto Genovese, Porto Veneziano, cap Silidonia (Chelidonia), la Finica (baie de Phineka), où il y a une bonne forteresse ; puis à Puerto Caracol (Dembre ?), el Cacamo (île Kakava), Castilrojo (Kastelorizo), les Sept Caps, les Eaux Froides, Lamagra (Makry), Rhodes. De là, j'allai à l'île de Scarpanto, d'où je pris mer pour l'île de Candie.

Au large j'essuyai une bourrasque qui me fit courir deux jours et deux nuits dans la direction de l'Archipel. Le premier point où j'atterris fut une île appelée Jarhe (Yali), où l'on dit que se trouva le corps de saint Cosme ou de saint Damien. Les Grecs me donnèrent des rafraîchisse-

ments contre deniers sonnants. Lesquels une fois arrimés, je partis pour l'île de Stampalie, là où on me voulait marier. J'entrai au port et tout le pays dévala au devant de moi, pensant que je venais tenir ma parole.

Il n'y eut pas moyen de sauter à terre ; il fallut leur dire que les galères de Malte, avec lesquelles j'étais venu, étaient à l'ancre à l'île de Pares (Paros), que j'avais alargué pour les voir et leur demander s'ils avaient besoin de quelque chose. De quoi ils furent très marris et me donnèrent grands rafraîchissements ; ils me contèrent aussi comme, après mon dernier voyage, ils avaient été en barque chercher à l'île le capitaine Jacomo Panaro ; comme ils l'avaient ramené, régalé jusqu'à l'arrivée d'une tartane française venant d'Alexandrie ; comme ils l'avaient enfin remis en ce bateau pour être transporté en terre chrétienne, non sans lui avoir donné bon rafraîchissement et dix sequins pour viatique.

Je pris congé et continuai mon voyage. Et voici que, dans le golfe de Napoles de Romania (Nauplie de Romanie), je tombai sur un caramoussal chargé de blé, monté par sept Turcs et six Grecs. Les Grecs juraient que le blé était à eux ; à la torture, ils avouèrent qu'il était aux Turcs. Je débarquai les Grecs et j'allai avec le caramoussal au promontoire de Maïna qui n'est pas bien loin.

Ce promontoire de Maïna est un district de Morée, très âpre ; ce sont des chrétiens grecs qui l'habitent ; gens qui n'ont de gîtes d'aucune sorte, sauf grottes et cavernes, et fieffés voleurs ; point de chef élu ; ce n'est qu'au plus brave qu'ils obéissent. Quoique bien le soient-ils, jamais, à ce qu'il semble, ils ne font œuvre de chrétiens. Il n'a pas été possible aux Turcs de les assujettir, tout au plein qu'ils soient de leurs terres ; bien mieux, c'est aux Turcs que ces montagnards volent leurs troupeaux pour les vendre à d'autres. Ce sont grands archers. J'en vis un jour un qui gagea d'enlever une orange de dessus la tête de son fils d'un jet de flèche à vingt pas, ce qu'il fit avec une aisance qui m'émerveilla. En guise de targe, ils se servent d'une espèce de boucliers, mais pas ronds ; leurs épées sont larges et longues de cinq palmes ou plus. Ils sont grands coureurs. Ils se font baptiser quatre ou cinq fois, voire davantage, parce que les parrains sont tenus de leur faire quelque présent ; tellement que toutes les fois que je passais par là j'en tenais quelques-uns sur les fonts.

JE FAIS FOUETTER MON COMPÈRE DU PROMONTOIRE DE MAÏNA.

J'arrivai au port de Quoalla (Porto-Quaglio) — c'est ainsi qu'on l'appelle — avec mon caramous-

sal de blé. Incontinent vint mon compère, Antonaque de son nom et capitaine de ces Maïnotes ; bien équipé de son aljuba de fin drap, de ses poignards damasquinés à chaînettes d'argent et de son alfange monté de même. A son entrée dans la frégate il me baisa d'abordée. Je nous fis donner à boire suivant la coutume. Je lui contai comme je traînais ce caramoussal de blé et lui demandai s'il le voulait acheter. Il me dit que oui ; nous conclûmes à huit cents sequins, y compris le bateau ; lequel bateau, à lui seul, valait plus. Il demanda jusqu'au lendemain matin — le temps de le rassembler — pour apporter l'argent. Et voilà qu'à minuit les brigands me coupent les câbles avec lesquels j'avais donné fond et m'emportent ma prise à terre !

Quand je fus à même de voir le dommage, il n'y avait plus de remède : le bateau était déjà engravé, et, dès l'aube, il n'y restait presque plus de blé ; tant ces gaillards s'étaient démenés. Survint bientôt mon compère avec deux autres, disant : « — Excusez-moi, ce n'est pas ma faute ; vous connaissez bien les gens de ce pays. » Je fis mine de n'en avoir cure et je commandai de nous servir à déjeuner. Pendant que nous déjeunions, je fis lever l'ancre pour quitter le mouillage. Lui de s'écrier : « — Compère, mets-moi à terre. » Moi : « — Compère, je t'emmène faire un petit

voyage de reconnaissance. » Et une fois hors du port : « — Compère, habits bas, ce qui revient à dire de se dépouiller. » — « Mais c'est trahison ! » — « Plus grande trahison tu m'as faite ; allons, trêve de paroles et habits bas ! Et sache-moi gré de ne pas te pendre à cette antenne. »

Il se dépouilla nu jusqu'à la peau ; quatre bons gars l'empoignèrent, lui baillèrent plus de cent coups de garcette enduite de brai ; par là-dessus, je le fis, à la mode des galères, laver avec du vinaigre et du sel en lui disant : « — Envoie-moi quérir les huit cents sequins ou je te pends. » Il vit que je n'y allais pas pour rire et manda un de ceux qu'il avait amenés, lequel, comme je ne voulus pas retourner à terre, se jeta à la nage. En une heure et même moins, ledit Maïnote apporta la somme dans une peau de cabri. Sur quoi, tous deux s'esquivèrent à la nage, car ce sont terribles nageurs. Depuis ce jour, à Malte et dans l'Archipel, on m'appelait le compère du promontoire de Maïna.

Je cinglai de là vers Sapiencia (Sapienza) et de là je pris la haute mer pour Malte, où j'arrivai en cinq jours, et où on se réjouit de ma venue. On y avait déjà vendu le savon et les esclaves que j'y avais envoyés avec le caramoussal et la frégate de conserve. On fit les parts ; il m'en revint bon ; la *quiraca* put aller de l'avant dans la construc-

tion de sa maison. On partagea en plus les huit cents sequins et les sept esclaves que j'amenais.

Nous prîmes du bon temps quelques jours — bien peu de jours, — car, bientôt, on m'arma en me mandant d'espalmer ma frégate sans savoir pour où. Voici pourquoi : on avait eu nouvelles que le Turc armait une énorme escadre et l'on ne savait pas pour où, tellement qu'on en était en souci à Malte. Pour sortir de ce souci-là, les chevaliers, qui sont gens de tête, s'avisèrent d'un excellent plan. Vous allez voir.

J'ENLÈVE LE JUIF DE SALONIQUE.

Quand le Grand Turc prépare une expédition pour sortir de ses terres, les Juifs sont tenus de le pourvoir d'une somme et à fonds perdus ; quand l'escadre doit rester en terres turques, lesdits Juifs font de même, seulement la somme est différente. Le receveur du district de Caramanie et Constantinople est à Salonique. Or donc, nous savions, nous, qu'il se trouvait dans une maison forte, à cinq milles de la ville, avec les siens.

Messires les Chevaliers me donnèrent l'ordre d'aller l'enlever, comme si c'était aussi aisé que d'aller quérir poires au marché. On me munit d'un espion et d'un pétard, et je fis ma partance

à la grâce de Dieu. J'arrivai au golfe de Salonique, et pas sans peine, car il est en plein cœur de Turquie ; passai l'Archipel qui en fait partie. Je sautai à terre avec seize hommes, mon pétard et l'espion, dont je me méfiais furieusement.

Nous arrivâmes à la maison du receveur qui est à environ un mille de la marine ; je mets le pétard ; il fait son effet. Nons entrons ; nous prenons le Juif, sa femme, ses deux petites filles, un jeune domestique, une vieille ; les hommes s'en étaient fuis. Je les emmène incontinent, sans laisser le temps à mes captifs de prendre une aljuba, à mes hommes de piller un chiffon, et je marche à la marine ; là, au moment d'embarquer, quelque presse que j'eusse faite, plus de quatre cents chevaux me relancent, de l'eau jusqu'au poitrail ; mais peine perdue : nous étions déjà à bord. Les cavaliers se mirent à galoper deci delà par la campagne, et moi de les saluer de ma moyenne qui lançait des boulets de cinq livres.

Le Juif m'offrit tout ce que je voudrais pour le relâcher ; je ne m'y hasardai pas, encore que cela me fut possible, car mon Juif expliquait pour où se destinait l'escadre ; c'était contre les Vénitiens qu'elle était dirigée ; elle allait exiger d'eux un million de sequins, faute de quoi on leur prendrait Candie, île aussi grande que la Sicile en longitude et qui se trouve dans les terres et mers

du Grand Turc. Je le consolai en lui disant qu'il venait à Malte.

J'ENLÈVE LA HONGROISE, BONNE AMIE DE SOLIMAN DE CATANIA.

Au cours du voyage, je tombai sur une barque de Grecs ; je leur demandai d'où ils venaient : « — Des Despalmadores de Chio. » Je questionnai : « — Y a-t-il là des galères ? » — « Non ; Soliman de Catania, bey de Chio, est parti avec sa galère et il a laissé sa femme aux Despalmadores en une maison de plaisance. » Alors mon pilote dit : « — Je le jure à Dieu, il faut enlever la donzelle et la mener à Malte ; je connais sa maison comme la mienne, et puis, Soliman étant parti cette nuit, nous trouverons notre monde hors de garde. » Je n'osais, ayant à mon bord ce que j'y avais. Mais le pilote m'encouragea tant : ce n'était pas une affaire terrible, à ce qu'il m'assurait ; et, par le fait, elle le fut moins encore qu'il ne le disait.

Nous attendons la nuit et, à minuit sonnant, nous débarquons, avec dix hommes et le pilote, lequel va droit comme chez lui, heurte, parle de Soliman comme qui arriverait de Chio. On ouvre. Nous entrons et, sans l'ombre de résistance, nous enlevons la turque renégate, hongroise de nation, la plus belle femme que vis oncques. Main basse

sur deux *putillos*, un renégat, deux chrétiens esclaves, l'un corse, l'autre albanais. Main basse sur le lit, les hardes, sans que personne souffle mot. Embarque ! et de marcher à toute vitesse — plus vite ne se peut — jusqu'au sortir de l'Archipel, car Dieu nous accorda bon temps.

La Hongroise n'était pas femme légitime, mais concubine. Je la traitai — elle le méritait — tout à fait bien, quoique, je le sus depuis, Soliman de Catania, qui avait juré de me faire rechercher, m'avait par défaut condamné — il croyait que je m'étais mis avec son amie — à être forcé par six nègres et incontinent après empalé. Mais il n'eut pas la chance de me happer, encore qu'il m'eût fait portraiturer et mettre en différents lieux du Levant et de Berbérie pour qu'on connût par ces portraits que c'était moi, au cas où l'on me prendrait. Je sus que des Turcs avaient emporté de Malte lesdits portraits quand ils remmenèrent, moyennant rachat, la Hongroise et les *putillos* ; ce qui advint deux ans après, quand Soliman de Catania fut nommé roi d'Alger.

JE QUITTE MALTE ET JE M'EN RETOURNE EN ESPAGNE.

J'arrivai à Malte où je fus reçu comme je vous laisse à penser ; car, sur les informations que je

rapportais, tout rentra en repos ; on cessa de faire venir l'infanterie qu'on avait envoyé lever à Naples et à Rome ; l'italienne, je veux dire, car pour l'espagnole, c'est de Sicile qu'on la tire en semblables occurrences.

Pire en advint à mon pilote. Dans les quatre mois, comme il était en course avec une tartane, les Turcs le prirent, l'écorchèrent vif, bourrèrent sa peau de paille ; elle est encore aujourd'hui sur la porte de Rhodes. C'était un Grec, naturel de Rhodes, le plus entendu en ces terres de tous les pilotes qu'il y eut jamais.

En ce temps-là où j'allais gaspillant mon bien — ce bien qui me coûtait tant à gagner — je surpris, enfermés ensemble, la *quiraca* et un mien camarade ; la *quiraca*, elle à qui je faisais en ce moment encore tant de bien ! Je donnai à l'homme deux estocades, dont il fut à la mort ; à peine guéri, il s'en alla de Malte, crainte que je ne le tuasse, et s'enfuit avec la *quiraca*. On eut beau me lancer aux trousses solliciteurs à moustache et sans moustache, oncques ne suis retourné avec elle ; car, en homme qui avait du choix, j'y remédiai d'emblée ; d'autant plus que l'on se disputait maintenant Contreras comme une charge d'importance qui vaque.

Je restai sans bouger à Malte bien des jours et même des mois — ce qui fut miracle. — A la fin,

on m'envoya en Berbérie avec une frégate ; j'allai et revins en neuf jours et ramenai une gabarre chargée de toile — de quoi remplir quasi un magasin — plus quatorze esclaves. Cette prise me rapporta bon. Dans les quelques jours qui suivirent, arriva au port un galion catalan venant d'Alexandrie avec un chargement de riches marchandises pour l'Espagne. Me ressouvenant de mon pays et de ma mère, à qui je n'avais jamais écrit et qui ne savait rien de moi, je pris le parti de demander congé au Grand Maître, lequel me le donna bien contre son gré et m'accola en mettant son visage contre le mien au moment des adieux.

CHAPITRE VI

Où est racontée mon arrivée en Espagne, et des étranges aventures qui m'y advinrent.

Je m'embarquai dans le galion, qui s'appelait *Saint Jean* ; en six jours nous arrivâmes à Barcelone.

J'appris que la Cour était à Valladolid ; sans aller à Madrid, j'y courus : on y faisait, à ce qui m'était revenu, promotion de capitaines. Je présentai mes papiers au Conseil de la Guerre ; l'un des conseillers était D. Diego Brochero[1], qui, depuis, fut Grand Prieur de Castille et Léon. Il me voulut du bien — je ne lui étais pas inconnu — et me demanda si je voulais être alférez d'une des compagnies qu'on allait lever incessamment.

1. D. Diego Brochero de Anaya, de l'Ordre de Malte. Originaire de Salamanque ; esclave à Constantinople ; corsaire dans les mers du Levant; occupa en Espagne plusieurs postes importants, tels que majordome de la Reine (1622) ; superintendant des flottes (1624) ; nommé Grand-Prieur à la mort et en remplacement de Philibert de Savoie ; mourut à Madrid le 30 juillet 1625.

Je répondis que oui, et le lendemain, quand j'allai le voir, il me dit : « — Allez baiser les mains du capitaine D. Pedro Jaraba del Castillo pour la grâce qu'il vous a faite de vous confier son drapeau. »

Je donnai mon mémoire au Conseil de la Guerre en leur demandant d'approuver ma nomination ; ce qu'ils firent en considération de mes faibles services. Je reçus deux tambours, leur achetai des caisses, et fis un drapeau conséquent. Le capitaine me donna commission et pouvoir d'arborer le drapeau dans la ville d'Écija et le marquisat de Priego. Je pris des mules, et, avec le sergent, mes deux tambours et un mien valet, nous voilà sur le chemin de Madrid où nous arrivâmes en quatre jours.

J'allai mettre pied à terre devant chez ma mère, qui était restée seize ans sans rien savoir de moi. Quand elle vit par dessus le marché tant de mules, elle s'émerveilla. Je fléchis les genoux en lui demandant sa bénédiction, et en lui disant : « — Je suis votre fils Alonsillo. » La pauvre n'en revenait pas et restait toute confuse parce qu'elle s'était remariée. Il lui semblait qu'un grand fils, et soldat, ne le prendrait pas bien, comme si se marier était un crime ; et c'en était un, après tout, pour qui avait tant d'enfants. Je la confortai et pris congé pour aller loger à l'auberge : il n'y

avait pas place en sa maison, qui, pour elle et son mari, était déjà étroite.

Le lendemain je me mis en mon plus bel arroi. Mes soldats en grand appareil — je les emmenais avec moi, — mon domestique derrière, tenant l'épieu, j'allai la voir et faire visite à son mari. Ils m'invitèrent à dîner pour ce jour-là — Dieu sait s'ils avaient seulement de quoi manger eux-mêmes ! — aussi envoyai-je en suffisance tout ce qu'il fallait pour dîner. Au fruit, j'appelai mes petites sœurs, — il y en avait deux ; — je leur donnai des babioles que j'avais rapportées de là-bas, et de quoi les habiller, elles et les trois petits frères ; je donnai pour tous, car l'argent ne me faisait faute. A ma mère je donnai trente écus ; de l'affaire, la bonne se crut riche ! Là-dessus je lui demandai sa bénédiction. Le lendemain, je partis pour Écija, en lui recommandant de respecter le nouveau père.

COMMENT JE PRIS AU TRAQUENARD QUATRE BRAVACHES.

J'arrivai à Écija. Le Conseil se réunit ; je présentai ma patente. Il advint qu'on me désigna la tour de Palma pour y arborer mon drapeau. Je fis par mes tambours battre les bans accoutumés, et je me mis à enrôler des soldats, et sans beaucoup

de mal, car le Corregidor et les chevaliers me faisaient la grâce de s'y employer.

C'est la coutume, dans les compagnies qu'on lève, de tenir jeu. C'était un petit tambour qui était chargé de la cagnotte. Il la mettait dans une tirelire de terre ; le soir, il la cassait et recueillait ce qui en tombait, avec quoi nous soupions.

Un jour, au corps de garde — c'était une salle basse de la tour, avec une grille sur la rue, — entrent, comme ils avaient fait d'autres fois, quatre bravaches. Voilà mes gaillards qui cassent la tirelire, se mettent à compter tranquillement ce qu'il y avait dedans, soit vingt-sept réales. L'un d'eux les met dans sa bougette en disant au petit tambour : « — Dis à l'alférez que c'est quelques amis qui ont eu besoin de cet argent. » Sur quoi le petit tambour appela le caporal ; quand il arriva, ils étaient partis.

Le petit tambour, qui venait me rendre compte de tout, comme il fit, me trouve. Je lui dis : « — Retourne au corps de garde, et là, tu vas me conter ce qui s'est passé. » Ce qu'il fit. A mon arrivée, il me fait : « — Señor, Acuña, Amador et d'autres de leurs camarades sont venus ici. Ils ont cassé la tirelire et en ont retiré vingt-sept réales, en disant : « — Dis à l'alférez que des amis en ont eu besoin. » Moi je fis : « — Coquin !

qu'est-ce que ça fait que ces messieurs les aient emportées? Toutes les fois qu'ils viendront, donne-leur ce qu'ils te demanderont comme si c'était pour moi ; s'ils prennent l'argent, c'est qu'ils en ont besoin. »

Quand je dis cela, il y avait devant moi beaucoup d'amis à eux, qui furent le leur rapporter incontinent. Je sus qu'ils avaient dit : « — Ce pauvre petit alférez-là, mais quel homme est-ce alors ? »

Je commençai à rêver aux moyens de châtier un tel affront, et fait à des troupes de levée! J'achetai quatre arquebuses ; je les mis dans le corps de garde, en plus de douze demi-piques qui y étaient déjà ; je laissai passer quelques jours, tellement qu'ils reprirent assurance et recommencèrent à entrer dans le corps de garde. Moi, j'avais déjà plus de cent-vingt soldats ; cent d'entre eux, il est vrai, étaient logés dans le marquisat de Priego. Je n'en avais que vingt avec moi, les vieux, que j'entretenais.

Un jour donc que mes coquins étaient dans le corps de garde sans se douter de rien, je fis allumer les mèches, prendre les arquebuses, et j'ordonnai à mes hommes d'entrer derrière moi. Pour l'affaire, je choisis les plus déterminés et leur donnai ordre de tirer si mes voleurs se défendaient. Je fis rester à la porte le reste de ma

troupe avec les demi-piques ; je pris mon épieu, et, en entrant dans la salle, je commandai : — « Vous, vous et vous, (je nommai six d'entre eux,) fieffés voleurs que vous êtes, bas les armes ! » Ils crurent que c'était pour rire ; quand ils virent que c'était pour de bon, ils voulurent mettre la main à leurs épées, mais les arquebusiers entrèrent, mèche allumée, en disant : « — Finissons-en. » Sur quoi ils rendirent leurs armes.

Ceci fait, je les dépouillai en chemise, et, tenus en laisse comme chiens, avec toute la garde, je les emmenai et les livrai au Corregidor. C'était D. Fabian de Monroy, lequel, à voir les voleurs, sautait de contentement en disant : « — Celui-là m'a tué un chien de garde ; celui-ci m'a tué un valet. » On les mit en prison, et, dans les treize jours, on pendit ces deux-là, quoi que pût faire toute la noblesse de cette ville où il y en a foison. Il me resta, à moi, les capes, et les épées, et les collets, et de très beaux pourpoints, et les bas, et les jarretières, et les chapeaux, et deux fameux pourpoints garnis d'aiguillettes, plus quelque argent qu'ils avaient sur eux, avec quoi je nourris et vêtis quelques pauvres soldats. Et voilà comment je fus payé de mes vingt-sept réales.

VISITE AUX BORDEAUX DE CORDOUE.

Tôt après, j'appris que, sous couleur de demander l'aumône, des soldats qui ne l'étaient pas s'en allaient par les métairies voler les campagnes. Je pris mes quatre arquebusiers, une gentille mule, et m'en allai à leur recherche. J'eus vent qu'ils étaient à Cordoue. J'y fus. Le capitaine Molina y levait une autre compagnie.

Je descendis à l'hôtellerie de *Las Rejas (Les Grilles*) et je m'en allai seul à la maison publique pour voir si j'y trouvais mes voleurs, dont j'avais le signalement, et faire connaissance avec cette maison.

J'étais à causer avec une des nombreuses femmes qu'il y a là, quand m'arrive dessus, accompagné d'un valet, un gentilhomme sans verge, qui me dit : « — Comment avez-vous ce collet ? » — il était de buffle. — Moi : « — Sur mon dos. » Lui : « — Quittez-le. » Je réponds : — « Je ne veux pas. » Le valet alors : « — C'est donc moi qui vous le quitterai. » Et il allait passer à l'effet. Force fut de tirer l'épée. Eux n'avaient pas lambiné pour en faire autant, mais je fus plus prompt et je blessai grièvement l'Alguazil Mayor. Là-dessus, les femmes ferment les portes de leurs maisons et celle de la rue aussi. Je restai maître de la rue

qui était des plus étroites, et, ne sachant que faire parce que c'était la première fois que j'entrais dans des maisons de cette sorte, j'allai à la porte de la rue. Elle était fermée à clef ; en outre, personne à qui rien demander, car tout le monde avait emporté ou suivi le blessé dans une des maisons qui devaient lui être familières, à lui.

Presque au même instant j'entends qu'on heurte à la porte de la rue. Un petit garnement vient l'ouvrir avec tant de précipitation que je ne pus voir d'où il sortait. Entre d'une ruée le Corregidor avec combien d'hommes, vous l'imaginez bien. Ils veulent m'assaillir. Je fais : « — Eh ! tout doux ! » en brandissant mon épée. C'était la même chose qu'ils fussent mille ou un, puisqu'il n'en tenait pas plus d'un de front dans la rue. Ils criaient : « — Saisissez-le ! » mais personne ne s'y hasarda. Sûr qu'il y aurait eu un malheur si, avec le Corregidor, n'était venu le capitaine Molina qui me reconnut et me dit : « — Rengaînez, señor alférez. » En l'entendant parler je le reconnus et lui dis : « — Alors, faites que ces messieurs rengaînent d'abord, car, moi, je défends ma peau. » Le Corregidor, en m'entendant appeler alférez, fit : « — De qui est-il alférez ? » Molina répond : « — De la compagnie qu'on lève à Écija. » — « Est-ce bien, réplique le Corregidor, qu'il

vienne ici tuer la justice? » Moi, je lui contai tout ce qui s'était passé. Il m'ordonna de retourner à Écija. Je lui dis qu'ainsi ferais, et que j'étais venu rechercher des soldats voleurs. Sur quoi nous prîmes congé, et il s'en alla avec le capitaine et ses gens.

Moi, je retournai à l'hôtellerie pour m'occuper de mon départ, quand un de mes quatre soldats me vint dire : « — Il y a là deux hidalgos qui vous demandent. » Je sortis et je dis : « — Que commandent Vos Grâces? » L'un d'eux répond : « — C'est bien Vot' Grâce qu'est l'alférez? » — « Oui, que voulez-vous? » Alors, les doigts ouverts, se frottant les moustaches, l'hidalgo : « — Les hommes de bien comme Vot' G'âce, c'est juste de les connaître comme qui dirait pour les servir. Nous sommes envoyés ici par une femme de bien que son homme on le lui a pendu à Grenade sur faux témoignages. Elle est veuve, elle est inoccupée et pas mal équipée du tout. Elle a trouvé Vot' Grâce bien et la prie à souper ce soir avec elle. » Pour moi ce qu'il me disait était du latin; je n'entendais mot à ce baragouin-là. Je fis : « — Je supplie Vos Grâces de vouloir bien me dire ce que cette señora a pu voir en moi qui me vaille cette faveur. » — « N'est-ce rien que d'avoir combattu comme un géant et blessé un alguazil, le plus grand voleur de Cordoue? » Je devinai

alors qu'il s'agissait d'une femme de la maison publique. Sur quoi je leur dis que je prisais la faveur, mais que j'étais à la veille d'être capitaine, que cela pourrait me retarder dans mon avancement, que je serais heureux qu'il n'en fût pas ainsi pour pouvoir faire ce qu'ils désiraient.

Là-dessus je les congédiai et me fus mettre en selle. Au matin, j'arrivai à Écija. Je me rendis au corps de garde et trouvai mes hommes bien cois ; il n'y avait eu aucun désordre, ce dont je ne fus pas peu satisfait.

ISABEL DE ROJAS ME JOINT.

Trois jours plus tard un soldat me vint dire : « — Señor alférez, à l'hôtellerie *del Sol (du Soleil)* il y a une femme qui vous demande. C'est du dehors qu'elle vient, et elle n'est pas de mauvaise apparence, »

J'allai à l'hôtellerie, car j'étais jeune, et je vis la femme ; l'hôte l'avait logée dans sa chambre. La donzelle ne me parut pas mal. Comme je m'informais d'où elle venait, elle répondit que c'était de Grenade, pour fuir son mari, et qu'elle voudrait se mettre sous ma protection et n'être vue de personne. Cela me sembla bon. Je la pris chez moi, je l'y régalai en la tenant cachée, et je vous promets que j'en étais quasi enamouré,

quand elle me dit un jour : « — Señor, je voudrais vous découvrir un secret, mais je n'ose. » Je la pressai de me le dire. Après m'avoir fait donner ma parole que je ne me fâcherais pas, elle commença : « — Señor, j'ai vu un jour Votre Grâce tellement brave et hardi dans la maison de Cordoue — avec quelle aisance vous blessâtes ce voleur d'alguazil ! — que force me fut de vous courir après. Il le fallait bien, quand j'eus vu que vous n'aviez pas voulu venir souper le soir avec moi, comme je vous en avais fait supplier par des hommes de bien. Depuis que je suis restée seule à cause qu'on a pendu à Grenade un homme que j'avais, j'ai été recherchée par maint cavalier fameux, mais il m'a semblé que nul n'était plus digne que vous de dormir à mon côté. » Et elle me faisait valoir que dans toute l'Andalousie il n'y avait femme d'un meilleur rendement qu'elle, comme pourrait en témoigner le *père* de la maison d'Écija.

Je restai stupide à l'ouïr, et, comme je lui voulais du bien, rien ne me parut mal de ce qu'elle dit ; même il me parut qu'il y avait eu grande délicatesse à elle à me venir trouver et solliciter.

Sur ces entrefaites arriva le Commissaire pour passer la montre et nous ravitailler avant le départ. Je rassemblai les hommes que j'avais

dans le marquisat de Priego, et, en tout, j'alignai à la montre cent nonante-trois soldats. Nous cheminâmes vers l'Estramadure pour aller à Lisbonne avec bien du plaisir. J'emmenai la donzelle avec plus d'assurance que si elle eût été fille d'un seigneur ; et sûr qu'à qui ne savait pas qu'elle avait été en maison publique, elle imposait le respect, car elle était jeune, belle, et point sotte.

CHAPITRE VII

Où se poursuivent les aventures de l'alférez.

Mon capitaine, qui, de la Cour, était allé en son pays et y était resté jusqu'alors, ayant appris que l'infanterie était en marche, nous rejoignit. Il nous toucha à Llerena. Il se réjouit de voir une si belle compagnie et dit qu'il s'émerveillait que je fusse venu à bout de gouverner des recrues. Nous restâmes très amis, d'autant plus que je m'entendais à l'amadouer. Deuxième étape. Ordre nous vint de muser en Estramadure sans entrer en Portugal, et nous voilà à la labourer de nos semelles d'un bout à l'autre.

ARMES CACHÉES EN UNE CAVE.

Nous arrivons en un pays qui s'appelle Hornachos, lequel était alors tout morisque, le curé seul excepté. J'étais logé dans la maison d'un de ces mécréants où j'avais mis mon drapeau et qui

me servait de corps de garde, quand un soldat qui se nommait Vilches survint, disant : « — Señor alférez, je suis tombé sur une trouvaille. » — « Comment ça ? » Lui : « — Je suis logé dans une maison où il n'y a pas eu mèche de me faire donner à manger, parce que les gens disent qu'ils n'ont rien autre que du raisiné et des figues. En cherchant par la maison pour voir s'il n'y aurait pas des poules, j'entre dans une pièce qui est au dernier bout de l'habitation. Là, il y avait dans le sol comme le couvercle rond d'un silo. Je gratte et je trouve qu'il est mobile. Je le lève. En bas, il faisait noir. Pensant qu'il peut y avoir là des poules cachées, j'allume une chandelle que j'avais dans mon sac, et je descends ; il faut vous dire qu'il y avait une échelle. Quand je me vis au fond, je me repentis : contre les parois il y avait trois tombeaux très bien blanchis, de même que tout le caveau. Je soupçonne qu'on a enterré là quelques maures. Si Votre Grâce veut que nous y allions, il ne peut manquer, si ce sont des tombeaux, de s'y trouver des bijoux, car ces gens-là s'enterrent avec. » Je fis : « — Allons. »

Je pris mon épieu, et nous nous rendons tous deux seuls à la maison ; nous y entrons, nous demandons une chandelle. L'hôtesse, car l'hôte n'y était pas, désolée de me voir chez elle, me la

donne. Nous descendons dans le silo. En voyant les tombeaux, j'ai la même idée que le soldat. Avec la pointe de mon épieu je me mets à faire levier ; en un instant la planche qui était sous la chaux cède, et je trouve une grande caisse faite à dessein de bois et badigeonnée de chaux en dehors, si bien qu'on eût dit un sépulcre. Et la caisse était pleine d'arquebuses et de sacs de balles ! De quoi j'eus grand réconfort et contentement : je pensais, moi, que ces armes serviraient à armer ma compagnie et nous vaudraient ainsi plus de respect là où nous passions. Car jusque là, comme nous n'étions armés que de petites épées — quelques-uns de mes hommes n'en avaient même pas, — en plus d'un endroit on nous avait perdu le respect.

J'ouvris tous les tombeaux : partout même chose. Je dis au soldat : « — Restez ici jusqu'à ce que je rende compte au Commissaire. » Ainsi fis-je, car j'allai le trouver sur-le-champ et lui dis tout. Il vint avec moi, accompagné de son alguazil et de son secrétaire, En voyant les sépulcres, il me dit à moi et au soldat : « — Vous avez rendu grand service au roi. Rentrez chez vous, et pas un mot là-dessus ; c'est important. » Et il le répète au soldat.

En retournant à mon logement, le soldat me dit : « — Señor, c'était mon logis là-bas, et je n'ai

pas soupé. » Je lui donnai huit réales pour aller à la gargote, et voilà mon soldat plus joyeux que Pâques. Je voulais rendre compte à mon capitaine, pourtant je ne le fis pas ; d'abord parce qu'on m'avait recommandé le secret, ensuite parce que je n'étais pas bien avec lui à cause qu'il poursuivait ma bachelette.

RIXE A GUAREÑA.

Le lendemain de très grand matin, voilà que le capitaine m'envoie appeler par les tambours : il nous fallait nous mettre en route, dont je m'émerveillai, car nous devions rester trois jours à Hornachos. J'obéis, et marche !

Au moment du départ le Commissaire me dit : « — Allez avec Dieu. Ma foi, si ces gens-là n'avaient un brevet royal les autorisant à détenir des armes tant défensives qu'offensives, ils seraient dans de beaux draps. Quoi qu'il en soit n'en soufflez mot. »

Nous partîmes pour un endroit appelé Palomas, où nous restâmes deux jours ; après quoi nous partîmes pour un autre village appelé Guareña, où les soldats se prirent de querelle et en vinrent aux mains avec les gens du pays. Il y eut trois morts, et des blessés de part et d'autre.

Et, dans la mêlée, les soldats disaient à grands cris : « — Corps du Christ ! que ne sommes-nous armés des armes de Hornachos ! » Car mon soldat en avait déjà parlé à ses camarades, et j'en parlai moi-même plus de quatre fois.

La querelle s'apaisa, et nous quittâmes Guareña, où le Commissaire arriva peu de jours après pour châtier les habitants. C'était un capitaine du cadre permanent ; son nom, je ne le dis pas pour certain respect, mais on verra par la suite de ce livre le hourvari qui s'éleva au sujet de ces tombeaux remplis d'armes. Mais laissons cette histoire jusques à tant que vienne son tour.

MON CAPITAINE VEUT COUCHER AVEC MA BELLE.

Mon capitaine désirait prendre son plaisir avec la femme que j'avais emmenée ; mais il eut beau le lui faire savoir à grand renfort de messages, rien n'en put obtenir, tant sage elle se fit, toute folle de corps qu'elle eût été. Nous arrivâmes à un endroit appelé El Almendralejo. Une fois logée la compagnie, — c'était à la nuit tombante, — je soupai et fis coucher ladite femme, qui était grosse de trois mois. Le capitaine m'envoie

appeler, qui dit : « — Prenez huit hommes, allez sur le chemin d'Alange, et y soyez en embuscade. Quatre soldats ont dessein de s'enfuir par là cette nuit ; je le sais de source certaine, en ayant reçu avis. » Je le crus, et, faisant seller un bidet que j'avais, je me mis en route, laissant la femme au lit.

Le capitaine, lorsqu'il me sut parti, s'en vint à mon logis où il entra faire visite à Isabel de Rojas, — ainsi se nommait-elle. — De fil en aiguille, il voulut coucher avec elle. Si fort eut à se débattre la femme que bien lui fallut crier au secours, ce que voyant, le capitaine empoigna un mail que j'avais dans la chambre, — je faisais mes délices de ce jeu, — et la roua de coups si rudement que l'hôte et les hommes de garde durent entrer et l'arracher de ses mains. Ce fut au point qu'elle fondit en sang, et avorta dans les trois heures.

Moi, sans penser à rien, j'étais à guetter mes fuyards dans la campagne. Lorsque je vis qu'il n'y avait plus même deux heures avant l'aube, je dis : « — Allons-nous en, messieurs. Assez a duré la plaisanterie, si tant est que le capitaine ait voulu m'en faire une. Si ces hommes avaient dû fuir, ils l'eussent fait à l'anuitée. »

J'arrive au logis, et, étant entré dans la chambre, je trouve Isabel à geindre. Je lui demande

ce qu'elle a ; elle répond : « — J'ai chu de dessus l'âne, hier au soir, si bien que j'ai fondu en sang, et, qui pis est, avorté. » Je remarque, à ces mots, que plusieurs soldats se parlent à l'oreille, dont me vient quelque soupçon. Je presse la femme de me dire la vraie raison ; peine perdue, je n'en peux tirer davantage. Je sors de la salle, et, appelant un soldat en qui je me fiais, je lui demande s'il s'était passé quelque chose. Il répond : « — Señor, scélératesse aussi grande, pas possible de la taire. Le capitaine est ici venu et a mis la señora Isabel en cet état parce qu'elle est prude femme. Et, j'en jure Dieu ! ni moi ni mes camarades ne serons de la compagnie demain à pareille heure. Lui, nous ne le connaissons pas ; c'est pour Votre Grâce que nous quittâmes nos chez nous. » Je dis : « — Modérez-vous. Quoi qu'ait fait le capitaine, Isabel a dû lui en donner occasion. » — « Non, vive Dieu ! C'est qu'elle n'a pas voulu coucher avec lui. »

JE BLESSE MON CAPITAINE.

Cela étant, je fis donner l'orge à mon bidet, et, ayant serré dans un portemanteau quelque argent et mes papiers, je m'en fus au logis du capitaine. Le jour commençait à blanchir quand je heurtai à sa porte.

Ce fut un valet flamand du nom de Claudio qui me répondit. Il disait que son maître dormait, qu'il ne le pouvait éveiller. Je répliquai qu'un courrier était arrivé de Madrid ; grâce à quoi il avisa son maître, lequel dit : « — Qu'on attende. » Il s'habilla, mais à moitié, et me fit dire d'entrer. J'entre, l'épée au poing, et dis : « — Quelle basse espèce de gentilhomme vous êtes, pour avoir fait cela ! Il faut que je vous tue. » Il porte la main vers une épée et un bouclier, mais, comme le bon droit a grand force, je lui allonge en pleine poitrine une estocade qui le couche par terre. Il pousse un cri : « — Ha ! je suis mort. » Le valet veut venir à l'aide. Mal lui en prit : en un tournemain je lui cisaille le cuir de la caboche.

J'enfourchai mon bidet et pris le chemin de Cáceres. J'y avais des amis, chevaliers de Saint-Jean ; je leur contai le cas. Ils en donnèrent avis au Commissaire, lequel accourut à toute bride, et j'appris qu'il avait ouvert contre moi une enquête, en vertu de quoi j'étais condamné à avoir la tête tranchée, pour être allé massacrer le capitaine en son propre logis. Notez qu'il n'est pas, dans le militaire, pire délit que le manque de respect envers les supérieurs. L'enquête, qu'il dépêcha à Madrid, m'était de tout point favorable, à cela près que j'avais manqué d'obéissance au

capitaine, lequel guérit de sa blessure, encore qu'il eût été en grief péril de mort. J'écrivis à D. Diego Brochero, lequel me manda de me présenter à la Cour, ajoutant qu'il mettrait fin à l'affaire ; ce que je fis, sur le conseil de ces chevaliers dont j'ai parlé.

La femme, après sa convalescence, le Conseil d'El Almendralejo lui donna de quoi aller à Badajoz, où elle pourrait voir ce qu'elle avait de mieux à faire. Il faut vous dire qu'elle fut de longs jours sans nouvelles de moi. C'est en cette ville qu'elle ouvrit boutique en la maison du *père* et de la *mère*, maison qui, de toutes celles d'Estramadure, n'est pas la plus mal achalandée.

Moi, j'arrivai à Madrid, et fus au logis de D. Diego Brochero, lequel avait pris connaissance de l'enquête au Conseil de la Guerre, et avait trouvé tous les conseillers tenant pour moi. Il m'ordonna de me présenter à la prison de la Ville et d'adresser de léans un mémoire au Conseil comme quoi : je me constituais prisonnier à la discrétion dudit Conseil, suppliais qu'on examinât l'enquête, et déclarais que ce que j'avais fait au capitaine n'était pas pour chose qui touchât au service du roi. On apprécia beaucoup ma démarche, et que je me fusse constitué prisonnier avant d'introduire un mémoire. On me donna une dépêche pour D. Cristobal de

Mora[1], lequel était vice-roi ou capitaine-général du Portugal. J'ignorais son contenu, mais D. Diego Brochero me dit : « — Partez content, c'est une bonne dépêche que vous emportez là. » Et le fait est que je partais avec belle peur.

Les compagnies s'étaient attardées en Estramadure. Je traversai plusieurs endroits par où j'étais déjà passé, et j'y fus le bien accueilli parce que je m'étais toujours efforcé de faire le bien, et non le mal.

JE RETROUVE ISABEL DE ROJAS.

Arrivé à Almendralejo, je parlai aux alcades, lesquels me firent bonne chère. Je leur dis que j'étais porteur d'un ordre du roi, et m'enquis d'Isabel. Ils me répondirent qu'ils l'avaient envoyée à Badajoz, où elle voulut aller après sa convalescence, et qu'ils regrettaient ce qui s'était passé ; que, le lendemain de la chose, il ne restait pas des soldats seulement la moitié, tous s'en étant fuis. Ils avaient appris plus tard que le capitaine n'avait pas vingt soldats de mes cent cinquante et plus. Et la vérité est qu'il fit son

1. D. Cristobal de Mora, plus tard marquis de Castelrodrigo, comte de Lumiares et de Los Paules, fit son entrée à Lisbonne le 1er mai 1600 ; mourut le 28 décembre 1613, âgé de plus de 85 ans.

entrée à Lisbonne avec pas plus de quatorze hommes et un tambour.

Je pris congé des alcades et partis pour Badajoz, car encore me durait l'amour. Je trouvai Isabel gagnant sa vie en la maison publique. Lorsqu'elle me vit entrer, elle se leva soudain, ferma la porte et me dit : « — Hé ! seigneur galant, un mot, je vous prie. » Elle m'emmena dans la maison du *père*, et se prit à pleurer. Je dis : « — Pourquoi pleurez-vous? » Elle : « — Parce que j'ai l'heur de vous voir, et, quoique vous me trouviez ici, je n'ai dormi avec homme au monde depuis que vous m'avez manqué. » La *mère* ne fit qu'un saut et dit : « — Je crois bien ! j'en suis bon témoin. Même que plus de quatre cavaliers de cette ville m'ont joliment régalée pour que je leur donne Isabel, mais je n'en ai pu venir à bout. Et sûr qu'elle a eu raison de garder le respect à un beau garçon comme Votre Grâce. » A quoi je répondis : « — Je vous baise les mains, señora, pour la faveur. » En venant à deviser Isabel et moi de nos affaires, elle me dit : « — J'ai six cents réales et de beaux accoutrements ; que voulez-vous que nous fassions ? » — « Allons à Lisbonne. » Nous en tombâmes d'accord.

J'allai ce soir-là à une auberge où elle vint souper et coucher avec moi. D'aucuns, qui la recherchaient, voulurent nous faire passer nuit

mauvaise ; par ainsi, ils amenèrent à l'auberge le Corregidor, sous prétexte que j'étais le plus fieffé ruffian de toute l'Espagne. En bref, le voilà qui survient au meilleur de notre nuitée, et, comme il y a grande différence d'un homme nu au même homme habillé, il commença par me traiter en ruffian et voulait m'emmener en prison. Il me fallait nécessairement m'habiller. Quand ce fut fait, je lui dis : « — Señor Corregidor, n'outragez pas les gens alors que vous ne les connaissez mie. » Et je lui dis qui j'étais ; — mon nom lui était déjà connu par l'équipée d'El Almendralejo. — J'ajoutai comme c'était pour cette femme qu'était advenue l'histoire avec le capitaine, et comme j'étais porteur d'un ordre du Conseil de la Guerre.

Il se réjouit fort de m'entendre et de me connaître, et me demanda pardon, alléguant qu'on m'avait donné à lui comme le plus fieffé ruffian d'Espagne. Il me pria de rester en mon auberge et de me mettre en route pour Lisbonne le plus tôt que je pourrais, ajoutant que si quelque chose me faisait besoin, il me la donnerait. Je lui rendis grâce, après quoi il s'en fut, et je me remis au lit. Je passai deux jours en cette ville, où l'on me regardait comme on eût fait un taureau. Quant à Isabel, je ne la laissai pas retourner à la maison publique, d'où le *père* lui apporta ses

hardes, non sans grand regret de perdre fille de tel prix.

ENTRÉE A LISBONNE ET RETOUR A PALERME.

Nous fîmes route jusqu'à Lisbonne tout à notre plaisir, et y restâmes à attendre les compagnies plus de vingt jours, au bout desquels la mienne arriva avec quatre autres. Avant qu'elles n'eussent débarqué j'allai remettre ma dépêche à D. Cristobal de Mora, lequel me fit mainte grâce et dit : « — Allez aux barques, et faites l'entrée avec votre compagnie. » J'objectai que le capitaine me pourrait chercher noise ; on ne s'était pas vus depuis que je l'avais blessé. D. Cristobal donna ordre à un adjudant de lui porter un message, à quoi le capitaine répondit qu'il voulait parler au général. Il l'alla donc trouver, mais D. Cristobal lui dit : « — Ayez patience, ainsi en ordonne le roi. Mais d'ici peu de temps Contreras cessera d'être avec vous. » Ayant débarqué l'enseigne qu'on avait embarquée à Alcántara, nous nous mîmes en marche vers le château. Là, on nous passa à la montre, en suite de quoi ma compagnie fut mise sur le pied de paix, de sorte que le capitaine et moi nous restâmes séparés.

D. Cristobal de Mora me donna licence de passer à la Cour, avec un mois de paie, sur quoi

je partis avec l'aide de Dieu. J'arrivai à Valladolid où l'on m'offrit huit écus de haute paie pour aller servir en Sicile. J'avais amené Isabel avec moi jusqu'à Valladolid, où elle mourut dans l'exercice de son métier. Veuille Dieu lui avoir pardonné !

Je vins à Madrid, vis ma mère, et lui demandai sa bénédiction avec quoi je partis pour Barcelone et m'y embarquai sur un bateau chargé de draps. En dix jours j'arrivai à Palerme.

En cet an mil-six-cent-quatre monseigneur le duc de Feria[1] était gouverneur du royaume de Sicile. Je m'enrôlai en la compagnie du capitaine D. Alonso Sanchez de Figueroa. Le duc voulut armer quelques galions pour les envoyer en course, et, me sachant rompu aux choses de mer, me pria de bien vouloir en prendre le commandement; ce que je fis. Je partis pour le Levant, d'où je lui ramenai une *jerma* chargée de tous les biens du monde qu'on tire d'Alexandrie, et, de plus, un petit galion anglais qui brigandait par là depuis trois ans; il contenait force choses curieuses. Ce qui advint au cours de ce voyage, je le laisse de côté pour ne pas faire le fâcheux avec trop d'histoires du Levant. Avec

1. D. Lorenzo Suarez de Figueroa y Cordoba, 2e duc de Feria, fut nommé vice-roi de Sicile au mois de mars 1602. † 1607.

ce qui m'échut de cette prise je montai mon écurie, — je regorgeais d'argent ! — Je permutai dans la compagnie de monseigneur le marquis de Villalba [1], fils aîné du duc.

1. D. Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba, 2e marquis de Villalba, et, plus tard, 3e duc de Feria.

CHAPITRE VIII

Où est racontée la perte de monseigneur l'Adelantado de Castille à La Mahomette, moi présent.

On se mit en mesure pour une expédition en Berbérie, avec les galères de Sicile et de Malte : quatre de Malte et six de Sicile, sous les ordres de l'Adelantado de Castille[1], lequel était un des généraux de cette escadre. Il lui en coûta la vie de la manière que vous allez voir.

Nous partîmes pour la Berbérie sur les dix galères que je viens de dire. A nous, qui montions celles de Sicile, l'Adelantado ordonna de laisser à Messine nos corps de cuirasse pour aller plus à la légère. Nous arrivâmes à une île qui est

1. D. Juan de Padilla, comte de Santa Gadea et de Buendia, nommé général des galères de Sicile en mai 1603. D'après Cabrera de Cordoba, il serait mort en août 1606, et non 1605, comme dit Contreras. C'est ici le lieu de remarquer que les dates données par l'auteur ne sont pas toujours exactes et qu'il intervertit assez souvent l'ordre chronologique des faits. — L'*Adelantado* était le gouverneur ou président d'une province, dont la juridiction s'étendait à toutes les causes civiles et criminelles.

à huit milles de la terre ferme de Berbérie, et qui a nom El Cimbano (Zembra). Il s'y tint un conseil de guerre où l'on résolut de mettre à terre des troupes devant une ville appelée La Mahomette (Hammamet), laquelle nous avions prise quelques années auparavant avec les galères de Malte.

NOUS DÉBARQUONS DEVANT LA MAHOMETTE.

Nous arrivâmes à deux lieues de ladite ville l'an mil-six-cent-cinq, la veille de Notre-Dame d'Août, au petit jour. Nous jetâmes à terre nos gens, lesquels avaient à marcher à travers grèves sablonneuses jusqu'à la ville, où nous arrivâmes que le soleil était levé depuis plus d'une heure à vue d'œil. J'étais un des sept alférez qui portaient sur leurs épaules les échelles. On forma un escadron de cinq cents hommes, tous espagnols, porteurs de javelots et d'arquebuses, mais sans cuirasses. Nous dressons les échelles avec la bravoure dont sont coutumiers tels soldats qu'espagnols et chevaliers de Malte, et nous voilà montant aux échelles, les uns dégringolant, les autres grimpant toujours. En bref, nous gagnons la muraille et tranchons le col aux gardes des ravelins, où s'étaient fortifiés quelques-uns des janissaires qui tenaient garnison en la ville.

La porte ouverte, tous nos soldats s'y ruent, hormis ceux de l'escadron qui restait dehors, lequel devait être de sept cents hommes. Et je vous promets que nous avions peine à tenir dans ces rues qui sont si étroites, ne mesurant que *cana* et demie, soit trois aunes. On captura quelques Maures et Mauresques, mais très peu : la plupart s'étant cachés au fond de ces silos qu'ils ont en toute maison.

Il y avait dans le pays quelque blé que voulut embarquer l'Adelantado ; il en avait même donné l'ordre. Hors des murs, il y avait des jardins potagers arrosés par des norias, où se trouvaient quelques Maures à pied et d'autres à cheval, — je crois que ces derniers s'élevaient à une quinzaine et les fantassins à cent, — tenus en respect par le petit escadron. On n'avait pas retiré les échelles de la muraille, dont advint notre ruine totale. Au bout d'un moment, la trompette sonna la retraite, sans qu'on sût qui en avait donné l'ordre ; sur quoi chacun d'emporter les méchantes guenilles qu'il avait ramassées et de courir s'embarquer sur les galères qui s'étaient rapprochées du rivage à un jet de canon.

Nos gens commencèrent à s'embarquer sans autre commandement. Quand on l'alla dire à l'Adelantado, il dit : « — Qui en a ordonné ainsi ? » On ne put savoir qui. Donc nos soldats, sans

qu'on les pût arrêter, poursuivirent leur retraite, tellement que l'escadron fit de même. Voyant que tous les autres couraient s'embarquer, il se débanda sans savoir sur quel ordre, et se rua à la marine sans avoir aux trousses âme qui vive. De ce fait vinrent à se trouver assemblés quasi tous sur cette langue d'eau nos mille deux cents hommes.

Lors, les Maures qui se trouvaient dans les jardins montèrent par nos échelles qui étaient contre l'une des quatre courtines faisant face à la terre, sans voir que la porte était ouverte de l'autre côté ; ceux qui s'étaient cachés sortirent de leurs silos, et tous, du haut des murs, nous criblaient de leur artillerie, que nous n'essayâmes même pas de démonter ou d'enclouer. Mais, si Dieu avait prescrit ce qui nous arriva, comment pouvions-nous garder notre sens? Il nous l'avait fait perdre à tous, ce jour-là.

Sur ces entrefaites voici se lever si grande bourrasque que les galères pensèrent périr, et elle était contre nous, soufflant de la mer. Les cavaliers qui étaient dans les jardins avec quelques gens de pied nous assaillirent, nous qui étions à la marine, et firent des nôtres si terrible tuerie qu'on ne le saurait croire. Et pas un de nous ne fit résistance, alors que nous étions presque tous là au nombre que j'ai dit, et eux

pas même une centaine, et encore sans arquebuses, mais armés seulement de lances, cimeterres, et courtes massues de bois. Voyez un peu si ce ne fut miracle manifeste et châtiment à nous réservé par Dieu en son juste jugement.

De tous ces hommes qui étaient avec moi sur la marine, les uns se jetèrent à l'eau, les autres dans les terres, et la fuite en fut telle que je vis un esquif échoué en la grève où s'étaient embarqués trente hommes, et plus ; et ils se croyaient en sûreté pour être dans cet esquif, sans voir qu'il était engravé et qu'on ne pouvait lui faire prendre la mer chargé de tant de monde, et même sans personne dedans. Il se noya force gens qui ne savaient nager.

Moi, tout vêtu comme j'étais, je m'étais fourré à l'eau, laquelle m'arrivait un peu plus haut que la ceinture. Je portais sur mes vêtements un haubert valant bien cinquante écus que m'avait prêté le comite de ma galère, lequel s'en armait, en Sicile, quand il s'allait battre. Ledit haubert pesait plus de vingt livres ; j'aurais pu le quitter pour gagner à la nage une galère, encore que c'eût été grand risque, quoique nageant comme un poisson, mais j'étais tellement hors de sens que je ne me recordais plus de rien et demeurais, stupide, à regarder six moricauds trancher le col à ceux de l'esquif sans qu'aucun d'eux fît résis-

tance ; après quoi ils les jetèrent à la mer, entrèrent dans l'esquif après l'avoir mis à flot, et se mirent à tuer tous ceux des nôtres qui étaient dans l'eau à la nage, sans vouloir en ramener en vie un seul à terre. Cependant on ne cessait de tirer contre nous canons et escopettes qui faisaient grands ravages.

Des galères, on avait désigné des matelots pour aller, dans les esquifs, recueillir le plus possible de nos gens ; mais ils n'osaient avancer, la bourrasque soufflant tellement de la mer qu'ils craignaient d'échouer sur les bancs de sable et d'y périr. Il se trouva qu'ils avaient pour chef le maître du haubert, lequel me reconnut à ma *montera* violette à ganse d'or et à ma casaque violette mêmement. Il me cria : « — Jetez-vous à l'eau, nous vous recueillerons. » Ce que je fis sans rien quitter de mes vêtements. Sottise grande! Je nageai deux brassées environ et commençai à me noyer, si pesant était mon faix et si grande la bourrasque. Le comite, pour ne pas perdre son haubert, m'arriva sus, m'empoigna par un bras et me hissa dans l'esquif, avec force eau que j'avais bue.

Il y avait aussi là un pauvre diable de soldat lequel, à demi noyé, s'était agrippé à l'esquif et le tirait ainsi vers la terre dans le sens du flot. On lui coupa le poignet pour lui faire lâcher

prise. Force fut qu'il se noyât, ce qui me fit grand pitié ; mais on ne pouvait faire moins pour sauver l'esquif. Pour moi, le comite m'emporta sur la galère où, pieds en haut et tête en bas, je vomis l'eau que j'avais bue.

MORT DE L'ADELANTADO DE CASTILLE.

L'Adelantado, voyant l'adverse fortune, s'en vint pour s'embarquer en sa felouque. Il l'avait laissée sous la garde d'un sien camarade, capitaine d'infanterie, lequel, lorqu'il vit tout ce désordre et la violence de la bourrasque, s'enfuit à la galère. On dit que l'Adelantado clamait vers lui, l'appelant par son nom, lui criant : « — Camarade ! » — Ce nom, je ne le dis pas pour l'infamie qu'il fit là. — Mais lui, sans retourner à terre, s'en fut et abandonna ce bon seigneur ; par ainsi, en s'efforçant à la nage, il se noya, et l'esquif de la capitane l'ayant reconnu, le hissa à son bord ; mais il était déjà noyé.

On le transborda sur la capitane. Je le vis gisant sur un mauvais tapis, à la poupe de la capitane de Sicile, vêtu comme il l'était à terre, sans blessure aucune, mais la face noire et meurtrie. Là je considérai combien c'est même chose que d'être grand seigneur ou pauvre soldat, car, tout général qu'il était, cela ne lui suffit pas pour se sauver

en cette occurrence où se sauvèrent d'autres ; en petit nombre, il est vrai, puisque de toute l'infanterie du régiment de Sicile qui s'était embarquée, il ne resta pas plus de septante-deux hommes, alors que nous étions au départ plus de huit cents. De ceux des quatre galères de Malte il en périt à l'avenant, encore que je n'en aie su le nombre.

Je vis donc l'Adelantado comme l'ai dit. Voici comme. Dans ma galère, il y avait avec moi, de ma compagnie, pas un officier et pas plus de six soldats. Le capitaine de la galère me dit d'aller voir, dans les autres galères, si je ne trouverais pas de soldats de notre compagnie qui fussent saufs. Je pris l'esquif. Il avait plu à Dieu d'apaiser son ire au prix de tant de morts et de celle de l'Adelantado, et la mer était unie et blanche comme lait ; prendre le pays, le perdre, tout cela, bourrasque comprise, n'avait pas duré trois heures pleines. J'arrivai à la capitane et n'y trouvai nul autre soldat que l'alférez : tous les autres avaient sauté à terre sans enseigne. C'est alors que je vis l'Adelantado comme je l'ai dit,

Je retournai dans ma galère qui était en train de lever l'ancre, et il est à remarquer qu'en ce peu de temps la grève était redevenue paisible comme s'il n'y avait pas eu là cette grande tuerie. Les Maures ne voulurent prendre vivant nul chré-

tien ; ils les tuèrent tous, hormis quelques-uns qui s'étaient cachés en de grandes jarres semblables à celles où l'on met le vin en Espagne, et qui se font en ce pays. Il y en avait grand foison contre une poterne du côté de la terre. Mais ceux qui échappèrent ainsi n'arrivaient pas à trente.

Notre mestre de camp, qui était un chevalier de l'ordre de Calatrava appelé D. Andrés de Silva, ils le prirent vivant, et, ayant débattu à qui il appartiendrait, ils le coupèrent tout vif par le mitan afin de donner à chacun sa moitié ; grand pitié eumes-nous quand ouïmes dire cela. Aux morts ils coupèrent la tête, et brûlèrent les cadavres. Ceux qu'ils prirent vifs, ils leur mirent au col à chacun un collier de têtes et à la main une demi-pique avec une autre tête fichée en la pointe ; c'est en tel arroi qu'ils entrèrent triomphalement à Tunis. Et voilà quelle fut la fin de cette calamiteuse aventure.

Nous partîmes pour la Sicile, et, en route les galères de Malte, s'écartèrent dans la direction de Malte, qui était proche. Nous, nous arrivâmes à Palerme, les fanaux des galères voilés de deuil et les tentes déployées, quoiqu'on fût au mois d'août, voguant si désordonnément que ça faisait peine à voir ; d'autant plus qu'à toutes ces barques venant vers nous et d'où l'on nous

interrogeait qui sur son mari ou son fils, qui sur ses amis ou camarades, force était bien de répondre : « — Morts ! » parce que telle était la vérité. Et les femmes hurlaient à faire pleurer les rames des galères.

On enleva nuitamment le corps de l'Adelantado, et le transporta avec force torches en une église dont j'ai oublié le nom, où il resta déposé jusqu'à son départ pour l'Espagne. Au capitaine qui l'avait abandonné en lui enlevant sa felouque on fit procès, et un sien frère, qui était à Palerme en un haut poste, voyant qu'il serait condamné à une mort infamante pour les raisons que j'ai couchées par écrit, lui donna certaine nuit du poison, si bien qu'on le trouva au matin mort et enflé comme une outre. J'ai déjà dit que je tairai son nom, parce qu'il était très connu.

J'ÉPOUSE LA VEUVE D'UN OÏDOR.

On remit sur le pied de guerre ma compagnie et on m'envoya loger à Monreale, à une lieue et demie de Palerme, où j'eus pour hôte un fournier ou boulanger, lequel avait une jument en bon point et qui allait l'amble. Il me la prêtait tous les jours, et j'allais à Palerme et retournais à Monreale.

J'étais en ce temps un solide jouvenceau, si beau et si galant que je faisais envie. Dans la rue par où je passais en arrivant de Monreale habitait une dame espagnole, native de Madrid, et veuve d'un oïdor qui l'avait amenée en Sicile. Elle était belle et point pauvre, et, chaque fois que je passais par là, je la voyais à sa fenêtre ; et il me sembla qu'elle avait des pensées pour moi. Je m'informai de son nom et lui envoyai un message disant : « Je suis de Madrid. Si je puis servir Votre Grâce en quoi que ce soit, qu'elle ordonne ; je m'y tiens plus obligé que personne autre, étant du même pays. » Elle me rendit grâce et me donna licence de lui faire visite, ce que je fis avec force compliments ; et je la régalais de fruits de Monreale qui sont les meilleurs du royaume.

De fil en aiguille il fut question d'amour et de mariage, quoique ce soit deux conditions bien différentes que d'avoir été mariée à un opulent homme de loi ou oïdor, et de l'être à un soldat qui n'avait en tout que quatre golilles et douze écus de paie. Nous en vînmes à parler sérieusement entre nous de ce mariage, et je dis : « — Señora, je ne pourrai entretenir ni un carrosse ni des serviteurs aussi nombreux qu'en a Votre Grâce, encore qu'elle en mérite bien davantage. » A quoi elle répondit : « — Il n'importe.

Je me contenterai d'une chaise, de deux servantes et de deux valets. »

Cela étant, nous demandâmes à l'archevêque licence de nous marier dans un ermitage, et il nous la donna. Car nous fîmes cela en secret, dont fut marri le duc de Feria quand il l'apprit, parce qu'elle lui était recommandée par le duc d'Arcos [1].

Nous restâmes mariés à notre grand plaisir plus d'une année et demie. Nous nous aimions l'un l'autre, et, parbleu ! le respect que je portais à ma femme était tel que parfois, hors du logis, je ne voulais me couvrir la tête devant elle, tant je l'avais en estime.

Pour le faire bref, j'avais un ami auquel j'aurais confié jusqu'à mon âme. Il entrait chez moi comme moi-même, et, sans considérer la grande amitié qu'il y avait entre moi et lui, fut assez félon pour porter les yeux sur ma femme que tant j'aimais. Et quoique j'aperçusse en cet homme certaines façons plus contraintes qu'à l'ordinaire, chose si forte ne m'entra en tête jusqu'au jour où un mien petit page me vint dire : « — Señor, en Espagne est-ce que les parents embrassent les femmes de leurs parents ? » Je fis : — « Pourquoi

1. D. Rodrigo Ponce de Leon, 3e duc d'Arcos, chevalier de la Toison d'Or.

dis-tu cela ? » Il répondit : « — Parce qu'un tel a embrassé madame, et elle lui a montré ses jarretières. » Je dis : « — C'est la coutume en Espagne, sans quoi un tel ne le ferait pas. (Je ne veux appeler par leurs noms ni elle ni lui). Mais n'en parle à personne plus. Si tu le leur vois faire une seconde fois, dis-le moi pour que je leur en parle. »

L'enfant vint me le rapporter une autre fois ; bref, moi qui n'en dormais pas, je faisais l'homme qui ne pensait à rien, jusqu'à ce que, certain matin, leur destinée fit que je les surpris embrassés. Ils moururent. Dieu les ait en son ciel si en cette male heure ils se repentirent ! Il y eut bien d'autres circonstances encore, mais j'écris ceci de mauvais gré. Me suffise de dire que de toute sa fortune je ne pris rien, pas un denier, sauf mes papiers de service ; tout le reste passa aux mains d'un fils de son premier mari.

CHAPITRE IX

Comme je m'en fus en Espagne et on m'y accusa d'être roi des morisques, dont il m'advint force tracas.

Je m'en fus en Espagne et à la Cour pour m'occuper de mon avancement. On me proposa pour le grade de capitaine, et, le poste de Sergent Major de Sardaigne étant venu à vaquer, on me le donna, sur la proposition du Conseil de la Guerre. Mais D. Rodrigo Calderon[1] — au ciel soit-il ! — voulant me souffler cette place pour le frère d'un sien serviteur, fit mettre sur ma patente : « Sous le bon plaisir du gouverneur ou capitaine général », chose qui ne s'était jamais vue.

J'en parlai au secrétaire Gasol[2], et il haussa les

1. D. Rodrigo Calderon, marquis de Siete Iglesias, célèbre favori de Philippe IV, mourut sur l'échafaud le 21 octobre 1621.

2. Cabrera de Cordoba parle, à la date du 14 janvier 1612, de ce même Francisco Gasol, auquel il donne le titre de protonotaire. Il s'était, à cette date, rendu coupable d'une agression à main armée contre D. Francisco de Silva, frère du duc de Pastrana.

épaules. Je pris une mule et m'en fus à l'Escurial parler au roi D. Philippe III — au ciel soit-il ! — Il me renvoya à D. Rodrigo Calderon, car nous n'étions alors qu'en mil-six-cent-huit. Je répondis au roi : « — Sire, c'est D. Rodrigo qui a fait mettre sur la patente cette annotation. » Il me dit, quasi courroucé : « — Je ferai dépêcher votre affaire. » Je fus parler à D. Rodrigo ; il savait déjà tout ce qui s'était passé avec le roi, aussi me dit-il : « — Comment savez-vous que c'est moi qui ai fait mettre cette annotation ? Allez, allez. »

Je sortis hors, et, à une heure de là, vinrent à moi deux hommes qui me dirent : « — Que Votre Grâce vienne avec nous. » Cela me sembla injonction de justice, encore qu'ils n'eussent pas de verge ; mais après ce qui s'était passé avec le roi et D. Rodrigo, j'achevai de me persuader qu'il y avait de la justice là-dessous, et c'était bien pensé. Ils m'emmenèrent entre eux, tout en causant et en me demandant à quoi je prétendais.

Nous arrivâmes ainsi au village d'en bas, et, lorsque je croyais qu'ils m'allaient mettre en la prison, qui est sur la route, nous passâmes devant et, une fois sortis du village à environ deux portées de mousquet, l'un d'eux, qui marchait à ma droite, mit par derrière sa main sous sa cape. Moi, c'était ses mains que je regardais, plus que sa cape. Je tire incontinent mon épée

et lui assène sur la tête une estocade de telle force qu'il choit par terre, son écritoire à la main; et, cette écritoire, si je ne l'avais vue, je recommençais. L'autre, qui était un alguazil, dégaîne aussitôt. J'esquive le coup, et, traçant sur le sol une raie avec mon épée, je dis : « — Que nul ne passe outre, sinon je le mets en pièces. » L'alguazil étancha le sang du blessé avec des mouchoirs, et voilà comme ils me notifièrent de ne plus entrer à l'Escurial sans licence du roi, sous peine de mort. Je dis : « — Et ma mule qui est à l'auberge? Je ne puis non plus l'aller chercher? » Ils dirent : « — Non. Nous vous l'enverrons. » Et ils furent en grande hâte panser le tabellion et rendre leurs comptes à qui les avait envoyés.

Il paraît qu'on en rit fort au dîner du roi. Un paysan m'amena ma mule, et je me mis en selle dans la direction de Madrid. Mais pendant ces sept lieues j'entrai en compte avec moi-même et me résolus à aller servir Dieu au désert, et à planter là Cour et Palais.

JE PARS ME FAIRE ERMITE.

Je rentrai à Madrid et m'en fus à mon hôtellerie, où je persistai en mon dessein et m'occupai de mon voyage.

Or, mon dessein était d'aller au Moncayo, de construire un ermitage sur cette montagne et d'y finir mes jours.

J'achetai les ustensiles nécessaires à un ermite : un cilice, des disciplines et de cette bure dont ils se font un froc, un cadran solaire, force livres de pénitence, des semences, une tête de mort et une petite houe. Je serrai le tout en une grande valise, et pris, pour mon voyage, deux mules et uu muletier, sans dire à personne où j'allais. Je congédiai un mien valet et reçus la bénédiction de ma mère ; elle crut que j'allais joindre mon poste de Sergent Major ; beaucoup le crurent comme elle en me voyant passer devant San Felipe[1], faisant route vers Alcalá et Saragosse.

J'arrivai au port d'Arcos où l'on visite les bagages, et, voyant que ma valise était grande, on voulut me la faire ouvrir. Je dis : « — Je prie Vos Grâces de ne pas l'ouvrir ; elle ne contient chose prohibée. Que voulez-vous qu'emporte avec lui un soldat qui vient de la Cour ? » Mais ils n'en voulurent démordre, et, s'étant mis à l'ouvrir, en tirèrent lesdits ustensiles, dont ils

1. San Felipe el Real, église et couvent d'Augustins chaussés, fondés par Philippe II vers le milieu du XVIe siècle. Cette église, aujourd'hui disparue, s'élevait à l'angle de la Puerta del Sol et de la Calle Mayor. Elle avait, sur cette dernière rue, une galerie qui était, au XVIIe siècle, le lieu de rendez-vous de tous les soldats oisifs de Madrid.

restèrent émerveillés. Ils dirent : « — Señor, où allez-vous avec ça ? » Je répondis : « — Servir quelque peu un autre roi, car je suis las. » Eux, me voyant bien troussé, furent émus de pitié, particulièrement le valet de mules, lequel pleurait comme enfançon.

Nous passâmes outre, devisant entre nous de ma retraite, jusqu'à Calatayud, où il y avait certains chevaliers de Malte de ma connaissance. Je leur demandai des lettres de recommandation pour m'accréditer auprès de l'évêque de Tarazona ; c'est dans son diocèse qu'est le Moncayo. Ils m'arraisonnèrent pour me détourner de prendre une aussi rude résolution — c'est qu'ils savaient quel homme j'étais, — et, ne pouvant m'arracher à mon dessein, me donnèrent des lettres qui m'accréditaient instamment ; de plus, ils suppliaient l'évêque de m'ôter ce projet de la tête. Ledit évêque était un religieux hiéronymite qui avait été confesseur du roi Philippe II [1].

J'arrivai à Tarazona, m'en fus à une auberge, congédiai mon muletier qui ne voulait s'en retourner, tant il m'avait pris en affection, puis, à deux jours de là, je m'en fus voir l'évêque et lui remis les lettres. Il me fit rester à dîner et, au

1. Fr. Diego de Yepes fut évêque de Tarazona de 1599 à 1613, année de sa mort. Il a laissé, entre autres œuvres, une Vie de sainte Thérèse.

fruit, me fit un petit sermon, me mettant sous les yeux les mille inconvénients auxquels je m'exposais et ma grande jeunesse. Moi, toujours ferme en mon dessein. Je restai huit jours bien régalé en son logis, avec toujours force sermons, jusqu'à ce qu'il vit que rien n'y faisait. Adonc me donna une lettre pour son vicaire, lequel était à Agreda, sur le versant du Moncayo. J'y allai et remis ma lettre au vicaire, lequel s'émerveilla de ma détermination et me dit que je pouvais commencer aussitôt que je voudrais.

Il y avait pour corregidor en cette ville un grand ami à moi, de Madrid, lequel avait nom D. Diego Castellanos de Maudes. En me voyant, il m'emmena pour quelques jours en sa maison, et, pour un peu, m'eût détourné de mon idée. Lorsqu'on sut mon dessein par la ville, et que j'avais pour répondant ledit corregidor, lequel avait fait tant de fois ses preuves, je conquis la volonté de tous. Par ainsi, quand on vit que je persévérais, on m'aida à construire mon ermitage.

Je le perchai à un peu plus d'une demi-lieue de la ville, sur le versant de la montagne. Je l'ornai de menues choses, avec l'image de Notre-Dame de la Grâce en sculpture. Je fis ma confession générale dans un couvent de San Diego de l'ordre des franciscains déchaux, situé hors la

ville sur le chemin de mon ermitage, et le vicaire vint bénir ledit ermitage le jour où je pris l'habit d'ermite déchaux. Il y dit la messe, et avec lui y vinrent le corregidor et force gentilshommes. La messe dite, ils s'en retournèrent, et je restai seul, cherchant à diviser mon temps en œuvres salutaires à l'âme.

J'endossai le froc aux couleurs de saint François, déchaux des pieds et des jambes. Je venais tous les jours ouïr la messe au couvent, où les moines me harcelaient pour me mettre des leurs. Moi, je ne voulais pas. Les samedis, j'entrais dans la ville et demandais l'aumône. Je n'acceptais pas d'argent, mais de l'huile, du pain et des aulx, dont je faisais ma nourriture ; car je mangeais trois fois par semaine un bouilleau fait d'ail, d'huile et de pain cuits ensemble, et, le reste du temps, du pain et de l'eau, avec force herbes qu'il y a sur ladite montagne. Je me confessais et communiais chaque dimanche. J'avais pris pour nom Frère Alonso de la Madre de Dios, et, certains jours, les moines me faisaient manger avec eux dans l'intention de me faire entrer dans leur ordre. Mais quand ils virent qu'ils y perdaient leurs peines, ils me firent procès pour me forcer à quitter l'habit ou froc de leur ordre que je portais. Ils en vinrent à bout, et je dus changer de vêtement à mon grand

déplaisir, et prendre les couleurs des moines victorins ; et je crois que s'il y en avait eu dans le pays c'eût été à recommencer, tant ces moines avaient envie de me faire entrer en religion !

Je menai cette vie près de sept mois sans qu'on ouït dire de moi rien de mal, et j'étais plus joyeux qu'un jour de Pâques ; et je vous promets que, si on ne m'avait arraché de là comme on le fit et si j'y étais resté jusqu'aujourd'hui, je serais soûl de faire miracles.

Revenons en arrière au temps où j'étais à Hornachos. Il y avait cinq ans de passés depuis cette année mil-six-cent-trois jusqu'en mil-six-cent-huit que j'étais en mon ermitage ou que je m'y retirai.

On eut vent en Espagne que les morisques se voulaient soulever. D. Gregorio Lopez Madera [1], alcade de Casa y Corte, étant allé faire à Hornachos une sérieuse enquête contre la rébellion de ces morisques qu'on disait être conjurés et se trouvant dans ledit village avec sa cour, y fit pendre six morisques. Le pourquoi je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que des paysans

1. Ce personnage fut envoyé, au commencement d'avril 1612, « peupler la ville de Hornachos. » On l'éloignait ainsi de Madrid pour se livrer plus facilement à certaines enquêtes et perquisitions à son sujet. Il semble que Contreras commet une erreur de dates en plaçant en 1608 le temps où il fut ermite.

de Guareña, étant venus à Hornachos vendre je ne sais quoi, virent ces morisques pendus, ce qui leur fit dire : « — Ce n'est pas sans raison que ces soldats qui passèrent par notre pays voici quelques années disaient que ces mécréants avaient plein une cave d'armes cachées. » Il ne manqua pas de se trouver quelqu'un pour les entendre et aviser l'alcade qui les fit saisir. Interrogés, ils dirent : « — Une compagnie de soldats a passé par ce pays il y a quelques annés, et lesdits soldats, à l'occasion d'une rixe qu'ils eurent avec les gens du village, disaient : « — Ah ! corps de Dieu ! que ne sommes-nous armés des armes qu'on a trouvé cachées en la cave de Hornachos ! » On leur demanda quel était le capitaine ; ils répondirent qu'ils ne le savaient pas. Sur quoi l'alcade dépêcha quelqu'un à Hornachos pour s'en informer, et, comme dans tous les villages, avant de loger les soldats, on publie un ban au nom du capitaine, il fut facile de le trouver.

Une fois connu le nom du capitaine, lequel était présentement à Naples, on trouva dans le village des témoins qui déposaient : « C'est à l'alférez la faute. Puisque c'est lui qui trouva ces armes sans en rien dire à personne, il aurait dû les distribuer entre ses soldats. » Sur quoi l'alcade chercha à savoir quel était cet alférez. On ne sut le lui dire, de sorte qu'il envoya demander à la Cour qui

était alférez du capitaine D. Pedro Jaraba del Castillo lors de la levée de l'an mil-six-cent-trois ; et on n'eut pas de peine à apprendre que c'était moi.

Me suivant à la piste, on parvint à savoir comment je m'étais fait ermite au Moncayo et j'avais renoncé à aller occuper mon poste de Sergent Major de Sardaigne, car, de mon ermitage, j'avais écrit à ma mère et à de miens amis employés du Secrétaire d'Etat, qui était alors D. Andrés de Prada le vieux [1], lequel me faisait mainte grâce. Par ainsi, il fut dépêché un mandat royal avec ordre de s'emparer de ma personne. La justice avait tenu pour louche que de ces armes par moi trouvées on n'eût pas eu connaissance jusqu'à ce jour et que, juste au moment où les morisques cherchaient à se soulever, je n'eusse pas voulu joindre mon poste en Sardaigne, mais que, au contraire, je me fusse retiré sous un froc d'ermite au Moncayo, c'est-à-dire au lieu le plus fort de l'Espagne, en communication avec l'Aragon et la Castille, et sur la limite de l'une et de l'autre. Tout cela donna à imaginer — car nul ne savait ce qui m'avait poussé à cette retraite, — que je pourrais bien être le roi de ces morisques.

1. D'abord secrétaire de la Guerre, fut nommé en 1600 secrétaire d'Etat.

ON M'EMPRISONNE ÉTANT ERMITE.

Arriva l'alguazil de Cour porteur du mandat royal, lequel s'appelait N. Llerena. Il le présenta en secret au corregidor d'Agreda, et, ayant convoqué force gens en armes, ils s'en vinrent à mon ermitage. Comme le chemin dudit ermitage n'était pas précisément route royale, ni route du tout, je m'émerveillai de voir venir si grand foule de gens en armes; j'imaginai que ce devait être quelque compagnie de recrues qui passait en Aragon. Mais quand je les vis prendre le chemin de mon ermitage, je ne sus que penser ; d'autant plus qu'ils avançaient avec autant de précautions que s'il se fût agi de gagner une citadelle.

Ils s'approchèrent de moi qui me tenais là, un rosaire d'une main, un bâton de l'autre, m'agrippèrent, me saisirent, me lièrent incontinent les mains derrière le dos, et me passèrent aux pieds une paire de fers, plus contents que s'ils avaient pris une place forte. Puis, m'ayant placé sur le dos d'un âne, assis et ligoté, les voilà qui reprennent le chemin de la ville. J'entendais dire sur mon passage : « — Celui-là est le roi des morisques. Jugez un peu avec quelle dévotion il vivait sur la montagne ! » D'autres disaient mille sottises. Nous arrivâmes ainsi à un endroit où tout le

village s'était porté pour me voir, et aux uns je faisais pitié, aux autres je donnais à jaser.

On me fourra, et sous bonne garde, en la prison, où je passai cette nuit-là à me recommander à Dieu et à faire l'examen de ma vie : pourquoi diable avait-on bien pu se saisir de moi avec tant de précautions, et sur un mandat du roi ? Je ne pouvais comprendre de quoi il retournait ; aussi faisais-je mille conjectures.

Le lendemain, je demandai qu'on fît venir le corregidor. Lui venu, je le priai de me dire s'il savait la cause de mon emprisonnement. Il me répondit : « — C'est, je crois, au sujet des morisques. » D'où j'imaginai que ce devait être au sujet des armes par moi trouvées à Hornachos, lesquelles incontinent me revinrent à la mémoire. Je dis : « — Si c'est pour les armes de Hornachos, pourquoi s'être emparé de moi avec tant de cautèle ? Si on m'eût interrogé, j'aurais tout dit. » Le corregidor s'émerveilla ; il appela aussitôt le Llerena et lui répéta ces paroles ; lequel en sautait de joie, et ordonna de m'ôter des mains les fers, qui me tenaient à la géhenne.

On me donnait à manger fort exactement, et comme j'étais accoutumé à ne manger que des herbes, je ne tardai pas à enfler, tellement qu'on crut que je mourais empoisonné. On appela des médecins, ils me soignèrent et reconnurent

bientôt d'où venait mon mal, qui était facile à guérir. Nous faisions étape vers Madrid, et je fus régalé tout le long du chemin ; mais on me laissa mes fers et douze hommes de garde armés d'escopettes.

Nous arrivâmes à Madrid et on me mena mettre pied à terre dans la *calle de las Fuentes* (rue des Fontaines) en la maison de l'alcade Madera, qui était de retour de Hornachos. Au débotté il me fit ôter les fers et m'introduisit en une salle où nous restâmes seuls. Là, il se mit à me demander affectueusement la raison de ma retraite ; je lui dis ce que j'en ai écrit ci-dessus. Il poussa outre et me demanda si je n'avais jamais séjourné à Hornachos. Je lui répondis : « — Señor, si vous dites cela à propos des armes que j'y ai trouvées dans un silo, passant par ce village avec ma compagnie il y a cinq ans, ne vous mettez martel en tête : je vais vous dire ce qu'il en fut. » Il se leva et m'accola, disant que j'étais un ange, et non un homme, puisque Dieu avait voulu me réserver pour mettre en lumière la mauvaiseté et male intention des morisques. Je me mis à tout lui conter comme j'ai dit. Il me fit conduire en la maison d'un alguazil de Cour appelé Alonso Ronquillo, avec six hommes qui me gardaient à vue, mais sans fers, et donna ordre qu'on me régalât, et qu'un médecin assistât

à mon dîner et à mon souper ; lequel médecin ne me laissait ni manger ni boire à mon plaisir, mais au sien, par où je vis qu'un ouvrier mange mieux qu'un grand seigneur.

Il se passa quatre jours sans qu'on me laissât écrire ni envoyer message à nul de mes amis ni à ma mère, et, au bout de ce temps, survint le même alcade avec un secrétaire au criminel qui s'appelait Juan de Piña. Il me fit subir *de verbo ad verbum* un interrogatoire, et il ne me permit pas de prendre le nom de Frère Alonso de la Madre de Dios, mais bien celui de Sergent Major Alonso de Contreras, et c'est comme ça qu'il me fit signer.

Quinze jours plus tard, — je communiquais alors avec ma mère et mes amis, quoique toujours gardé à vue, mais sans médecin à ma table, — arriva sur le coup de minuit l'alguazil Ronquillo, en vêtements de voyage et des pistolets à la ceinture, avec six autres hommes mêmement accoutrés.

Il entra dans la chambre, et dit : « — Señor Sergent Major, habillez-vous ; nous avons affaire. » Moi, le voyant en cet équipage, je dis : « — Qu'y a-t-il, señor ? » — « Habillez-vous ; nous avons affaire. » Je n'avais pas grands effets à revêtir, si ce n'est un froc à jeter sur mon dos. Cela fait, je lui dis : « — Où va Votre Grâce ? » Il répondit : « — Où

ordonne le Conseil. » Alors, moi : « — Plaise donc à Votre Grâce d'envoyer quérir à San Ginés un prêtre pour me confesser ; je ne sortirai pas d'ici à moins. » Alors il se remit à dire : « — Il est tard. Allons. Il n'en est pas besoin. » Et, par cela même, je craignais ce que j'avais en la pensée : c'était qu'il m'emmenât recevoir quelque garrotade hors la ville.

CHAPITRE X

Où l'on continue à m'accuser d'être roi des morisques.

Bref, on m'amena le vicaire de l'église de San Ginés, qui était à trois portes de la mienne, et je me retirai dans un coin où il reçut ma confession. Plût à Dieu que je fusse, aujourd'hui où j'écris ceci, le quart aussi bien disposé que je l'étais alors !

Je suppliai mon confesseur et lui demandai en grâce d'aller trouver le lendemain le secrétaire Prada et ma mère, de leur tout conter, et de les supplier de ma part de poursuivre la cause, de telle façon qu'on ne pût jamais dire que j'avais été traître au roi. Sur ce, la confession prit fin et le vicaire s'en fut. Moi, on me mit des fers à un pied, et on m'attacha fort joliment sur une mule de selle, sous le ventre de laquelle on attacha mon autre pied qui n'avait pas de fers.

Nous sortîmes de la maison, qui était à l'encoignure de San Ginés. On me fit monter le chemin par où vont au gibet les condamnés ; nous traversâmes la Plaza Mayor et descendîmes

par la rue de Tolède, Puerta Cerrada et la *calle de los Ajusticiados* (rue des Exécutés). Il est vrai que c'était aussi le chemin de la Porte de Ségovie, par où il nous fallait passer pour aller à Hornachos où l'alguazil me menait ; mais il aurait bien pu me le dire, et m'épargner l'appréhension que j'eus qu'on ne m'allât donner le garrot. Bref, nous suivîmes notre chemin le peu que dura la nuit : chaque ombre d'arbre, je la prenais pour le bourreau.

LA JUSTICE ME RAMÈNE A HORNACHOS.

A l'aube nous arrivions à Móstoles, et nous cheminâmes jusqu'à Casarubios, où nous donnâmes l'orge et déjeunâmes, pour moi du moins sans appétit. Je demandai à l'alguazil pourquoi il ne me disait pas où nous allions et ne m'avait pas épargné la terrible angoisse que j'avais éprouvée cette nuit. Il répondit : « — Nous allons en un endroit dont je ne vous veux dire le nom que nous n'y soyons arrivés ; tel est l'ordre du Conseil. » Malgré quoi il me resta encore quelques soupçons.

Nous arrivâmes en vue de Hornachos, et alors, il me dit : « — C'est là qu'on va ; on y doit faire cette nuit une opération de justice. Nous n'entrerons pas dans le village avant minuit. » Cela me

donna de nouveau à penser, cependant que nous nous tenions en un jardin, attendant l'heure, cette heure que je croyais être ma dernière ; mais je n'en avais cure. Plaise à Dieu, quand elle viendra, que je me trouve aussi bien préparé ; je m'en tiens content,

A l'entrée du village, il m'ôta les fers et me déligota, disant : « — Que Votre Grâce nous montre la maison où étaient les armes. » Je répondis : « — Señor, je ne connais pas le village, parce que je n'y ai passé qu'une après-midi et une nuit, et, lorsque le soldat m'emmena en cette maison, c'était de nuit, outre qu'il y a cinq ans de cela. Mais mettez-moi en la rue qui est là-haut, où il y a une fontaine, et j'espère, grâce à Dieu, ne pas me tromper de maison. » Ce qu'il fit. Je dis : « — La maison est celle-ci, ou celle-ci. » Il fit : « — C'est bon. Allons à l'auberge. » Nous y fûmes, et il me donna à souper, crevé soit-il ! Jugez si le souper pouvait me paraître bon, après qu'on m'en avait fait avaler de pareilles !

Le jour vint, et on trouva un expédient pour me faire entrer sans scandale dans les deux maisons que j'avais désignées, afin que je reconnusse la vraie. Voici comme.

On me fit entrer auparavant en d'autres maisons, disant que j'étais mandé par l'évêque de Badajoz pour visiter les maisons et voir si on y

avait bien des croix et images ; et, comme j'étais vêtu en ermite, on le crut. Même cela fut cause que force colporteurs d'images vinrent avec leurs estampes à Hornachos, et s'y firent riches ; il n'y avait plus porte où l'on ne vît deux ou trois croix : on eût dit un champ de bataille.

J'entrai dans la maison et retrouvai le silo, mais voilà qu'il n'était plus, comme je l'avais dit en mon interrogatoire, blanc comme colombe, long d'environ trente pieds et large de vingt. Je restai confondu et m'appuyai à la muraille que je m'étais mis à égratigner du doigt, comme quelqu'un d'interdit. Dieu voulut qu'il tombât de sous mon doigt un éclat de boue sèche, sous lequel la muraille se montra blanche. Je m'en aperçus et dis : « — Señor, amenez quelqu'un qui jette bas une cloison. » Ayant gratté tous les murs, je n'en trouvai que trois de blanchis, et le quatrième était noir. On amena quelqu'un pour jeter bas le noir, et voilà que le silo se retrouva en l'état que j'avais dit. On l'avait coupé au milieu par une cloison, d'une pièce on en avait fait deux ; et, sur cette cloison, on avait passé une couche de boue.

On se saisit du maître de la maison. Il dit qu'il l'avait achetée, deux ans auparavant, à un autre morisque dont je ne sais le nom. On voulut se saisir de lui, mais comme le bruit s'était répandu qu'on avait démoli la maison, il était monté sur

une jument qu'il avait et s'en était fui en Portugal ; même il coûta gros de l'en tirer. On mit ses biens sous séquestre, et c'est pour l'alguazil et les gardiens que fut la fête. Avec ça, on me gardait moins étroitement. On manda tout ce que je rapporte à la Cour, et l'alcade prisa fort la nouvelle.

Moi, cependant, j'étais malade et quasi à l'article de la mort ; mais on me prodigua tant de remèdes et de soins que je guéris vite. On m'envoya chercher, et, pour m'emporter, on amena une litière et un médecin qui s'en vint avec moi ; car j'entrais en convalescence. Dans tous les lieux où je passais, le corregidor ou l'alcade sortait et prenait livraison de moi jusqu'au jour suivant où il me remettait aux mêmes mains. Avec cela, fort régalé et logé en de belles maisons, et non pas à la prison, car oncques n'y mis les pieds.

Nous arrivâmes à Madrid, et l'on me mena à la même maison où l'on m'avait déjà mis. Ma mère me revit avec force larmes. J'étais maintenant bien portant, et on me mena un jour en la maison du Président de Castille — c'était D. Pedro Manso [1], — où il y avait junte des membres des

1. D'abord alcade de Cour, fut nommé en 1606, âgé de 36 ans seulement, président de la Chancellerie de Valladolid, puis, en 1608, président du Conseil de Castille. Il donna sa démission, qui fut acceptée, le 28 octobre 1610, et mourut Patriarche des Indes et archevêque de Césarée le 29 novembre de cette même année.

Conseils du Royaume et de la Guerre. Le seigneur D. Diego de Ibarra [1] et monseigneur le comte de Salazar [2] faisaient partie du Conseil de la Guerre ; les autres je ne les connaissais pas, à l'exception de D. Melchor de Molina [3], lequel était fiscal.

On amena pour le confronter avec moi ce Commissaire auquel j'avais déclaré avoir rendu compte de l'affaire ; car il niait avoir été à Hornachos. On me relit mon interrogatoire, et moi j'affirme : « — Je connais bien ledit Commissaire, et tout ce que contient ledit interrogatoire est la vérité. » J'ajoute : « — Pourquoi nie-t-il une chose aussi évidente ? » Il nie derechef. Je dis : « — Señor, telle est la vérité, et s'il me faut souffrir la question pour l'acertener, je le ferai. » On en resta là, et on nous fit conduire moi à ma prison accoutumée, le Commissaire à la prison de Cour.

ON ME DONNE LA QUESTION.

Guère de temps après, certaine nuit que j'étais couché, on me fit vêtir et, me mettant en une chaise, on me porta à la *calle de las Fuentes*. On

1. Majordome de l'archiduc Albert, ambassadeur en France, du Conseil d'Etat, mourut le 11 mai 1626.
2. D. Bernardino Velasco y Aragon.
3. D'après Cabrera de Cordoba, le licencié Melchor de Molina fut nommé fiscal du Conseil Royal en 1612.

m'y déposa en une salle fort soigneusement tendue d'étoffes, où je vis une table avec un crucifix entre deux chandelles, un encrier, un poudrier et du papier. Tout auprès, un chevalet qui ne me fit guère plaisir à voir ; et il y avait là le bourreau, l'alcade et un greffier.

L'alcade m'exhorta et me dit que le Commissaire niait que je lui eusse parlé des armes, que force était donc de m'appliquer la question, ce qu'il regrettait de toute son âme. Cela dit, il donna ordre de faire le nécessaire. Le secrétaire me notifia je ne sais quoi, dont il ne me souvient ; puis le bourreau me dépouilla nu, me coucha sur l'instrument et m'appliqua ses cordeaux.

On commence par me mettre en demeure de dire à qui j'avais livré les armes. Je réponds : « — Je m'en rapporte à ma déclaration. » On dit : « — Je sais bien qu'on vous a donné, à toi et à ton capitaine, quatre mille ducats pour vous fermer la bouche. » Je réponds : « — Mensonge. Mon capitaine n'était pas plus au courant de cette affaire que le Grand Turc. Ce que j'ai dit est la vérité. » Sur quoi je ne voulus plus répondre un mot tout le temps qu'on me tint là, sauf que je dis : « — C'est un peu fort qu'on torture quelqu'un parce qu'il dit la vérité. Qu'est-ce que ça me faisait à moi de vous dire tout bonnement les choses ? Si vous voulez que je me dédise, je le ferai. » Il dit :

« — Serre, et donne encore un autre tour. » Et il me sembla que ce second tour ne me faisait pas très mal. Puis, il ordonna de m'ôter, de me mettre en la chaise et de m'emporter à la maison, où l'on me soigna et me régala comme roi ; et, en me mettant en la chaise, l'alcade m'accola.

On me dorlota dans mon lit plus de dix jours, au bout desquels je me levai. Cependant, à la prison de Cour, on serrait de près le Commissaire ; mais il avait pour lui le Connétable vieux [1] et le comte du Rhin, homme âgé, sans parler de trente mille ducats qu'il possédait, disait-on. Arrêt fut rendu de me relâcher sous serment que je ne sortirais de la Cour qu'on ne m'y autorisât. On m'ordonna de quitter mon vêtement d'ermite qu'on remplaça par des habits de velours, fort bien troussés à la soldatesque, et on me donnait par jour, pour mon gîte et ma nourriture, quatre écus d'or que le secrétaire Piña me servait ponctuellement tous les quatre jours ; le tout m'était payé sur les biens des morisques. Je me montrai à San Felipe, je le répète, galamment accoutré. Tous s'ébahissaient de me voir et s'ébaudissaient de me voir libre.

Moi, j'allais tous les soirs chez l'alguazil qui

1. D. Juan Fernandez de Velasco, duc de Frias, connétable de Castille, † 1613.

m'avait gardé prisonnier, et sa femme me disait : « — Señor, le Commissaire prouve, avec force témoins à l'appui, qu'il n'est point allé à Hornachos. Moi, comme vous avez mangé le pain avec nous, e vous conseillerais de fuir. N'allez pas retomber en prison ; comme dit l'autre, mieux vaut saut en brousse que prière de bonnes gens. » Je crus qu'elle parlait dans une bonne intention, et, pardi ! je me mis en mesure de partir comme elle me le conseillait ; mais elle faisait cela sur les instances du Commissaire, lequel, je l'ai dit, était riche, et, au bout du compte, elle en vint à ses fins.

JE QUITTE SECRÈTEMENT MADRID.

J'avais quelque épargne et priai le secrétaire de me verser ma paie de deux jours, sous couleur d'en avoir besoin. Je vendis mon vêtement noir, et j'achetai, dans la *calle de las Postas* (rue des Postes), des chausses et un caban gris, sans doublure, ainsi que des guêtres et une méchante épée. Bissac au dos et *montera* en tête, je sortis de Madrid un soir, entre chien et loup, piquant sur Alicante. C'était en janvier ; me plaindra qui a fait ce chemin en pareille saison.

A l'aube j'étais à la barque de Bayona, d'où je poursuivis mon chemin à travers la Manche.

J'arrivai à Albacete, et me dirigeai vers Alicante ; j'y arrivai en quatre jours. J'y pris langue pour savoir où se trouvait le régiment de la Flotte : tous les régiments d'Italie et de la Flotte étaient là, dans le royaume de Valence ; et, justement, de ces régiments faisaient partie force soldats qui étaient de ma compagnie quand je passai par Hornachos. Il faut vous dire que, lorsqu'on me mit sur le pied de paix, à Lisbonne, et qu'on refondit alors ma compagnie, tous les soldats qui restèrent en pied avaient été incorporés dans le régiment de la Flotte.

J'appris que ledit régiment se trouvait à Lahuar, dans la sierra de Cortes. Je m'y acheminai dans l'équipage que j'ai dit, et, comme je cherchais quelques-uns de mes soldats, je pris le parti d'aller voir passer chaque jour les hommes des compagnies de garde. Parmi eux je trouvai plus de quinze de mes anciens camarades ; deux, entre autres, qui étaient alférez en activité. Aux alférez je contai mes déboires. Ils s'y intéressèrent et me menèrent à leur auberge. Sur ce que je leur dis que le Commissaire niait avoir été à Hornachos, ils répondirent : « — Il ment ; à preuve que nous lui pourrions rappeler ce qu'il mangea ce matin-là à son déjeuner, et en quelle auberge. »

Nous parlâmes à plusieurs de ces soldats, afin qu'ils dissent ce qu'ils avaient à dire, et, j'adressai

un mémoire que je tenais tout prêt à l'auditeur du régiment, disant qu'il m'importait, pour entrer en possession de certains biens, de recueillir certains témoignages tendant à établir qu'un tel se trouvait présent à telle époque en un pays ou village appelé Hornachos, en considération de quoi je le suppliais, etc., et je donnais les noms desdits témoins. Grâce à quoi je recueillis cinq témoignages établissant que le Commissaire se trouvait à Hornachos en même temps que ma compagnie. Ces témoignages dûment couchés par écrit, je les mis en lieu sûr, et m'en voulais aller. Mais nous étions toujours à la veille de mettre à sac les morisques de ces montagnes, et j'attendis quelques jours cette aubaine, comme aussi un meilleur temps, car il faisait cruellement mauvais.

Lorsque je m'en étais fui de Madrid, on s'était aperçu de ma disparition au bout de deux jours et on avait envoyé à ma recherche de différents côtés ; de plus, on m'avait fait crier dans toute la ville par le crieur public. Or, comme je n'avais garde de répondre, et qu'on ne savait où j'étais, — quoiqu'on eût eu vent d'après certains indices que je m'en étais fui du côté de Valence, — le Commissaire se mit à demander qu'on le relachât. Il alléguait : « — Tout ce qu'a dit Contreras est mensonge ; le voilà retourné chez les morisques pour se joindre aux mutins. » Or, le gaillard avait

de l'argent et ces deux grands seigneurs qui le soutenaient, aussi le relâcha-t-on sans difficulté.

Toutefois l'alcade ne crut rien de mal sur mon compte, d'autant plus qu'on avait fait secrètement une enquête stricte jusques et y compris le quatrième degré, pour savoir si j'avais dans mes ascendances aucune goutte de sang maure ou juif. Et je dis cela parce que le secrétaire Piña me dit par la suite : « — Si vous aviez l'argent qu'il en a coûté pour faire recherches et enquêtes sur votre naissance, vos parents et vos aïeuls paternels et maternels, vous auriez de quoi vivre à l'aise pas mal de jours. Et il est heureux qu'on n'ait trouvé dans votre sang rien de suspect, car alors, on vous eût pendu. »

Et voilà mon bon apôtre de Commissaire hors de prison. Cependant, on fulmine contre les morisques la sentence qui les expulse d'Espagne, et moi, on me faisait rechercher.

JE RETOURNE DE VALENCE A MADRID.

A peu de jours de là, à l'occasion d'un petit saccage de morisques, qui eut lieu dans la sierra de Lahuar, il m'échut un mulet fringant, un vrai mulet d'*arriero*. Je l'enfourchai et pris le chemin d'Albacete, muni d'un passeport du Sergent Major

du régiment, d'où il constait que je n'étais pas en activité, que j'avais gagné ledit mulet, qu'il était bien à moi ; le tout avec le signalement de la bête. J'entrai à Albacete et vendis ma monture dont on me donna trente-six ducats : elle en valait bien cent. Je poursuivis mon chemin vers Madrid, et, une lieue avant d'y arriver, à Vallecas, je fis un pli portant cette suscription : « Au roi, notre sire, aux mains du secrétaire Andrés de Prada », puis, avec mon bissac, comme un courrier, j'entre à Madrid la nuit tombant.

Je vais tout droit à la maison de monseigneur le comte de Salazar, et m'adresse à Medina, son secrétaire. M'ayant reconnu, il me dit : « — Partez avec Dieu ! Si l'on vous prend, demain vous êtes pendu. » Je lui réplique, et lui d'insister pour que je décampe. J'appelle un page et lui dis : « — Dites au comte qu'il y a ici un courrier qui arrive de l'armée de Valence. » Le comte me fit entrer sur-le-champ, et, m'ayant reconnu, il regarda de côté et d'autre, à ce qu'il me parut, s'il y avait là quelqu'un pour me saisir. Je lui dis : « — Señor, je suis l'alférez Contreras que le soin de sa réputation a obligé à venir ainsi fait (j'avais de la boue à mi-jambe), et, pour que Votre Seigneurie voie de quoi il retourne, je lui apporte là une enquête prouvant que le Commissaire a séjourné à Hornachos. C'est pour aller mener

cette enquête là où il y avait des soldats de ma compagnie que je m'en suis allé sans licence. Que Votre Seigneurie ordonne à présent ce que bon lui semblera. » Il dit alors : « — Par ce mien ordre de chevalerie ! j'ai toujours eu bonne opinion de Contreras. Allez chez Melchor de Molina, le fiscal, contez-lui tout incontinent, et me voyez demain. » J'allai chez Melchor de Molina, mais on me dit qu'il était couché. Je pris donc le parti d'aller chez une femme de ma connaissance.

Je heurte à la porte, et une servante qu'elle avait me répond et me vient ouvrir. M'ayant reconnu, elle crie, comme épouvantée : « — Eh ! c'est l'alférez. » J'entre, fagoté comme j'ai dit, tellement qu'il était difficile de me reconnaître, et je dis : « — Pourquoi vous mettre sens dessus dessous ? » La femme dit : « — Etes-vous fol de venir à Madrid ? Vous prendre et vous pendre, ça ne fera qu'un. Par les plaies de Dieu ! cherchez asile dans une église. » Je dis : « — Tiens, Isabelilla, va aux cuisines de l'ambassadeur d'Angleterre et en rapporte, avec du vin, le premier pâté venu. Je meurs de faim, et, pendu pour pendu, que je meure au moins ventre plein. » La servante alla et revint en un clin d'œil ; elle apporta le pâté et le vin, et je dis à sa maîtresse : « — Asseyez-vous et soupez. » La maîtresse dit qu'elle avait soupé, et moi je me mis à manger. Quand j'eus fini, je me

fis laver les pieds avec un peu de vin, et me couchai.

Je dormis, fatigué que j'étais, et, pour si matinal que je fusse, le lendemain, le fiscal était déjà hors de son logis. On me dit qu'il était allé ouïr la messe à la Compagnie de Jésus. J'y fus, et, au sortir de l'église, je l'abordai et lui expliquai comme quoi j'apportais une enquête, et que le comte m'avait dit de la lui remettre, et qu'ils se verraient au Palais. Il prit l'enquête — ça lui faisait pitié de me voir — et me dit de l'attendre en sa maison. Je fis comme il l'ordonnait.

La servante de la dame chez laquelle j'avais soupé était la bonne amie d'un recors qu'elle alla prévenir, dès le matin, cependant que j'allais chez le fiscal, — car le matin, en sortant, j'avais dit de moi-même où j'allais. Ce recors en donna avis à son maître, lequel était un alguazil de Cour appelé Artiaga, et, ayant pris leurs mesures, lui et d'autres recors, ils me vinrent attendre à la sortie. J'attendis le fiscal jusqu'à midi. A peine descendu de voiture, il me vit et me dit : « — Venez, Sa Majesté vous veut faire force grâce. » Ce disant, il me prend par la main. Ceux qui venaient avec lui s'émerveillèrent de voir faire tant de façons pour un homme qui semblait être un courrier à pied, et moins encore. Nous entrons en son cabinet et nous asseyons. Là, il se mit à exalter ma vail-

lance, et dit : « — Que Votre Grâce aille trouver le comte ; nous nous sommes trouvés ensemble au Palais, et on a pris une résolution concernant Votre Grâce. »

Comme je sortais de la maison, voilà que l'alguazil et ses recors me chargent aux cris de : « — Aide au roi ! » Je porte la main à ma ferraille et me mets à en jouer. Il me semblait que le fiscal m'avait tendu un piège, et je ne laissais approcher personne. On avertit le fiscal ; il sort sur sa porte, disant : « — Bélîtres, voleurs, que faites-vous ? Savez-vous qui est cet homme, vêtu comme un courrier ? Par la vie du roi ! je vous ferai jeter aux galères. Ne vous suffit-il pas qu'il sorte de ma maison ? » L'alguazil en demeure hébêté, et moi, rengaînant ma méchante épée, je m'en vais chez le comte, suivi et précédé de plus de cent personnes. J'attendis qu'il rentrât, et toute cette foule n'avait pas quitté sa porte lorsqu'il arrive, et me dit : « — Montez chez moi, señor alférez. » Je le suis, et, une fois en haut, il me dit : « — Vous vous êtes comporté en très homme de bien. Tout est arrangé. Voyez pour où vous voulez une compagnie, et on vous en donnera le brevet. » Je lui baisai la main pour cela, et dis : « — Señor, puisqu'il en doit être ainsi, que ce soit pour les Flandres. » Il me donna alors un billet pour le secrétaire Prada, et, en outre, trois cents réales

en pièces de deux. Sur quoi je m'en fus chez le secrétaire et lui remis le billet, et lui me donna un pli qu'il écrivit pour le roi, lequel était au Pardo.

J'allai au Pardo et remis le pli au secrétaire, lequel me dit de revenir le soir, à l'orée de la nuit, à son bureau ; et, quand j'y revins, il me donna un pli pour ledit secrétaire Prada, et mille réales en pièces de quatre. Je pris l'un et l'autre, m'en vins à Madrid, et remis le pli. Il renfermait un brevet pour les Flandres de douze écus de haute paie, et une lettre pour l'Archiduc, par laquelle le roi lui mandait de me donner une compagnie d'infanterie. Par ainsi, je me vêtis à la soldatesque et pris le chemin d'Agreda, où j'avais été ermite, après avoir demandé à ma mère sa bénédiction et lui avoir laissé quelque menu secours sur les deniers qu'on m'avait octroyés.

Quant au Commissaire, il avait de l'argent et de bons anges gardiens ; de plus, comme il était déjà libre sous caution et comme on avait prononcé contre les morisques une sentence les jetant hors d'Espagne, on le condamna à un simple bannissement, lequel encore ne dut guère durer, puisque je rencontrai le gaillard à Madrid guère plus de quatre ans après.

CHAPITRE XI

Où est conté mon départ de Madrid pour les Flandres, et ce qui advint à la mort du roi de France.

Je sortis de Madrid et pris le chemin d'Agreda où j'arrivai en très peu de jours. Je m'en fus à une auberge, et toute la ville sut que j'étais là. On se réjouit infiniment de me voir, surtout avec ce brevet du roi qui me faisait tant honneur.

J'y restai cinq jours, après quoi je partis pour Saint-Sébastien, où j'arrivai sain et sauf. Là, je m'embarquai sur un navire de Dunkerque pour les Flandres, où j'arrivai en huit jours. Au débarqué, je m'en fus à Bruxelles. Je présentai mes missives à l'Archiduc. Il me fit grand accueil et me fit octroyer ma solde : à la première occasion on me donnerait une compagnie. En attendant, je m'enrôlai dans celle du capitaine Andrés de Prada, lequel était parent du Secrétaire d'État, dans le régiment du mestre de camp D. Juan de Menéses, lequel tenait garnison à Cambrai.

Pendant plus de deux ans il n'y eut pas occasion de faire campagne ni de me donner une compagnie. Il fallut attendre la conclusion de l'affaire de la princesse de Condé [1] que le roi de France Henri IV chérissait, cela est sûr ; pour quel motif, il le sait bien. Elle était venue se réfugier auprès de madame l'Infante [2], qui l'avait sous sa protection, à Bruxelles, ainsi que son mari, lequel est le prince de Condé [3], reconnu en France pour prince héritier de la couronne, si la grande valeur d'Henri IV ne la lui eût enlevée. Et l'occasion se présente de raconter, à propros de ce roi, un prodige dont je fus témoin, et au sujet duquel j'ai même déposé ce que je savais devant les magistrats de Cambrai.

MORT DU ROI DE FRANCE

Il vous faut savoir que le roi de France avait fait avec les potentats d'Allemagne et d'Italie une ligue dont le lecteur doit avoir connaissance. Ce fut celle de l'an mil-six-cent-dix, laquelle, à ce

1. Charlotte-Marguerite de Montmorency.
2. Isabelle Claire Eugénie (1566-1633), fille de Philippe II et de sa 3e femme Elisabeth de France, avait épousé en 1598 l'archiduc Albert d'Autrîche.
3. Henri II, prince de Condé (1588-1646).

que je crois, dure encore. Il devait aller à Saint-Denis faire prêter serment à la reine, qu'il laissait en son lieu et place. Or, le jour où cela se fit, il s'en revint à Paris, soit deux lieues de bonne route. Une fois entré dans la ville, en une rue étroite où la garde ne pouvait entourer le carrosse du roi, un homme se rua et lui porta un coup avec un couteau de boucher. Voyant que le roi parlait, disant : « — *No le a tué,* » ce qui veut dire : « — Ne le tuez pas, » le meurtrier se rua derechef et lui porta un second coup, dont il tua le roi le plus vaillant qu'il y ait eu depuis deux cents ans. On se saisit de cet homme, auquel on donna d'infinis tourments pour le tuer. Chaque jour on lui donnait nouvelle géhenne, et le plus qu'il dit jamais, ce fut : « — *Mon Dio de paradi !* » ce qui veut dire : « — Mon Dieu du Paradis ! » Bien plus, quand on lui demandait qui l'avait poussé à faire cela, il répondait : « — Personne. C'est pour que les chrétiens ne pâtissent pas que je m'y suis déterminé moi-même. Deux fois déjà je suis venu de mon pays pour faire ce que j'ai fait, mais l'occasion m'en avait manqué ; une fois dépensé ce que j'avais apporté, il m'avait fallu m'en retourner. » Cet homme s'appelait Francisco de Rubillar (François Ravaillac), originaire d'Angoulême, où il était maître d'école. Angoulême est en Bretagne. Le fait eut lieu le quatorze mai mil-six-cent-

dix, à quatre heures de relevée. Tout ceci est un récit véridique, car comme j'étais à Cambrai, qui est proche, je m'acertenai de tout.

A présent je vais vous dire ce que j'ai vu et à quoi j'ai fait allusion.

PRODIGE DONT JE FUS TÉMOIN.

Comme j'ai dit, je tenais garnison à Cambrai avec mon régiment auquel on avait donné l'ordre de se tenir prêt pour se mettre en campagne, ce que nous, soldats, désirions autant que notre salut. Il advint que je fus désigné de ronde sur la muraille avec un autre alférez majorquin, qui s'appelait Juan Jul : notre compagnie était de garde. Nous montâmes sur la muraille, où il y a maintes échauguettes, et, arrivés au-dessus de la porte de Péronne, nous ouïmes le cornet d'un courrier, dont nous eumes plaisir.

Il vous faut savoir que les maîtres de poste laissent hors la ville six chevaux pour les courriers de passage, auxquels on ne les peut fournir qu'ils ne portent un bulletin du gouverneur. Ce bulletin, on le leur donne en une cassette qu'un va-et-vient de cordes relie à l'autre côté du fossé. Arrivés au fossé, les courriers hèlent la garde. On leur demande : « — D'où venez-vous ? » Après quoi,

s'ils sont porteurs de lettres, ils les jettent dans la cassette. De l'autre côté, lesdites lettres sont prises et apportées chez le gouverneur, où se délivre le bulletin qu'on va jeter dans ladite cassette. Alors le courrier, tirant sur la corde, le prend et le remet au maître de poste, qui lui donne les chevaux.

Donc le courrier appela, et nous lui demandâmes : « — D'où venez-vous? » Il dit : « — D'Espagne. » C'était, en effet, le chemin. Nous lui dîmes : « — Avez-vous des lettres pour le gouverneur ? » Il dit : « — Non. Dépêchez-moi promptement. » Sur quoi nous lui demandons : « — Quoi de nouveau ? » Il répond : « — Ce soir on a tué le roi de France avec un couteau dont par deux fois on l'a poignardé. » Sur ce on tomba d'accord de m'envoyer, moi, comme le plus leste, en donner avis au gouverneur. J'arrive, il était au lit, et, quand je lui dis la nouvelle, il en resta tout pantois, car il savait en quelles dangereuses conjonctures nous nous trouvions. Il me donna le bulletin, je revins à la muraille, nous le jetâmes dans la cassette et le courrier le prit. Il avait mis pied à terre et n'avait avec lui qu'un seul cheval, et il s'en fut, le tenant par la bride, dans la direction du maître de poste, qui était à une portée de mousquet de là.

Nous, nous poursuivîmes notre ronde, donnant

avis de ce qui s'était passé dans les corps de garde, dont tous s'émerveillaient. Le jour se lève, et voici que de tout le Cambrésis, où il y a quantité de villages, les paysans s'en viennent, emportant leurs hardes dans des charrettes, pour les mettre en sûreté dans Cambrai. Ils disaient : « — Le roi mort, la soldatesque débridée va tout mettre à sac. » Et, avec tout ça, la mort du roi se trouva être mensonge, tellement qu'on me donnait la baie.

Tout cela s'étant passé comme vous venez de l'entendre, au bout de neuf jours pleins survient, courant la poste, un domestique de D. Iñigo de Cardenas[1], ambassadeur du roi d'Espagne à Paris. Et voici qu'il nous conte cette mort comme je l'ai contée, sans s'en écarter en un seul point. Il ajoutait que la maison de l'ambassadeur restait sous la sauvegarde de deux compagnies que la reine y avait fait mettre, crainte que le peuple, soupçonnant qu'il ne fût l'instigateur du meurtre, ne tuât l'ambassadeur et ses gens.

On s'émerveilla du cas. On fit appeler le maître de poste, on lui demanda : « — Avez-vous donné les chevaux telle nuit? » Il répondit : « — Non. » Sur quoi, on nous ordonna de répéter notre

1. Il avait été précédemment ambassadeur à Venise, en 1603.

histoire telle que nous l'avions dite ; et il fallut en arriver à croire que ce fameux courrier n'avait pu être qu'un diable ou un ange.

Nous nous mîmes en campagne et y restâmes jusqu'en septembre, époque où nous nous retirâmes ; et je demandai congé à l'Archiduc, ayant appris qu'il se tenait à Malte un Chapitre Général, où je prétendais recueillir quelque fruit de mes travaux, comme il arriva en effet.

DÉPART DE FLANDRE EN HABITS DE PÈLERIN.

Licence me fut donnée, et, comme je n'avais pas de quoi aller à cheval, soit seul, soit avec un valet, je me vêtis en pèlerin, à la française, car je parlais bien cette langue. Je fourrai une épée dans le creux de mon bourdon, mes papiers dans mon havre-sac, et je me mis en route.

Je passai par une ville appelée Creu (Creil), située entre Amiens et Paris ; là se trouvait le prince de Condé, avec la princesse qui s'y était retirée, sans crainte désormais. Je le priai en grâce de me donner une lettre pour le Maître de Malte ; il me la donna — elle n'avait pas plus d'un doigt de longueur et de largeur — et, en outre, trois cents réales. Je poursuivis mon chemin, entrai en Bourgogne, et arrivai à une ville appelée Jalon

(Châlons-sur-Marne). Un fleuve passe sous ses murs. La porte de la route par où j'arrivais était close, et il me fallut côtoyer le fleuve pour entrer par une autre.

J'allais en curieux, très absorbé à considérer les fortifications. On le remarqua, et, au moment où je passais la porte, on se saisit de moi. Moi qui n'avais rien fait de mal, je ne voulais lâcher mon bourdon et faisais effort pour qu'on ne me l'arrachât. Eux de dire : « — Espion, ce bougre d'Espagnol. » Car, quoi que nous fassions, l'espagnol en nous perce toujours. Nous nous démenions si bien que se déboîta le bourdon. Ils virent l'épée, dont ils crurent de plus belle que j'étais un espion.

Ils me traînent en prison ; on se met en devoir de me donner la torture. D'aucuns opinent à me pendre : on m'avait surpris dissimulant des armes, était-il besoin d'autre preuve ? Moi, je montre mes papiers et la licence de l'Archiduc. A d'autres ! Tellement qu'un espagnol marié en cette ville — il ne pouvait résider dans les états du roi parce qu'il était de ces mutinés des Flandres qui avaient été déclarés traîtres, — me prend en pitié comme compatriote, vient à moi et dit : « — Señor, que Votre Grâce ne laisse pas de se tenir sur ses gardes. Ces gens-ci vous veulent pendre. Voyez si vous voulez que je fasse quelque

chose pour vous. » Je crus que c'était pour rire. Quand je vis que c'était pour de bon, je me sentis devenir fou à la pensée qu'il me fallait mourir sans rime ni raison. Je lui dis : « — Señor, j'ai là une lettre de recommandation que le prince de Condé m'a donnée pour le Grand Maître de Malte ; on verra par elle que je vais mon chemin·et point ne suis espion. » Il dit : « — Donnez-la moi. » Corps de Dieu ! elle était si petite que j'eus peine à la trouver. Il la prit et l'apporta au magistrat.

Moi je restai là, déconforté comme bien vous laisse à penser. Au bout d'une heure, j'entends dans la prison une grande troupe de gens ; je pense qu'ils me viennent chercher pour assouvir leur cruauté, d'autant plus que j'entends une voix dire : « — *Du été lo español ?* » ce qui veut dire : « — Où est l'Espagnol? Appelez-le. » Je vais à eux, et c'était toute la justice. Ils me disent en français : « — Venez avec nous, » et me mènent à une auberge où ils commandent de me bien régaler ; ce que fit l'hôte, lequel n'était pas plus hérétique que Calvin.

Le jour suivant, on me donna deux chevau-légers pour m'accompagner jusqu'à Lyon, et un cheval pour moi ; si bien que je n'eus pas à dépenser un blanc jusqu'à mon arrivée en cette ville, et bien nourri. A Lyon, on me remit aux mains du gouverneur. Il fit de même : après

qu'on m'eut régalé dans une auberge, deux autres chevau-légers m'emmenèrent jusque sur les terres du duc de Savoie, c'est-à-dire à Chambéry.

De là je poursuivis mon chemin et pris la route de Gênes, où je m'embarquai pour Naples, et, de là, pour Palerme, où se trouvait vice-roi le duc d'Osuna [1]. Je l'allai voir, et il me fit donner cent ducats de gratification, parce qu'il vit que j'étais porteur d'une licence. Mais on ne manqua pas de me dire qu'il avait donné l'ordre de m'arrêter pour mes meurtres d'autrefois. Sans savoir si c'était vrai, — ce ne l'était pas, — je m'embarquai et m'en allai à Malte, où je fus bien reçu. Incontinent on m'envoya en éclaireur sur une frégate pour prendre langue, pendant que notre flotte allait aux Querquenes (îles Kerkennah) en Berbérie. C'était en l'an mil-six-cent-onze.

Je fis mon voyage et j'en rapportai des nouvelles véridiques. On tint un Chapitre Général, lequel me reçut en le Prieuré de Castille au titre de frère servant d'armes [2], sans que je fusse obligé

1. D. Pedro Tellez Giron, 3e duc d'Osuna, 2e marquis de Peñafiel, 7e comte de Ureña, chevalier de la Toison d'Or, du Conseil d'Etat, vice-roi de Sicile (1611-1616) et de Naples (1616-1620), mourut en prison à Madrid le 25 septembre 1624.

2. Les religieux hospitaliers de l'Ordre de Saint-Jean se divisaient en trois classes : 1° les *Chevaliers de justice*, c'est-à-dire ceux qui « par l'antique noblesse de lignage » méri-

à fournir les preuves nécessaires ; pas une voix ne me fut contraire, bien qu'il y en eût plus de deux cents.

Je fis mon année de noviciat, et, ladite année révolue, on me donna l'habit de Saint-Jean, encore que d'aucuns chevaliers alléguassent contre moi que j'avais commis deux homicides publics ; nonobstant, je fis profession, car le Grand Maître en ordonna ainsi. L'année de mon noviciat, j'eus querelle avec un chevalier téméraire, de la langue italienne. C'était parce que j'avais pris parti pour un autre, qui m'avait fait du bien. On me tira deux pistoletades sans me faire de mal.

Je demandai licence d'aller en Espagne. Je m'en vins sur les galères de la Religion jusqu'à Carthagène, sans rien dépenser pour ma nourriture, en compagnie de ce chevalier pour qui j'avais eu cette rixe. Pour dire toutes les aventures qui m'advinrent, il n'y aurait pas dans Gênes du papier en suffisance. Ledit chevalier m'accompagna jusqu'à Madrid, où il me laissa, et où je me montrai avec l'habit de mon ordre, de quoi tous me congratulaient, les uns avec envie, les autres avec affection.

taient d'être admis à ce degré d'honneur ; 2° les *Chapelains*, prêtres et aumôniers ; 3° les *Frères servants d'armes*, qui servaient sous les ordres des chevaliers et devaient faire comme eux quatre *caravanes* de six mois chacune.

Je demandai au Conseil de la Guerre une compagnie, et on m'envoya servir sur la flotte royale. Là, je me trouvai en toutes les affaires qui s'offrirent jusqu'à mon retour à la Cour avec bonne licence.

En ce temps, je m'épris d'une femme mariée avec laquelle nous fumes amis quelques jours ; et une autre que je connaissais, mariée aussi, en jasait par jalousie, tellement qu'elle m'obligea à commettre une vilenie, car je tiens pour telle ce que j'ai fait. Et c'est que j'allai en sa maison, bien résolu à lui taillader la face devant son mari. Je tirai ma dague pour le faire ; elle, voyant ma résolution, se couvre le visage et baisse la tête jusqu'à la fourrer entre ses jambes. Moi, de dépit, je lui trousse ses jupes — sa posture s'y prêtait — et, comme sur un melon, trace sur son séant deux estafilades. Le mari saisit son épée et sort à ma poursuite : il était ouvrier et se trouvait dans sa boutique où il travaillait. Et tant y a dans Madrid sergents de justice qu'ils me chargent incontinent pour m'arrêter. Moi, je me fourre dans une maison à la porte de laquelle je me tiens sur la défensive sans laisser entrer âme qui vive, sous peine de passer par la pointe de mon épée. Il y avait là des hommes de la justice de Ville et de Cour, et plus l'affaire traînait en longueur plus il en venait ; tellement qu'ils appelèrent

un des alcades de Cour, lequel était D. N. Fariñas. Celui-ci, s'étant approché avec une grande troupe d'alguazils, me dit, le chapeau à la main : « — Je supplie Votre Grâce de remettre son épée à la ceinture. » Je lui réponds : « — Votre Grâce me le demande de si courtoise façon que, me dût-on trancher le col, je le ferai. » Comme je le fis, en effet. Il dit : « — Jurez-moi sur cette croix de ne pas prendre la fuite et de venir avec moi. » Je réponds : « — L'homme qui a fait ce que Votre Grâce lui a commandé n'a pas besoin de jurer. Que Votre Grâce me guide où sera son bon plaisir. » Et, étant partis côte à côte, nous arrivons à la prison de Cour. Il dit : « — Votre Grâce restera céans en dépôt jusqu'à ce que j'aie fait part de ceci à l'Assemblée et à son altesse le prince Grand Prieur... Holà ! dites qu'on lui donne un logement, le meilleur qu'il y aura... Et Dieu soit avec vous. Ce soir je viendrai voir Votre Grâce. »

JE SUIS PRISONNIER A MADRID.

Le geôlier me dit : « — Si Votre Grâce veut partager le logement de certains chevaliers gênois, elle aura compagnie. » Je dis que oui. Il monte et leur dit la chose ; ils consentirent de bon gré.

J'avisai aussitôt le secrétaire de mon Assemblée, mais il était déjà au courant. Les gênois me

donnèrent à souper et me firent dresser un lit sur le sol, pas mauvais. A minuit, l'alcade vint donner la question à un voleur, et, chemin faisant, procéda à mon interrogatoire. Je répondis : « — Votre Grâce sait bien que, le jour où j'ai pris l'habit de mon ordre et fait profession, j'ai dépouillé ma liberté, et que je ne suis même pas libre de faire un pas devant Votre Grâce. Je la supplie donc, avant toute chose, de me remettre au prince Grand Prieur comme à mon juge naturel. » Il fit : « — En parlant ainsi, Dieu sait à quoi vous vous exposez. » Moi : « — Ce que j'ai dit je le dis et je le signe de mon nom. » Tel fut mon interrogatoire. Sur quoi le seigneur alcade s'en fut, et moi je m'allai mettre au lit.

Le lendemain, l'alcade vint en grande hâte me dire de m'habiller, que tout le tribunal m'attendait. Je répondis : « — Ces seigneurs ne sont pas mes juges, en conséquence je n'y veux aller. » Il fut le leur rapporter. Alors ils firent monter huit galériens pour me porter dans la salle, moi et mon lit ; ce qui fut exécuté incontinent.

Les galériens me plantèrent au milieu de la salle, tout couché comme j'étais dans ma prison. On commença à me dire ce qu'on a accoutumé de dire en ce tribunal ; moi, je répondis un mot qui les obligea à me faire jeter au cachot. En passant par les galeries, je rencontrai deux cheva-

liers de mon ordre et le fiscal, qui venaient me réclamer par ordre de l'Assemblée. Ils entrèrent en la salle, et tous, à huis clos, décidèrent qu'un alcade allât faire son rapport au Conseil de la Guerre. Un d'eux, qui avait nom N. de Valenzuela, s'y en fut, monta jusque chez le roi, et revint à midi — entre temps on n'interrogea personne — porteur d'un décret dont je possède l'expédition.

Il y est dit : « Remettez l'alférez Alonso de Contreras au prince Grand Prieur, notre neveu, avec tout ce qu'il a pu écrire de sa main, sous réserve expresse qu'on s'informe s'il est profès, et, s'il l'est, qu'une expédition de son diplôme de profession reste en les mains des alcades. » Il revint donc avec ce décret. On me fit comparaître — j'étais vêtu, cette fois, — et on me demanda mon diplôme de profession. Je l'envoyai chercher, et, après l'avoir bien examiné, ils me remirent entre les mains des chevaliers, lesquels me menèrent à la prison de la Couronne. J'y restai jusqu'au jour où l'Assemblée me condamna à deux années de bannissement. Je m'en fus servir sur la flotte, et j'y restai jusqu'au jour où je redemandai licence d'aller à la Cour solliciter une compagnie.

On nomma quarante capitaines, mais le sort ne me fut pas favorable. Je quittai Madrid dans

l'intention d'aller à Malte, où il me semblait que je pourrais avoir profit. Je fis rencontre d'un chevalier qui allait à Malte et nous nous y rendîmes de compagnie. A Barcelone nous nous embarquâmes pour Gênes, et, arrivés en cette ville, nous partîmes par terre pour Rome où nous arrivâmes en peu de temps. Il m'y advint un petit ennui.

J'étais malade d'une fièvre tierce, et, comme elle me laissait sur pied, je m'en fus un jour par passe-temps au logis de certaines femmes espagnoles. Arrivent deux gentilshommes italiens. Les voilà qui montent : la servante, à l'insu de ses maîtresses et de moi, leur avait ouvert la porte. Entrés en la salle, ils me demandent : « — Que faites-vous là? » Je réponds : « — Je parle d'Espagne avec ces dames, car nous sommes pays. » Ils me disent sèchement : « — Ouste ! va-t'en. » Il me sembla avilissant de vider les lieux en cette manière, et, faisant la sourde oreille, je continue de parler avec une de ces femmes. Eux derechef : « — Attendez-vous que nous vous jetions au bas de l'escalier? » Je n'en peux endurer davantage, je lève mon épée — je la tenais à la main, comme un malade, — et je me jette sur eux. Ils dégringolent tous les escaliers, l'un d'eux la tête malement rompue. A leurs cris, des sbires, dont il y a quantité en cette ville, se ruent et, nous fourrant

tous en un carrosse, nous mènent chez le gouverneur. Là, l'histoire entendue, ces femmes et les gentilshommes eux-mêmes me prièrent de leur donner la main ; sur quoi nous nous en fumes chacun en notre logis.

DU POISON QU'ON ME FIT PRENDRE A ROME.

Ces hommes, n'ayant pas le courage de me tuer, s'entendirent avec mon hôte. Ils me firent dire par lui que, si je voulais guérir de ma fièvre, il y avait un médecin qui s'en chargerait en quatre jours, sans me réclamer aucun argent jusqu'à guérison. Moi, désireux de recouvrer la santé, de répondre : « — Amène ce médecin. » Le lendemain, l'hôte me vint dire : « — Il est là. » Le médecin entra. C'était un homme vêtu en clerc. Il m'examine, s'informe de mon mal ; je lui réponds. Lui : « — En quatre jours je vous rends bien portant. Dieu soit avec vous. Demain je reviendrai ; ne vous levez du lit. » Il s'en va, et l'hôte me dit : « — C'est le meilleur médecin de Rome ; il l'est du cardinal de Joyeuse[1]. » Et moi d'attendre le lendemain la venue de ce brave médecin ou de ce diable. Il tire alors de sa bougette une petite fiole

1. François de Joyeuse (1562-1615), tour à tour archevêque de Narbonne, de Toulouse et de Rouen ; cardinal, légat du pape en France.

de vin rouge et un papier contenant certaine poudre ; il demande un verre, y verse dedans abondance de cette poudre, avec du vin de la fiole, puis, remuant le tout, me dit : « — Que Votre Seigneurie boive. » Je le fis, et, quand j'eus fini, il me fait : « — Restez au chaud et tenez-vous dès à présent pour guéri, » et s'en va.

Or, au bout d'un demi quart d'heure, mes dents et mes entrailles se mettent à se nouer, au point que je pensai crever. Je demande confession et rejette par en haut tout ce que j'avais pris, et, par en bas, noir comme de l'encre. Mon camarade le chevalier court chez l'ambassadeur d'Espagne et fit appel au docteur de l'ambassade, lequel était portugais. Il vint sur-le-champ ; je lui contai ce qui s'était passé. Après avoir vu ce que j'avais rejeté par en haut et par en bas, il m'ordonna des remèdes grâce auxquels il arrêta, non sans peine, un si grand mal. Plus tard il me dit — et c'était pour démontrer comme mon estomac était robuste — : « — Je veux donner à une mule plein une coquille de noix de cette poudre et qu'elle crève dans l'heure. » Et à moi on m'en avait donné une grande cuillère d'argent toute comble !

Il continua à me visiter jusqu'à ce qu'il m'eût remis sur pied, et, comme il voulait faire arrêter ce médecin, l'hôte dit : « — Je ne le connais pas. Il est venu de lui-même faire ses offres de service,

se disant docteur du cardinal de Joyeuse. Ce que j'en ai fait, moi, c'était pour votre bien. » Oncques ne reparut le médecin en question, d'où je supposai qu'il avait été envoyé par ces deux hommes qui avaient dégringolé l'escalier. Par ainsi cette affaire en resta là, et, redevenu bien portant, je partis pour Naples avec mon camarade, de là pour Messine, et de là pour Malte.

CHAPITRE XII

Comment, arrivé à Malte, je retournai en Espagne et fus capitaine d'infanterie espagnole, et d'autres aventures.

A Malte je trouvai des lettres d'Espagne. L'une, du roi, adressée au Grand Maître, lui mandait de me donner licence d'aller en Espagne lever une compagnie d'infanterie, car j'avais été désigné à cet effet dans une promotion de huit capitaines qu'on avait nommés. L'autre m'était adressée par D. Bartolomé de Anaya [1], du Conseil de la Guerre, et me notifiait ma nomination. Je m'occupai de mon départ qui eut lieu dans les quinze jours, et le Maître me chargea de passer chemin faisant par Marseille, pour y aviser deux galères de la Religion d'avoir à passer dans le plus grand secret à Carthagène, pour y embarquer deux cent mille ducats de mortuaire [2].

1. De l'ordre de Malte. Fut secrétaire du Conseil de la Guerre sous Philippe II, III et IV.

2. Revenu d'une commanderie qui, à la mort du titulaire, faisait retour à l'Ordre jusqu'au 1er mai de l'année suivante.

Je passai par Barcelone jusqu'à Madrid, le tout en vingt-sept jours depuis Malte, et, lorsque j'arrivai, on était déjà parti lever les compagnies, et la mienne, un mien cousin, alférez des Flandres, l'était allé lever à Osuna. Comme aucune compagnie ne lui était échue, il s'était offert à lever la mienne en mon nom, au titre d'alférez, et, si je n'arrivais pas à temps pour l'embarquement, éloigné comme je l'étais, à rester à sa tête. Le Conseil y avait consenti ; mais je me démenai si bien que j'arrivai plus de quatre mois avant l'embarquement, qui était pour les îles Philippines.

POISON QU'ON ME DONNA A OSUNA.

Donc je partis de Madrid pour Osuna où j'arrivai par la poste avec les lettres patentes qu'on m'avait délivrées à Madrid, et lorsque le cousin me vit, il en resta quasi mort : il se tenait déjà capitaine. Nous parlâmes. Je lui offris tout ce qu'on peut attendre d'un bon ami et parent. Il me dit qu'il voulait faire la campagne. Je l'en estimai, mais je ne savais pas son intention damnée.

Or, il circonvint un mien page, porteur de ma lance de commandement, et l'induisit à me donner de l'arsenic pour me tuer. Et, la première

fois, ledit page le versa sur deux œufs cuits à l'eau, mais sans coquille, qu'il saupoudra d'arsenic et de sucre. Moi, j'y émiettai mon pain, comme j'avais coutume, et je mangeai. Une heure plus tard, il me prit des nausées à mourir. Je me mis à vomir. On appela les médecins ; ils me firent confesser sur l'heure, et crurent que je trépassais cette nuit-là. Je faisais pitié à toute la ville.

A minuit, ils me donnèrent un cordial puissant, et le petit gars — il courut l'acheter — y jeta pour dix maravédis d'arsenic, tellement qu'à le boire il me fit à la gorge quatre plaies, et que je ne le pus achever. Les médecins perdaient la tête. Ils furent chez l'apothicaire demander ce qu'il m'avait donné. Il dit : « — Ce que vous avez ordonné. » On me fit prendre un vomitif, mais il n'en était besoin, car d'elle-même s'en chargeait la nature, laquelle fut mon vrai remède.

Le jour se leva, et le gouverneur me vint voir, et avec lui, ce qu'il y avait de mieux dans la ville. Il donna ordre qu'on m'apprêtât à manger chez lui, et fit arrêter à mon insu une femme qui était en ma maison. Arriva l'heure du dîner. Le petit page l'alla chercher et y jeta un autre paquet d'arsenic. Je mangeai et aussitôt de recommencer mêmes nausées, qu'on attribua aux précédents repas ; je vomis tout mon dîner, qui ne resta pas

un instant dans mon corps. Il y avait un soldat nommé Nieto qui me chassait les mouches, car c'était en août. Il était quelque peu malade des parties basses, et dit : « — Donnez ce qui reste à Nieto, il le peut bien manger quoique ce soit aujourd'hui vendredi. » Le pauvret le mangea : à cinq heures du soir il était mort.

Cependant mon parent l'alférez ne m'était pas venu voir. Le petit page s'en fut chez un alcade qui avait la clef de mon coffre ; je lui avais laissé juridiquement mes hardes, ce qui équivaut à un testament. Il lui dit : « — Señor, mon maître dit que vous me donniez la clef pour prendre un rosaire indulgencié qu'il y a dans le coffre. » Il y en avait un, en effet. L'alcade lui donna la clef, et il fit main basse sur six cents réales, une grande croix de Malte pesant deux cent cinquante carats, des bas, des jarretières et des écharpes, et de toute la journée ne reparut.

L'alcade me vient voir et me demande : « — Comment vous sentez-vous ? » Je dis : « — Mieux. » C'est qu'on ne continuait pas à me donner de l'arsenic. Il s'informe du rosaire, pour savoir quelles indulgences y étaient attachées. Je dis : « — Quel rosaire ? » Il me répond : « — Votre Grâce n'a-t-elle pas envoyé son page me demander la clef du coffre pour l'y prendre ? » Je dis : « — Non, señor. » — « Eh bien, je la lui ai

donnée. » On se mit à sa recherche ; on le trouva en la maison d'un muletier avec lequel il s'était mis d'accord pour passer à Séville. On l'amène devant moi. Je lui demande : « — La clef. » Il la tire. Le coffre ouvert, on y trouve de moins les objets que j'ai dit. Moi : « — Où as-tu mis ce qui manque? » — « Dans une cache. » On y va avec lui et on en rapporte tout, à l'exception de vingt-six réales. Je dis alors : « — Fouillez-lui les poches. » On le fait, et on y trouve un paquet d'arsenic. Comme on le dépliait, l'hôtesse dit : « — Ah! messieurs, voilà le poison qu'on donnait au capitaine. » Quand on eut reconnu que c'était de l'arsenic, je dis au page : « — Traître! que t'avais-je fait que tu aies voulu m'empoisonner? » Lui de répondre : « — Ce papier, je l'ai trouvé dans la rue. » Moi, je fais à l'alcade : « — Señor, mandez céans le bourreau ; celui-ci dira la vérité. » Mais l'alcade : « — Mieux vaut qu'on le mène en prison, qu'on lui fasse procès dans les formes et qu'on lui applique la question. Nous saurons bien qui l'a poussé à ce crime. » Cela me paraît bon ; j'appelle l'alférez, que je n'avais vu de deux jours, et lui donne ordre de mener l'enfant en prison entre quatre soldats. De peur, il obéit ; mais se sachant la cause de tout le mal, il passe en l'emmenant par l'église de Santo Domingo ; il lui conseille d'y chercher asile. Le petit gaillard ne se

le fit pas dire deux fois. Ce n'est pas tout. L'alférez exhorte les moines : « — Surtout, ne le livrez pas ; le capitaine le ferait pendre sur l'heure. » Les moines l'écoutent et envoient l'enfant à Séville la nuit même.

Dès qu'on cessa de me donner de l'arsenic j'allai me rétablissant, car Dieu voulut me conserver. Lui sait pourquoi. Je guéris, me levai, à la joie de toute la ville, et me déterminai d'aller à Séville avec six soldats. Là, je fis diligence pour chercher le petit page ; je le trouvai facilement et le ramenai à Osuna où on l'espérait pour lui infliger un châtiment exemplaire. On instruisit la cause et on le mit à la question. Il confessa avoir fait cela sur l'ordre de l'alférez, lequel lui avait fait de grandes offres. On l'eût voulu pendre, mais on ne lui trouva pas l'âge requis et, par ainsi, lui donna-t-on cent coups de fouet, lié à un poteau dans la prison, et lui coupa-t-on à chaque main les deux doigts dont il saupoudrait d'arsenic ma nourriture.

En la confession que j'avais faite à l'article de la mort, j'avais offert à Dieu, par devant mon confesseur, de pardonner à qui aurait été cause de ma mort ; le confesseur l'avait exigé de moi, sachant que c'était l'alférez. Quant audit alférez, le gouverneur le voulut arrêter, mais point n'y consentis. Je l'avais fait appeler, et lui avais dit : « — Que

Votre Grâce s'en aille avec Dieu et ne m'en demande pas la cause. Si quelque chose vous fait besoin, dites-le, je vous la donnerai. » Il resta comme mort et s'esquiva dans l'heure, ne pouvant s'imaginer que je ne revinsse pas sur ces paroles. J'appris par la suite qu'il était passé aux Indes, et oncques ne reparut en Espagne.

Avec tout ça, je restai plus de deux années quasi estropié des pieds et des mains qui me fourmillaient sans cesse, outre que le poison m'avait ôté la force que j'avais. Les médecins dirent que si je n'en étais pas mort c'est que mon estomac était habitué au poison, à cause qu'on m'en avait déjà donné à Rome si peu de temps auparavant.

Vint le Commissaire : il passa la montre de ma compagnie et nous nous mîmes en marche vers San Lucar où était parée la flotte qui devait aller aux Philippines. Je fus désigné pour m'embarquer sur le galion *La Concepcion* comme chef de trois compagnies qui y partaient. Nous sortîmes de San Lucar dans la direction de Cadix, pour, de là, appareiller vers les Philippines. Sur ces entrefaites arrive un ordre du roi nous enjoignant de ne pas partir, mais de nous incorporer à la flotte royale, et d'aller tous ensemble, les galions de l'argent et toutes les galères d'Espagne, à Gibraltar ; on disait qu'une flotte hollan-

daise y allait venir. Le prince Philibert était général de toutes ces forces.

A l'entrée de Cadix il y a, à quatorze palmes sous l'eau, un écueil qui a nom *Le Diamant*, sur lequel se sont perdus maints navires. Moi, comme le plus malchanceux, je m'y heurtai et me perdis à la vue de toute l'escadre. Nul ne se noya parce que je fus secouru par toutes les chaloupes de la flotte et par monseigneur le marquis de Santa Cruz[1] avec sa capitane. Le prince donna ordre de m'arrêter ; on me mena au galion où je restai embarqué tant que dura l'expédition ; même je ne sautai à terre que le Conseil de la Guerre ne m'eût rendu la liberté, voyant qu'il n'y avait pas de ma faute. Nous croisâmes dans le détroit, de Gibraltar au cap Spartel, avec quelques navires de la flotte, pendant plus de trois mois, attendant toujours la flotte hollandaise qui jamais ne vint.

Cela se passait en janvier mil-six-cent-seize, et, en mars ou avril, arriva l'ordre de démembrer la flotte — comme il fut fait — et, en particulier, celle qui devait aller aux Philippines ; elle y faisait pourtant bon besoin. Ordre fut donné aux six galions de s'agréger à la flotte royale, et à l'infanterie, qui était la meilleure du monde, de

1. D. Alvaro II Bazan, 2e marquis de Santa Cruz, du Conseil d'Etat.

passer en Lombardie sous la conduite de D. Carlos de Ibarra [1], qui l'y mena. Ces deux mille cinq cents hommes avaient pour mestre de camp D. Pedro Esteban de Avila.

Quant à moi, je restai en Espagne avec un autre capitaine parce qu'ordre en était donné en ces termes dans un paragraphe d'une lettre écrite par le roi au marquis de Santa Cruz : « Attendu qu'il convient à l'Espagne de renforcer les régiments de Lombardie, bien sera que passe en ce pays celui de D. Pedro Esteban de Avila, qui devait aller aux Philippines ; qu'il emmène aussi les deux cents hommes désignés pour marcher avec les capitaines entendus en la navigation, c'est-à-dire Contreras et Cornejo ; quant auxdits capitaines, permis leur est de demeurer pour enrôler de nouveau des hommes pour les Philippines. »

Cela étant, nous ne partîmes, et nous en fumes, par ordre du marquis, à la Cour. On nous y retint plus de six mois. Je reçus enfin l'ordre de partir incontinent pour la Junte de guerre des Indes, à

1. Fils aîné de D. Diego de Ibarra, dont il a été question au chapitre x. D'après Cabrera de Cordoba, il reçut, au mois de septembre 1610, une estafilade de *neuf points*. « En admettant qu'il ait survécu à cette blessure, on serait porté à identifier ce fils de D. Diego avec le Carlos de Ibarra qui prit part à l'expédition de la Mamora en 1614 et à un combat livré aux Hollandais dans le détroit de Gibraltar, le 10 août 1621. » A. Morel-Fatio, *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, p. 318.

Séville : en route, ordre me toucherait qui me dirait ce j'avais à faire. D. Fernando Carrillo [1], président dudit conseil, me fit appeler, et, m'ayant fait donner cinq cents écus, ce soir-là même je pris des mules pour Séville, où je partis.

A Cordoue je fus touché par un pli qui m'ordonnait de voir le président de la *Contratacion* de Séville ; ce que je fis dès mon arrivée. Le président m'enjoignit de partir pour San Lucar, où le duc de Medina-Sidonia [2] me donnerait des ordres. Je vis Son Excellence. Il me commanda en secret de passer à Cadix avec un ordre pour le gouverneur de cette ville, ajoutant que, à neuf heures du matin, il y aurait deux galères prêtes pour embarquer l'infanterie.

Je vis le gouverneur de Cadix. Le pli que je lui portais lui ordonnait de faire battre la caisse pour ravitailler les compagnies de marine qui se

1. D'abord président du Conseil des Finances, de 1609 à à 1617, fut nommé à cette date président du Conseil des Indes en remplacement de D. Luis de Velasco, marquis de Salinas de Pisuerga ; mourut le 23 avril 1622, et fut remplacé comme président du Conseil des Indes par D. Juan de Villela.

2. D. Alonso Perez de Guzman, 7e duc de Medinasidonia, chevalier de la Toison d'or, général de la mer océane et des côtes d'Andalousie, mourut en juillet 1615 à San Lucar. Il eut pour successeur son fils aîné, D. Manuel Domingo Francisco de Paula, marié à Da Juana de Sandoval, fille du duc de Lerme. Il mourut en 1636.

trouvaient là. Lesdites compagnies une fois rassemblées dans la maison du roi, on devait y prendre, pour les embarquer sur les deux galères, deux cents hommes à mon choix, et m'en donner le commandement. On me livrait au choix lesdits gaillards, mais sans un seul officier supérieur ; vous entendez bien, pas un capitaine, pas un alférez, pas un sergent. Cela fut fait avec tout le secret requis, autrement on n'en eût pas embarqué un seul, car les soldats de cette garnison et de ces flottes sont les plus madrés ruffians de l'Andalousie.

Je partis pour San Lucar où le duc tenait parés deux galions de quatre cents tonnes pourvus d'artillerie et des vivres nécessaires, sans compter les munitions de poudre, mèche et plomb que nous emportions pour la place que nous allions ravitailler. J'arrivai à San Lucar. Le duc m'ordonna d'embarquer mon infanterie sur les galions ; je le fis, et mis dans chacun cent hommes qui se virent comme pris d'assaut avant de comprendre ce qui leur arrivait. Survint de la Cour le capitaine de l'autre galion, et nous nous embarquâmes pour notre expédition, dont le but était de secourir Porto-Rico, dans les Indes, qu'on disait assiégé par les Hollandais.

JE METS DES MUTINS A LA RAISON.

J'étais à attendre le moment du départ à l'endroit dit Los Pozuelos, près de la barre du Guadalquivir. Les soldats, tous embarqués de force et quittant des maîtresses de longue date, — c'étaient les pourvoyeurs de la mort en Andalousie, — se gaussaient quasi de moi. Si je leur disais : « — Sus, messieurs, tout le monde en bas, voici qu'il est nuit, » ils me répondaient : « — Sommes-nous des poules, pour nous coucher avec le jour ? Paix donc ! » J'étais tourmenté et ne dormais mie, me demandant comment se passerait la traversée, car, à l'exception de quinze matelots et de six artilleurs, je n'avais à compter sur personne ; les cent soldats m'étaient tous ennemis. Par ainsi, j'eus recours à un expédient.

Jetant les yeux sur un de ceux qui me semblait le plus pourfendeur et auquel ils portaient respect, — car même chez ces gens-là il s'en trouve à qui obéissent les bravaches, — je l'appelai et lui dis : « — Eh ! señor Juan Gómez, venez par ici. » Je le fis entrer dans la chambre de poupe, et lui dis : « — Combien de temps y a-t-il que vous servez le roi ? » Lui : « — Il doit y avoir cinq ans, tant à Cadix, à Larache, d'où je me suis enfui, que sur la flotte. » Je répondis : « — Pour sûr, je vous ai

pris en affection et je regrette de n'avoir pas une enseigne à vous donner. » Il fut très satisfait de cela, et dit : « — Eh ! certains autres s'en acquitteraient plus mal que moi. » Alors, moi : « — Eh bien, si vous voulez être sergent de cette compagnie, allez à terre et demandez cette place. Que si vous n'avez pas d'argent pour acheter une hallebarde, je vous en donnerai, moi. » Il réplique : « — J'ai encore cinquante piastres, puisque Votre Grâce me fait tant d'honneur. » Il vous faut savoir qu'il y avait tel de ces hommes qui donnait deux cents réales de huit pour qu'on le laissât aller à terre. Je lui donnai un papier pour le contador, et dis : « — Allez. Votre Grâce a le pied à l'échelle pour devenir alférez. Et prenez garde que j'ai confiance en vous. » Il sauta dans la barque, s'en fut à terre, demanda la place et revint sur-le-champ avec sa hallebarde.

Lorsque les bravaches le virent sergent, ils crurent leur affaire dans le sac ; mais moi, mettant à exécution ce que j'avais déterminé, j'appelai le sergent dans la chambre, et lui dis : « — Vous voici désormais un autre homme qu'avant. Pour un officier le moindre délit est trahison, ce qui n'est pas pour un soldat. Dites-moi donc, par la vie du sergent que vous êtes, lesquels de ces hommes sont les plus dangereux et les plus bravaches. » Il riposte : « — Taisez-vous, Votre Grâce,

ces gens-là ne sont que pauvrets. Il n'y a que Calderon et Montañés qui soient à peu près hommes de bien. » Je dis : « — Donc, à la nuit, quand nous leur signifierons de se retirer, trouvez-vous là, l'épée nue. » — « A quoi bon, señor? Mais, vive Christ ! il suffit d'un gourdin. » — « Non, dis-je, les soldats, lorsqu'ils perdent la vergogne, ce n'est pas par le bâton qu'on les châtie, mais par l'épée. »

La nuit venue, je dis, à l'accoutumée : « — Sus, messieurs, en bas ; c'est l'heure. » Ils me répondent avec leur insolence habituelle : « — Paix donc ! » Moi, qui étais proche de Calderon, je lève mon épée et lui en décoche si grande taillade qu'on lui voyait la cervelle ; et je fais : « — Ah ! insolente canaille, en bas ! » En un clin d'œil chacun était dans sa tanière, doux comme brebis. On me vint dire : « — Savez-vous, señor capitaine, que Calderon se meurt ? » — « Qu'on le confesse et le jette à la mer. » Et, par ailleurs, je donnais ordre de le panser. Je fis incontinent mettre aux ceps le Montañés, grâce à quoi toute cette gent fut si soumise qu'ils ne soufflèrent même pas un « Vive Christ ! » de toute la traversée ; il faut vous dire que quiconque sacrait, je le faisais rester planté une heure avec, sur sa tête, un morion pesant trente livres, et un plastron du même poids.

J'avertis l'autre capitaine d'en faire autant. Il est vrai que les soldats, quand ils surent comme il en avait succédé sur mon galion, renoncèrent à leur projet, lequel était, au sortir du port, de sauter à terre à Arenas Gordas, de s'enfuir tous, et, si je les en empêchais, de me tuer.

CHAPITRE XIII

Où est conté le voyage que je fis aux Indes, et de ce qui m'y advint.

Je sortis de San Lucar et naviguai quarante-six jours sans voir d'autre terre que les Canaries. J'arrivai aux îles de Matalino (La Martinique), où je fis aiguade. J'y vis quelques indiens sauvages, encore que le passage fréquent des flottes les enhardisse à dévaler aux bateaux ; mais aucun des nôtres ne se hasarda à descendre, parce que lesdits indiens avaient pris plusieurs marins pour les manger.

Je poursuivis ma route à plus haute latitude. J'arrivai aux Virgenes Gordas, qui sont d'autres îles inhabitées. Je me dirigeai vers le passage de Porto-Rico, canal étroit où croisent d'ordinaire corsaires anglais, hollandais et français. J'y arrivai de nuit et fus en personne reconnaître ce passage en une barque bien armée, laissant les galions hors du canal qui est court et sur lequel il y a deux ports excellents. Je ne découvris aucun vaisseau, et traversai.

Le jour se levait à peine que j'étais à l'embouchure de Porto-Rico. J'y entrai, pavillons arborés, et fus très bien accueilli par D. Felipe de Biamonte y Navarra, gouverneur de l'île. Il me dit : « — C'est miracle que n'ayez rencontré Guatarral (Walter Raleigh [1]), corsaire anglais qui croise par là avec cinq vaisseaux, trois grands et deux petits, et qui nous moleste tous les jours. »

Je débarquai la poudre, dont il dit avoir bon besoin, la mèche, le plomb et quelques armes à feu ; dont le bon gouverneur resta satisfait. Il me demanda de lui laisser quarante soldats pour renforcer sa garnison. Alors, ce fut une confusion telle que je n'en ai vu de ma vie. Aucun ne voulait débarquer, tous pleuraient presque à l'idée de rester là ; en quoi, d'ailleurs, ils avaient raison, car c'était devenir esclave à perpétuité. Je leur dis : « — Mes enfants, force m'est de laisser ici quarante soldats ; mais c'est Vos Grâces qui se condamneront elles-mêmes. Moi, je ne désignerai personne, et même un valet que j'ai, si le sort le touche, il restera. » Je fis autant de bulletins qu'il y avait de soldats, et, parmi eux, quarante noirs.

1. Célèbre marin anglais, favori de la reine Elisabeth, plusieurs fois disgrâcié, se signala contre les Espagnols, notamment lors de la déroute de l'*invincible armada*. Jacques Ier le fit décapiter sur une plainte de piraterie portée contre lui par l'Espagne, probablement à la suite de l'expédition dont parle ici Contreras.

Les ayant mis ensemble dans une cruche et mêlés, j'appelais les soldats à tour de rôle, et disais : « — Que Votre Grâce plonge la main. Si vous tirez boule noire, vous resterez. » Ils firent ainsi, et il fallait voir, lorsqu'ils tiraient une noire, quelle mine ils faisaient. Finalement, se rendant compte que c'était chose juste et forcée, ils se consolèrent ; surtout quand ils virent que, le sort étant tombé sur lui, un mien valet qui me servait de barbier dut rester tout le premier.

Il y avait dans le port deux bateaux qui devaient aller à Santo Domingo, qui est la Cour des îles espagnoles, et où il y a président et oïdores ; c'est la première terre que foulèrent nos conquérants. Lesdits bateaux étaient espagnols ; ils devaient charger des peaux de taureaux et du gingembre dont il y a abondance, et ils partirent avec moi. J'arrivai au port de Santo Domingo, où je fus bien accueilli. Je me mis à élever un fortin, suivant l'ordre que j'en avais, à l'entrée du fleuve.

COMBAT CONTRE WALTER RALEIGH.

A deux jours de là, je reçus avis que Walter Raleigh mouillait là proche avec ses cinq bateaux. Je parlai au président de leur aller sus, et il le trouva bon, malgré les protestations des maîtres,

qui disaient : « — Si nos navires se perdent, on sera tenu de nous les payer. » J'arme les deux bateaux que j'avais amenés de Porto-Rico, plus un autre venu du Cap Vert avec une cargaison de nègres ; avec ces vaisseaux et les miens je sors du port, faisant mine d'être bateaux marchands, et cingle vers l'ennemi. Lorsqu'il nous signale, je fais virer de bord comme si je fuyais. Les ennemis mettent toutes voiles sur nous ; nous faisons exprès de fuir lentement ; en rien de temps ils nous joignent. Alors, je leur tourne la proue, arbore mes étendards, et nous voilà à foncer sur eux, eux sur nous. Ils étaient meilleurs voiliers que nous, par ainsi, lorsqu'ils voulaient nous atteindre ou nous fuir, ils le pouvaient ; et voilà comme il ne m'en resta nul entre les griffes. On combattit. Advint à leur amiral de mourir d'un boulet ; lors ils nous reconnurent non pour marchands, mais pour vaisseaux de guerre à leur poursuite, de sorte qu'ils s'en furent.

Moi, je retournai à Santo Domingo où je terminai mon fort, puis je partis pour Cuba, où je bâtis en quatre jours une autre petite redoute. J'y laissai dix soldats. A Santo Domingo j'avais laissé cinquante hommes et les trois bateaux ; je n'en avais plus qu'un, mais bien armé. Cuba est une ville en l'île du même nom, sur laquelle sont encore bâties La Havane, El Bayamo (San-Salva-

dor-de-Bayamo) et d'autres cités dont plus ne me souviens,

Je sortis de Santiago de Cuba, et, à l'île des Pins, je tombai sur un bateau au mouillage. Ce fut un combat de rien ; le bateau était anglais et l'un des cinq de Walter Raleigh. Mes prisonniers me contèrent comment Raleigh s'en était fui et avait débouché du canal de Bahama ; ils ajoutaient : « — C'est que vous lui avez tué son fils, qui était amiral, plus treize personnes. Voilà comme, de terreur, Raleigh s'en est retourné en Angleterre, emmenant quelques prises. » De quoi je donnai avis au président et au gouverneur de Porto-Rico pour qu'ils ne fussent plus sur le qui-vive. Ce bateau renfermait du bois de Brésil et quelque peu de sucre dont il avait fait prise ; en fait d'hommes, vingt et un Anglais. Je les conduisis à La Havane où ils restèrent jusqu'à l'arrivée de la flotte qui les emmena en Espagne.

Cependant je livrai les munitions et l'infanterie qui me restaient à Sancho de Alquiza, lequel était capitaine général de cette île et de tous les lieux circonvoisins, et je retournai en Espagne avec la flotte dont D. Carlos de Ibarra était général. En mil-six-cent-dix-huit, j'étais parti, en mil-six-cent-dix-neuf je revins.

RETOUR EN ESPAGNE.

Je débarquai à San Lucar et passai à Séville. J'y trouvai malade monseigneur Juan Ruiz de Contreras[1], lequel était en train de dépêcher une flotte pour les Philippines ; il me dit au débotté qu'il avait reçu ordre du roi de se faire aider de moi. Je le fis, et Juan Ruiz m'envoya sur-le-champ à Borgo (Bonanza?), où l'on paraît six grands galions et deux pataches. Je travaillai conformément à l'ordre qu'il m'avait donné jusqu'à ce que j'eusse fait descendre lesdits bateaux à San Lucar, hors du bassin de carénage, c'est-à-dire espalmés.

On y embarqua des vivres, l'artillerie nécessaire, l'infanterie — soit mille hommes, et des bons, — sans compter mariniers et artilleurs. Le général de cette flotte était D. N. Zoazola, de l'habit de Saint-Jacques, lequel partait de mauvais gré, comme les autres ; et mauvaise fin eurent-ils aussi. Treize jours après être partis de Cadix par un beau temps, les assaillit une tempête et ils se

1. Avait été nommé en 1605 secrétaire du Conseil des ndes, attaché aux affaires de la Nouvelle-Espagne. En 1622 son fils, D. Fernando, fut nommé titulaire de ce poste avec licence d'en disposer en cas d'absence, d'empêchement, de maladie ou de mort de son père.

vinrent perdre à six lieues du port. On dit : « — C'est, pour sûr, la faute à l'amiral, lequel n'est pas homme de mer et de sa vie n'a mis le pied sur l'eau. » Il s'appelait N. Figueroa. Pour réparer ce désastre, on le bombarda amiral d'une nouvelle flotte.

La capitane et le vaisseau amiral s'étaient jetés à la côte dans le même parage, et de la capitane il ne resta pas une écharde, encore que ce fût un galion qui jaugeait plus de huit cents tonnes et portait quarante pièces de bronze de gros calibre. Le général et tous ses gens se noyèrent, et il ne se sauva pas plus de quatre personnes. Dans le vaisseau amiral presque tous se sauvèrent ; ce galion ne se disloqua pas aussi vite parce qu'il donna en un endroit plus profond. Les autres coururent le détroit : l'un d'eux se perdit à Tarifa, un autre à Gibraltar, un autre au cap de Gata. Les deux pataches se sauvèrent. Tel fut le sort de cette flotte.

Pour y remédier, — comme si c'eût été à moi la faute, — on m'envoya avec deux tartanes à la plage de Tarifa, recueillir trente pièces de bronze qu'on avait jetées hors du galion qui s'y était perdu ; car, — on en avait eu vent, — deux galions d'Alger se trouvaient là, qui voulaient embarquer cette artillerie, mais les troupes de terre les en avaient empêchés. Moi, j'arrivai avec

mes deux tartanes, et embarquai les pièces. J'avais ordre, au cas où les ennemis me serreraient de trop près et en viendraient à m'attaquer, de me faire couler à pic avec toute l'artillerie, pour que ceux d'Alger n'en devinssent pas plus forts, et de commander à l'autre tartane d'en faire autant. Mais je serrai le continent, côte par côte ; les ennemis tenaient la haute mer ; tant et si bien qu'ils ne purent me faire dommage et que je ramenai sauve l'artillerie.

A peu de jours de là, on apprit à Cadix que la Mamora (Meheddia) était assiégée sur mer et sur terre : sur terre par trente mille Maures qui lui avaient donné trois fois l'assaut ; de plus, sur mer, empêchaient qu'on y jetât tout secours, vingt-huit galions de guerre, tant turcs que hollandais.

Le duc de Medina Sidonia donna l'ordre de se mettre en mesure de ravitailler incontinent la place. Sur quoi monseigneur D. Fadrique de Toledo [1] para en hâte les galions de sa flotte. Mais les conjonctures ne lui permirent pas de faire l'expédition ; par ainsi, on se contenta de charger

1. D. Fadrique de Toledo y Osorio, fils de D. Pedro de Tolède, marquis de Villafranca, créé marquis de Villanueva de Valdueza le 17 janvier 1624, capitaine général du royaume de Portugal et de la flotte de la mer océane, † le 11 décembre 1634.

deux tartanes de poudre, mèche et boulets : c'était là ce qui faisait faute à la Mamora, les assiégés y ayant brûlé jusqu'aux cordes des puits ou citernes, jusqu'à celles même des lits de camp où dormaient les soldats. Moi, cependant, considérant que, tout décidé que fût le départ de ces tartanes, et après l'ordre qu'on avait donné aux capitaines de choisir parmi leurs hommes les plus éprouvés de chaque compagnie, aucun de ces capitaines ne s'était encore offert, j'allai trouver le duc, et dis : « — Señor, je supplie Votre Excellence de me confier cette expédition. Que si vous m'octroyez cette grâce, marquez-moi au front d'une S et d'un clou [1] comme votre esclave. » Il m'en sut gré et me donna ordre de partir.

Les capitaines de la garnison, voyant que j'avais été désigné, allèrent trouver le duc, et lui dirent : « — Mais ce poste revenait à un d'entre nous qui sommes sous les ordres de Votre Excellence, et non pas à Contreras, qui n'y est pas et se trouve là pour préparer le départ de la flotte des Philippines. » J'en fus informé et m'écriai en public : « — Si on m'a donné ce commandement, si je l'ai, ma foi, sollicité, c'est après que mes criailleurs avaient reçu avis de mettre sur pied de

1, On marquait les esclaves d'une S *(esse)* et d'un clou *(clavo)*, ce qui signifiait *esclavo*.

campagne des hommes de leurs compagnies, et, comme il ne s'est trouvé personne pour le demander, je l'ai demandé, moi. Je suis, d'ailleurs, capitaine d'infanterie et plus ancien que certains autres. Si quelqu'un y trouve à redire, je l'attends à Santa Catalina pour me couper la gorge avec lui. » Et, comme je m'acheminais vers l'endroit désigné, survint un adjudant de la part du duc qui me faisait appeler. J'y allai. Il m'ordonna de lui apporter un congé de monseigneur Juan Ruiz de Contreras aux ordres de qui j'étais. Le congé apporté, on me donna les instructions que j'aurais à suivre, et c'était en particulier ceci : « Avec votre bonne chance, et Dieu aidant, vous devez introduire le secours ou vous laisser mettre en pièces. »

CHAPITRE XIV

Comment je secourus la forteresse de la Mamora, et d'autres événements.

Je partis et pris mes mesures — il y a quarante-deux lieues — de manière à me trouver dès l'aube emmi des vingt-huit vaisseaux. J'eus si bon temps que tout succéda comme je l'avais pourpensé.

J'avais jugé que la flotte ennemie devait mouiller au moins à une lieue au large pour être hors de portée de l'artillerie, et aussi parce que la barre du fleuve est si dure et soulève de tels coups de mer que les vagues s'y précipitent à l'escalade dès une lieue de distance. Ceci compris, en me trouvant à l'aube au milieu de ladite flotte, je piquerais sur la barre, je la franchirais, porté par les flots amoncelés des coups de mer ; que si quelqu'un se déterminait à me poursuivre, force lui serait de pénétrer à ma suite dans le fleuve ou de se jeter à la côte. Or, en advint donc comme j'ai dit. Lorsque les ennemis m'aperçurent, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de me lâcher quelques

mousquetades et canonnades, et encore en petit nombre. Tout fut fait si rapidement qu'ils ne purent me faire dommage.

JE RAVITAILLE LA PLACE.

J'arrivai ; j'étais la colombe de l'arche. Les assiégés m'accolèrent mille fois, surtout le bon vieux Lechuga [1], lequel était gouverneur de la place et l'avait défendue en vaillant qu'il était. Nous nous mîmes à débarquer les munitions, et les ennemis à lever l'ancre ; il leur semblait que la flotte royale allait leur tomber dessus, et c'était bien pensé, puisqu'elle fut là le lendemain au soir.

Moi, je m'en fus manger à la table du gouverneur. Nous étions tout à notre affaire lorsqu'on sonna aux armes. « — Qu'est-ce que c'est? » demanda-t-il. On répondit : « — Six *matasietes* (fier-à-bras) qui viennent en parlementaires. » Il donna ordre de leur ouvrir les portes et de les mener en la maison d'un juif qu'il y a là comme

1. Le capitaine Cristobal Lechuga s'était distingué à la prise de la Mamora (1614). On le laissa dans la place en qualité de gouverneur, avec une garnison de 1.500 hommes. Il reçut un peu plus tard le titre de mestre de camp. On a de lui un *Discurso del capitan Cristoval Lechuga, en que trata del cargo de Maestro de Campo General y de todo lo que de derecho le toca en el exercito*, Milan, Pandolfo Malatesta, 1603, in-4.

interprète. C'était l'usage de mener les parlementaires au logis dudit juif où on leur donnait à manger et à fumer, et c'est à quoi je les trouvai occupés.

Ces *matasietes*, on les appelle ainsi parce qu'ils sont gens de qualité, et il y paraissait : je leur vis de fort jolis baudriers brodés, de fort jolis brodequins, d'excellentes aljubas et des bonnets de Fez, bref, des vêtements différents de ceux des autres Maures. Le mestre de camp Lechuga donna ordre : « — Montez-moi toute la poudre et les mèches par devant la maison où se trouvent les parlementaires, et faites-y passer aussi les soldats que le capitaine Contreras a amenés. » Car ceux-là avaient de beaux habits, au lieu que ceux de la garnison montraient le cuir à travers leurs guenilles.

Donc, nous allâmes en cette maison où étaient les Maures. Ils se levèrent, et nous nous saluâmes ; ils se rassirent et nous portèrent une santé que nous bûmes, car ils boivent aussi sec que portefaix de Madrid.

Lors commencèrent de défiler les munitions, qu'ils virent bien, et les soldats. Les Maures dirent au gouverneur : « — Nous venons prendre congé de vous, car ce soir nous allons partir sept mille *matasietes*, et, cette nuit même, tous les autres s'en iront. C'est que nous vous voulons pour ami

et vous enverrons, en vous priant de les acheter, cinq cents moutons et trente vaches à vendre. » Le gouverneur dit : « — Entendu », et leur donna force tabac, ce qui est le plus grand cadeau qu'on leur puisse faire. D'ailleurs, ces gens-là ne peuvent vivre sans la Mamora ; c'est là qu'ils apportent vendre tout ce qu'ils volent, et aussi ce qu'ils ne volent pas. Ils donnent un mouton aussi gros qu'un bœuf pour quatre réales, une vache pour seize, une fanègue de blé pour trois réales et une poule pour une demi-réale. Sur l'assurance du gouverneur, ils s'en allèrent, et moi je me préparai au départ.

La Mamora est située sur un fleuve (le Sebou), à l'embouchure duquel il y a cette barre dont j'ai parlé, mais où peuvent néanmoins entrer les gros navires. Si les ennemis possédaient cette place, ils feraient grand mal à l'Espagne, parce qu'elle n'est pas à plus de qurante-deux lieues de Cadix, et, comme c'est à ce port ou à San Lucar que nos flottes sont attachées, à leur entrée ou à leur sortie, il leur serait par là facile de nous causer grand dommage en s'emparant de nos vaisseaux ; car ils pourraient en un seul jour retourner chez eux sans avoir à faire une longue navigation jusqu'à Alger ou à Tunis, ni, en outre, à passer comme à présent, à leur grand péril, le détroit de Gibraltar. Ledit fleuve de la Mamora remonte

jusqu'à Tlemcen[1], trente lieues en amont; il est navigable sur tout son parcours et donne de telles facilités pour se ravitailler à si bon marché qu'on pourrait y parer une excellente flotte ; c'est bien pourquoi les Hollandais étaient si friands de la place.

Voulez-vous sentir tout le mal qui nous pouvait advenir de ce fleuve navigable aux gros galions? Sachez que trois lieues plus loin, sur la même côte, il y a un endroit appelé Zalé (Salé), où est une excellente forteresse qui appartient aux morisques andalous. Bien qu'il n'y ait là qu'un méchant ruisseau où ne peuvent tenir que nefs de faible tirant, telles que tartanes et pataches, lesdits morisques, avec leurs coquilles de noix, désolent déjà notre côte d'Espagne. Pas d'année qu'il n'entre en ce Zalé plus de cinq cents esclaves pris sur nos vaisseaux à leur arrivée des Indes, des îles Terceires et Canaries, du Brésil et de Pernambuco; car, leurs prises faites, — c'est nuit et jour qu'ils en font sur la côte du Portugal, — les corsaires sont chez eux en une nuit. On dira que je sors du récit de ma vie et que je me mêle d'écrire l'histoire ; et, ma foi, aussi bien m'en pourrais-je mêler.

1. L'Oued Sebou ne passe pas à Tlemcen, il prend sa source dans l'Atlas et décrit avant de se jeter dans la mer un demi-cercle autour de la ville de Fez.

Je sortis cette nuit-là hors la barre de la Mamora, et je vis le jour se lever à Cadix ; j'entends que j'y entrai avant midi. Je fus à Conil, où était le duc. Il me pria à dîner et, au fruit, lut la lettre de créance dont le gouverneur m'avait chargé pour le roi ; il se réjouit fort de la voir, et me dit de partir pour Madrid sans perdre de temps. Il me remit une lettre pour le roi, un certificat tout à mon honneur et dont je fais grand cas, plus, en une bourse, cent doublons. « C'était là, disaient ses serviteurs, la plus belle prouesse qu'il eût faite en sa vie. »

J'allai au Puerto de Santa Maria, où le proveedor des frontières me donna cent cinquante écus pour courir la poste, et en trois jours et demi je fus rendu à Madrid ; de sorte que, neuf jours après avoir quitté l'Espagne, je faisais mon entrée à Madrid, étant allé d'Espagne en Berbérie, revenu de Berbérie en Espagne, et, de là jusqu'à la Cour ; or, de Cadix à Madrid seulement, il y a cent huit bonnes lieues de terre.

Je mis pied à terre au Palais et montai en corps, comme je me trouvais, au cabinet du roi, d'où sortit monseigneur D. Baltasar de Zuñiga[1] — au ciel soit-il ! — auquel je rendis compte de tout ; puis j'entrai avec Son Excellence en la pré-

1. D'abord gouverneur, puis ministre de Philippe IV. Il mourut en 1622 président du Conseil d'Italie.

sence du roi, et, le genou fléchi, lui donnai les deux lettres : celle de créance et celle du duc. Le roi les remit à D. Baltasar et se mit à m'interroger sur les choses de la Mamora. D. Baltasar dit : « — Lechuga, par sa lettre, s'en remet au porteur. » Je donnai à Sa Majesté autant d'informations qu'elle en désira, tellement qu'elle prit en sa main le cordon auquel était suspendu mon ordre, et, jouant avec lui, le roi m'interrogeait et je répondais.

Au bout d'un moment D. Baltasar dit : « — Allez vous reposer, vous devez être fatigué. » Je descendis par les cours où le portier du Conseil d'Etat, qui tenait ce jour-là séance, était à m'attendre. Il m'introduisit au milieu de ces seigneurs qui me reçurent tous debout. Ils me demandèrent en quel état j'avais laissé les choses ; je les en informai, et ils furent satisfaits. Sur quoi je me rendis, à cheval sur mes postiers, à la maison d'un oncle que j'ai à la Cour, Correo Mayor du Portugal. Je me reposai, j'en avais bon besoin.

JE DEMANDE UN POSTE D'AMIRAL.

Le lendemain vient à mon logis un hallebardier m'appeler de la part de D. Baltasar. J'y vais, très content. Quoiqu'il fût entouré de force gens

qui lui voulaient parler, on me fait place. Il s'assied sur une chaise, me fait asseoir sur une autre, puis il me demande quels emplois j'avais remplis, ajoutant : « — Sa Majesté vous veut faire grâce. » Je dis : « — J'ai été capitaine d'infanterie espagnole. Je suis présentement attaché à la flotte des] Philippines dont je recueille les débris, à cinquante écus de solde mensuelle depuis plus de deux ans. » Il me demande : « — Où vous portent vos inclinations, sur quoi avez-vous jeté les yeux ? » Moi : « — Señor, je ne suis pas enorgueilli par mes états de service. Le Conseil m'a proposé pour un poste d'amiral de quelque flotte. » Il dit : « — Jésus ! señor capitaine, on le donnera incontinent à Votre Grâce avec un gentil secours d'argent. » Je lui baise les mains pour cette faveur ; il ajoute : « — Adressez-vous au secrétaire Juan de Ynsastegui ; il vous donnera votre brevet. » Je retournai content au logis, et, le lendemain, étant entré en la secrétairerie, je fais rencontre de D. Baltasar. Il me fait : « — Comment va ? Prenez ce brevet et ce billet, et ayez patience. C'est présentement tout ce que Sa Majesté peut faire en matière de maravédis. » Je dis : « — Señor, je n'ai besoin d'argent s'il y en a si grand faute. Ce que je cherche, c'est la réputation, non l'argent. » Et je lui rendis le billet qu'il ne voulut reprendre ; mais il prisa fort ma libéralité, comme il le dit.

Le billet était de trois cents ducats d'argent, et l'autre écrit, un décret adressé à D. Fernando Carrillo, président des Indes. Je l'apportai audit président qui le reçut avec un visage de mécréant — il n'en avait pas d'autre — et me congédia de sèche manière : « — Ce qu'ordonne Sa Majesté se fera en son temps. »

Un mois, deux mois se passent, et point ne me proposait-on pour la place. Je vais trouver D. Baltasar ; il me donne un billet ordonnant de me nommer sans attendre même la réunion du Conseil, vu le désir qu'avait le roi de me faire faveur. Je remets ce billet à notre bon mécréant, mais il devait être coiffé de quelqu'un ; il donna la place et me laissa hors. Aussitôt que je l'appris, je m'en fus sans plus attendre à l'audience du roi.

On cherchait précisément dans les galeries ceux qui désiraient lui parler. Je dis : « — Sire, j'ai servi vingt-cinq années Votre Majesté en maint pays, comme il appert de ce mémoire. Pour mon service le plus récent, qui est d'avoir fait pénétrer les secours à la Mamora, Votre Majesté m'a fait la grâce d'un décret à fin que me soit accordée la place d'amiral d'une flotte. Plusieurs autres fois, en raison de mes services, je fus proposé pour cette place. Or, à présent que Votre Majesté a donné ordre qu'on me la donne, le Président

ne m'a pas encore proposé. » Il saisit le mémoire, me l'arracha des mains et, tournant les épaules, s'en alla et nous laissa tous penauds. Il ne venait que d'hériter le trône.

MORT DE D. FERNANDO CARRILLO, PRÉSIDENT DU CONSEIL DES INDES.

J'allai me consoler auprès de D. Baltasar et me plaindre à lui comme à mon chef. J'étais là à attendre l'heure quand survint le Président avec le visage que j'ai dit : il était en train d'avaler ou on lui avait fait avaler en haut lieu quelque couleuvre. Il entre, j'entre derrière lui, encore que le portier ou un gentilhomme qui se trouvait là voulut s'y opposer. Je dis : « — Laissez ; monseigneur le Président et moi nous venons pour le même motif. » J'entre donc. Il y avait là D. Baltasar avec monseigneur le comte de Monterey [1] et un moine dominicain, fils du comte de Benavente [2] ; D. Baltasar debout avec le Président au milieu de la salle. Je m'approche, et dis : « — Je supplie Votre Excellence de demander à mon-

1. D. Manuel de Azevedo y Zuñiga, 6e comte de Monterey, du Conseil d'Etat, nommé vice-roi de Naples le 14 mai 1631, † 22 mars 1653.

2. Fray Domingo Pimentel, provincial de l'ordre de Saint-Dominique.

seigneur le Président s'il est satisfait de ma personne. » Il répond, les paumes ouvertes : « — Señor, c'est un excellent soldat ; nous l'avons envoyé à Porto-Rico et il s'en acquitta fort bien. » A cela je dis : « — Si je suis si excellent soldat, pourquoi Votre Seigneurie ne m'a-t-elle pas proposé, le roi en ayant ordonné ainsi et Son Excellence étant intervenue avec un nouveau billet. » Il dit : « — Señor, ce sera pour une autre fois ; à présent toutes les places sont données. » Alors, moi à D. Baltasar : « — Que Votre Excellence n'en croie rien. Il vous abuse comme il m'a abusé moi-même. » Et le Président de crier très fort : « — Puisqu'on vous dit que toutes les places sont données ! » D. Baltasar répond : « — Considère Votre Excellence que le roi désire faire faveur au capitaine. » Don Fernando Carrillo ne put rien dire, sa voix s'étrangla dans son gosier et il sortit de la salle ; mais, avant d'arriver dans la rue, il tomba sans connaissance. On le fourra dans son carrosse, le tenant pour mort, et on lui fit des ligatures aux bras et aux jambes pour le rappeler à lui. Grâce à Dieu il recouvra ses sens, se confessa et mourut[1] ; Dieu lui ait pardonné le mal qu'il me fit ! Car, s'il resta sans vie, je restai, moi, sans mon poste d'amiral. D. Baltasar, qui était mon

1. 23 avril 1622.

chef, dit, en effet : « — Il n'est pas juste de faire faveur à qui a tué un ministre. » Comme si je lui avais lâché une arquebusade ! Ce ne fut pas tant moi le coupable que certain papier venu de haut, lequel, à ce que j'ai ouï dire, dut lui donner la mort.

Là-dessus, je me retirai du palais, où je ne mettais plus les pieds. Plus de six mois après, un beau jour, à l'improviste, un hallebardier me vient chercher de la part de monseigneur le comte d'Olivarès[1].

J'y vais, curieux de voir ce qu'il me voulait. Comme j'entrais dans la salle, il me dit de prime abord : « — Capitaine Contreras, ne vous plaignez à moi, quoique, je le vois bien, vous en ayez sujet. Le roi a résolu de former une flotte pour garder le détroit de Gibraltar, et dont je suis moi-même général. La Junte des flottes a nommé seize capitaines appelés de divers côtés, tous gens de pratique et d'expérience. Or, des deux qu'on a choisis en cette Cour, l'un est le mestre de camp D. Pedro Osorio, et l'autre Votre Grâce. Faites-en estime. » Je remerciai Son Excellence de la

1. D. Gaspar de Guzman Azevedo y Zuñiga, 3e comte d'Olivarès, plus tard duc de Sanlucar-la Mayor, né à Rome le 6 janvier 1587, mort en disgrâce à Toro le 22 juillet 1645, fut pendant 22 ans le favori de Philippe IV, qui lui abandonna le gouvernement de son royaume.

faveur qu'elle me faisait, et lui dis : « — Monseigneur, je me trouve avec cinquante écus de solde, après avoir été capitaine par deux fois. Je ne puis consentir à me remettre à la tête d'une compagnie, et à renoncer aux cinquante écus que je touche sur la flotte. » Il me dit : « — Assez parlé. Quant à vous augmenter, c'est mon affaire. » A quoi je dis : « — Cette compagnie, que Votre Excellence daigne donc me permettre de la lever en cette Cour. » Il répond : « — Ça ne s'est jamais fait, mais, pour vous contenter, j'en parlerai à Sa Majesté. »

Et il l'obtint. C'est à Madrid que nous levâmes nos compagnies, le mestre de camp et moi ; nous fûmes les premiers capitaines qui y aient, la Cour présente, fait levée et arboré leurs enseignes.

CHAPITRE XV

Comment je levai une nouvelle compagnie à Madrid, dans le quartier d'Anton Martin, et d'autres événements.

Mon enseigne, je l'arborai dans le quartier d'Anton Martin, et, en vingt-sept jours, je recrutai trois cent douze soldats avec lesquels je partis, à la vue de toute la Cour, en bel ordre et moi en tête. Au moins ma bonne mère eut-elle cette consolation aux nombreux chagrins que mes fortunes diverses lui ont causé en ce monde.

Le lendemain de mon départ, le bruit courut à la Cour qu'on m'avait tué à Getafé, ce dont Madrid s'émut autant que si j'eusse été un grand seigneur : j'en prends à témoins ceux qui s'y trouvaient alors. Ce fut, dit-on, le marquis de Barcarrota [1] qui avait parlé de ma mort au jeu

1. D. Alonso Portocarrero, 5e marquis de Villanueva del Fresno, capitaine général des galères de Portugal, mourut le 23 juin 1622. Contreras se tromperait donc, lorsqu'il prétend qu'il s'était passé plus de six mois entre la mort de D. Fernando Carrillo, survenue le 23 avril 1622, et son départ de Madrid.

de la pelote ; le bruit n'eut pas d'autre origine. Là-dessus, D. Francisco de Contreras [1], Président de Castille, dépêcha courriers pour s'informer si c'était vrai, et châtier le coupable, au cas où la chose se fût passée comme on disait. Je répondis que j'étais bien portant, dont se réjouit la Cour. Et voilà ce qu'on gagne à être bien vu. Cette prétendue mort me valut plus de cinq cents messes que de bonnes âmes firent dire pour mon repos à l'hôpital du Buen Suceso. Rien que par aumônes on en avait dit plus de trois cents. J'appris cela plus tard du majordome de l'hôpital, lequel se nommait D. Diego de Cordoba.

Je passai avec ma compagnie à Cadix, où j'entrai à la tête de plus de trois cents hommes. Nous nous embarquâmes pour le détroit de Gibraltar ; c'était le poste qui nous était assigné. La flotte marchait sous les ordres de D. Juan Fajardo [2], qui en était général. Je m'embarquai dans un galion, amirale de Naples, car il y avait en cette escadre six fameux vaisseaux dont était général Francisco de Ribera, lequel faisait honneur à toute la flotte par l'éclat de ses vaisseaux et

1. Président du Conseil de Castille de 1621 à 1624 ; mourut à Madrid le 4 mai 1630.

2. Fils de Luis Fajardo, marquis de Los Velez, qui fut général de toutes les flottes réunies pour prendre la Mamora. Son fils Juan l'assistait comme amiral dans cette expédition.

de sa vaillance. Lesdits vaisseaux étaient de ceux qu'avait à Naples monseigneur le duc d'Osuna, et plût à Dieu que le brave Ribera eût été général de toute la flotte ! il aurait autrement bien servi Sa Majesté, et nous y eussions, nous, gagné réputation.

L'ensemble de la flotte se composait de vingt-deux gros galions et de trois pataches. On signala quelques bateaux turcs qui traversaient le détroit en longeant la côte d'Afrique. Nous sortîmes de Gibraltar à leur rencontre avec quelques navires, et, quoiqu'il n'y ait en ce détroit pas plus de trois lieues de distance entre l'Espagne et la Berbérie, on y fit plusieurs prises.

RENCONTRE AVEC LA FLOTTE HOLLANDAISE.

Bien des jours après, le six octobre mil-six-cent-vingt-quatre, nous eumes rencontre avec la flotte hollandaise, forte de quatre-vingt-deux voiles, encore que toutes ne fussent de guerre. Nous leur courûmes sus, sous Malaga, à quinze lieues au large. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le galion, capitane de Ribera, et le mien, qui était son amirale[1], nous engageâmes le combat à

1. La *capitane* était le principal vaisseau d'une flotte, l'*amirale* venait en second lieu.

quatre heures de relevée, et, avec nous, la capitane de D. Juan Fajardo.

Ce qui advint, on ne le peut dire, si ce n'est que les ennemis se moquèrent de nous. Si la capitane de Ribera n'eût reçu une canonnade au-dessous de sa ligne de flottaison et s'il n'eût fallu mettre une barque à l'eau pour la secourir, Dieu sait comme il en eût tourné pour l'ennemi. Quant au malencontreux boulet qui avait crevé la capitane, il n'était pas chrétien, et ce n'était pas des vaisseaux ennemis qu'on l'avait tiré. Enfin, passons outre.

Le jour tomba et, cette nuit-là, voici que nos Hollandais s'en vont passer le détroit sans être inquiétés par âme qui vive, ce qu'ils n'eussent espéré ; même ils se seraient accommodés de perdre le quart de leurs vaisseaux, comme ils l'avouèrent depuis. Nous revînmes à Gibraltar où resta D. Juan Fajardo ; moi et Ribera, nous allâmes à la recherche des galions de l'argent. Les ayant rencontrés, nous les escortâmes jusqu'à San Lucar, y ramenant aussi — nous nous en étions emparés en route — deux navires turcs et une prise de sucre qu'ils portaient à bord.

Nous revînmes hiverner à Gibraltar, et j'y tombai malade. D. Juan Fajardo me donna pour Séville un congé de convalescence de vingt jours, et, ce délai expiré, il disposa de ma compa-

gnie[1]. Je m'allai plaindre à la Cour et Sa Majesté me fit grâce d'un commandement de cinq cents hommes d'infanterie, lesquels, divisés en quatre compagnies, devaient aller servir sur les galères de Gênes.

Je levai ma troupe, et nous étions sur le départ, quand je reçus ordre d'aller avec mes hommes m'embarquer à Lisbonne sur une flotte fraîchement équipée pour tenir tête à la flotte d'Angleterre ; Tomas de Larraspuru était notre chef. Cette flotte anglaise, nous l'attendîmes plus de deux mois à Cascaes et à Belen : on avait vent qu'elle n'allait nulle part ailleurs qu'à Lisbonne, où l'appelaient les juifs. Mais, nous voyant prêts à la recevoir, elle se dirigea vers Cadix. Lorsqu'on le sut, ordre nous fut donné de ne pas abandonner pour autant notre poste ; nous y restâmes donc jusqu'au moment où l'on apprit que l'escadre avait fait retraite en Angleterre.

Le marquis de La Hinojosa[2], général de mer et de terre, se mit à licencier les troupes, la mienne entre autres, moi en tête. Nous retournâmes à

1. M. Serrano y Sanz a reproduit dans son introduction plusieurs pièces provenant des archives de Simancas, et relatives à ce fait.

2. D. Juan de Mendoza, marquis de San German et de La Hinojosa, ambassadeur en Angleterre, gouverneur du Milanais, vice-roi de Navarre, du Conseil d'Etat. † le 24 février 1628.

Madrid demander l'ordre de joindre nos galères ; mais ce beau feu s'était refroidi parce que, disait-on, il y avait guerre en Lombardie. La vérité, c'était que les Gênois sont puissants. Le duc de Tarsis [1] — il avait, parbleu ! ses galères garnies d'Espagnols — eut beau pousser à l'expédition, il ne put obtenir pour l'heure qu'on l'entreprît. De sorte que nous voilà fichés à la Cour, pauvres solliciteurs d'emplois. Moi, je ne m'en tirai pas mal. Lope de Vega, sans que je lui eusse parlé de ma vie, m'emmena en sa maison, disant : « — Señor capitaine, avec des hommes tels que vous on est tenu de partager sa cape. » Et il me garda auprès de lui en camarade plus de huit mois, me donnant à dîner et à souper ; et jusqu'à des vêtements dont il me fit cadeau. Dieu le lui rende ! Non content de ça, il me dédia, dans la Vingtième Partie de ses œuvres, une comédie intitulée *Le roi sans royaume* ; elle rappelle ma prétendue royauté sur les morisques.

Je tins à vergogne, étant sans ressources, de rester à la Cour, d'autant que, même quand ils en ont, déplacés y sont les soldats. Par ainsi, je m'occupai de venir à Malte, pour voir ce que j'avais à attendre de mon habit de Saint-Jean, et quand il me rapporterait un peu de quoi manger.

1. Carlo Doria, duc de Tursi.

Je demandai donc au Conseil une solde pour la Sicile, qui est proche de Malte ; on m'accorda trente écus, cinq de plus qu'on n'en donne à présent aux capitaines. La chose réglée, je fis route vers Barcelone où je m'embarquai pour Gênes, Naples et la Sicile. Là, je présentai mon brevet, et ma solde me fut allouée.

JE DEVIENS GOUVERNEUR DE PANTELLARIA.

Un mois plus tard, comme je voulais avoir licence d'aller à Malte, le duc d'Alburquerque [1], vice-roi du royaume de Sicile, m'octroya le gouvernement de la Pantanalea (Pantellaria), île située quasi en Berbérie, où il y a terre et château-fort avec cent vingt soldats espagnols. A l'aller, je passai par Malte, mais voilà que, n'ayant fait ni caravane ni résidence, je ne pouvais obtenir de commanderie ; en outre, les commanderies réservées aux simples frères servants d'armes sont rares et mesquines, la meilleure ne rapportant pas six cents ducats.

Je fus seize mois gouverneur de Pantellaria. J'eus quelques escarmouches avec ceux qui s'y viennent ravitailler de viande et d'eau. Je m'a-

1. D. Francisco Fernandez de la Cueva, 7e duc d'Alburquerque, du Conseil d'Etat, vice-roi de Sicile de 1627 à 1632, avait été ambassadeur à Rome. † le 18 juillet 1637.

visai, de plus, qu'une église où est le siège de notre confrérie de Notre-Dame-du-Rosaire était, aussi pauvrement qu'une auberge de grand chemin, couverte de chaume et de roseaux. Je fis venir de Sicile du bois, et mêmement un peintre et des couleurs. Je restaurai ladite église et la couvris de bonnes poutres et voliges ; j'y fis six arceaux de pierre, une tribune et une sacristie ; enfin je la fis peindre en son entier : le plafond, la chapelle principale où je fis imager, aux deux côtés, les quatre évangélistes, et l'autel de Notre-Dame, que je fis peindre sur bois. De plus, au-dessus d'un arc, un Dieu le Père, et sur cet arc, les quinze mystères, chacun d'eux portraituré au naturel. Je fondai à perpétuité une rente, comme suit : Tous les ans, le troisième jeudi avant le carême, on aurait à célébrer une messe chantée avec diacre, sous-diacre, catafalque et cierges, plus douze messes basses, et, la veille, l'office des trépassés avec catafalque et cierges, le tout pour les âmes du purgatoire. Item, je laissai une rente pour que, le jour où l'on apprendrait mon décès, on eût à dire deux cents messes pour le repos de mon âme. Item, je laissai de quoi nettoyer les peintures et blanchir l'église tous les deux ans. En outre, j'instituai une messe basse mensuelle pour le repos de mon âme ; le tout hypothéqué sur la meilleure terre de l'île.

Ayant adorné l'église de mon mieux, je demandai à monseigneur le duc d'Alburquerque licence d'aller à Rome avec lui. Il m'accorda de mauvais gré un congé de quatre mois. Je vins à Palerme, m'embarquai pour Naples, et, de là, me rendis à Rome.

LE PAPE M'ACCORDE UN BREF FACULTATIF.

Je cherchai à obtenir un bref qui me dispensât des caravanes et de la résidence exigées par la Religion pour avoir droit à une commanderie. Ce bref, on le sollicita de Sa Sainteté [1]. Elle s'y refusa. Tellement que je résolus de lui parler moi-même. Elle me donna audience, je lui fis relation de mes services ; j'ajoutai : « — Le trésor de l'Eglise, mais c'est pour des hommes tels que moi qu'il est fait, pour des hommes qui se sont éreintés à servir pour la défense de la foi catholique. » Alors Sa Sainteté, prenant en considération mes travaux et pleine de zèle chrétien, ne se contenta pas de me concéder un bref facultatif, mais elle le fit à titre gracieux encore ; bien plus, elle me donna un autre bref par lequel Elle ordonnait à la Religion de me recevoir, eu égard à mes services, au titre de frère chevalier, avec jouissance

1. Urbain VIII (1623-1644).

du privilège d'ancienneté et faculté de participer à toutes les commanderies et dignités auxquelles sont admis les chevaliers de justice. En outre, Elle me concéda à perpétuité, pour l'île de Pantellaria, un autel privilégié en mon église, encore qu'on n'y dit pas plus de trois messes réglementaires et c'est à mon autel à moi qu'était attaché pour sept ans ce privilège perpétuel ; dont je me retirai satisfait.

Restait toutefois à faire le plus important, c'est-à-dire à obtenir des ministres *monsignori* l'expédition desdits privilèges. Il leur parut que c'était là bien des faveurs, et sans exemple, — comme il est vrai. — Aussi y mêlaient-ils cent formules restrictives. Mais monseigneur le comte de Monterey et madame la comtesse[1], sa femme, aplanirent toutes ces difficultés en écrivant aux ministres ; il eût été impossible d'en rien obtenir sans l'intervention de Leurs Excellences, lesquelles étaient présentement à Rome ambassadeurs extraordinaires. Mon affaire dépêchée, je voulus retourner à Malte et à Palerme où m'attachait ma solde ; j'en demandai congé à Son Excellence, qui m'ordonna, vu certaines circonstances, de ne pas partir de Rome. Je restai. Le comte m'en sut gré,

1. Dª Leonor Maria de Guzman Azevedo y Zuñiga, sœur du duc d'Olivarès.

car il donna ordre à son trésorier, — lequel s'en acquitta fort ponctuellement, — de me donner mes trente écus par mois.

Passé six mois, je demandai à Son Excellence congé d'aller présenter mes brefs ; il me l'accorda pour deux mois, au bout desquels je devais être de retour. Je partis de Rome, m'en fus à Naples et en Sicile, et, de là, à Malte, où je présentai les brefs avec les lettres de Son Excellence. Il y fut obéi sur-le-champ : je fus armé chevalier avec toutes les solennités requises.

Telle bulle me donna-t-on que j'en suis plus fier que fier ne serais d'être né de l'Infant D. Carlos[1]. Il y est dit : « En raison de ses hauts faits et prouesses, le capitaine Contreras est armé chevalier ; il aura droit à toutes commanderies et dignités de l'Ordre dont jouissent tous les chevaliers de justice. » Il y eut ce jour-là double soupe et grand banquet.

Je partis pour Rome où je fus de retour en peu de temps : je ne mis pas plus de trente-quatre jours à mon voyage, aller et retour, mon séjour et mes négociations, — et il y a près de trois cents lieues de chemin. Arrivé à Rome, j'allai baiser la main au comte mon maître et à madame

1. D. Baltasar Carlos, fils de Philippe IV et d'Elisabeth de Bourbon, né en 1629, † à Saragosse le 9 octobre 1646.

la comtesse, lesquels se réjouirent de mon heureux succès et de mon prompt retour.

JE VAIS A PALO RECEVOIR LES CARDINAUX.

Huit jours après mon arrivée, le comte mon maître me chargea d'aller, avec deux siens carrosses de campagne à six chevaux, chercher messeigneurs les cardinaux Sandoval [1], Spinola [2] et Albornoz [3], lesquels venaient d'Espagne et devaient débarquer au port de Palo, à vingt milles de Rome. Il m'ordonna aussi de les convier de sa part à venir loger en sa maison où tout était préparé pour les héberger dignement. J'arrivai à Palo, où Leurs Eminences étaient logées au château. Je leur fis mon ambassade, ils la prirent fort en gré, mais répondirent : « — Nous ne pensons pas entrer dans Rome par ce temps de canicule, mais aller quelque part aux environs. »

Voyant que telle était leur résolution, je les suppliai d'y bien regarder, et mis en avant le ser-

1. D. Baltasar Moscoso y Sandoval, évêque de Jaen, du Conseil d'Etat, cardinal et archevêque de Tolède où il mourut le 18 septembre 1665.

2. D. Agostino Spinola, évêque de Tortosa, archevêque de Grenade, de Saint-Jacques de Compostelle et de Séville, où il mourut le 12 février 1649.

3. D. Gil Carrillo de Albornoz, ambassadeur à Rome, gouverneur du Milanais, membre du Conseil d'Etat, † à Rome le 19 décembre 1649.

vice du roi, grâce à quoi ils s'aventurèrent à compromettre leur santé. Deux heures avant la nuit, ils firent atteler leurs carrosses de campagne ; ils en avaient dix-sept. Mes trois seigneurs les cardinaux montèrent dans un des carrosses du comte ; leurs camériers et moi dans l'autre. Alors, de piquer ferme pour que le soleil ne les incommodât pas. Je me démenai si bien que j'entrai à Rome au lever du jour avec les deux seuls carrosses du comte mon maître ; aucun des dix-sept autres n'avait pu suivre.

Et voilà comme j'amenai les cardinaux au palais de très bonne heure, le jour de Saint Pierre qu'on présente au pape la haquenée. Ils furent hébergés chez le comte mon maître, chacun en son appartement, en tout le faste et délicatesse qu'on peut imaginer, de même que leurs camériers et autres serviteurs,

Ils restèrent là en attendant d'avoir maison montée, c'est-à-dire un mois environ, y furent visités par tout le Collège des cardinaux et régalés par le comte mon maître. Moi, je regagnai l'hôtellerie où je reste présentement et resterai jusqu'à ce que Son Excellence me donne de nouveaux ordres ; car mon seul désir est de le servir.

Mais il est une chose que je tiens pour miracle : c'est que ces seigneurs, étant entrés dans Rome le jour de Saint Pierre, où la canicule est la plus

meurtrière, pas un des domestiques qu'ils amenaient avec eux — il y en avait plus de trois cents — ne mourut. Quant à Leurs Eminences elles n'ont même pas eu mal à la tête, d'où j'infère que tout ce qu'on dit de la canicule n'est que faribole. Il est vrai qu'à Palo je leur recommandai à tous de se garantir du soleil, et, une fois à Rome, de se bien calfeutrer et de ne pas changer de lieu, moyennant quoi ils n'auraient rien à craindre des changements de temps.

Voilà ce qui m'est advenu jusqu'à ce jour d'huy onze octobre mil-six-cent-trente. Entrer en plus de détails c'eût été lasser le lecteur. Il est certain, d'ailleurs, que j'oublie force choses. Comment pourrait-on, en onze jours, se remémorer et coucher par écrit les souvenirs, faits et aventures de trente-trois années ? Et voilà ma vie, ingénue et nue comme elle est sortie des mains de Dieu, troussée comme j'ai pu, sans rhétorique ni arguties. C'est la vérité telle que, et voilà tout.

Loué soit Christ !

CHAPITRE XVI

De ce qui m'advint jusqu'à la fin de mon gouvernement d'Aquila.

En suite de ça il advint que le comte mon maître voulut donner l'hospitalité à monseigneur le marquis de Cadereita[1], lequel allait comme ambassadeur ordinaire en Allemagne, mais passait par Rome comme ambassadeur de la sérénissime reine de Hongrie[2].

Le comte mon maître m'ordonna d'aller à sa rencontre pour lui offrir sa maison ; mais comme les lettres de la reine dont le marquis était porteur n'étaient pas dans les formes requises pour qu'il pût être reçu du pape comme ambassadeur, il le fallut mener à Frascati, beau lieu de plaisance, où il fut traité jusques au reçu de nouvelles lettres. Sur quoi, il fit son entrée à Rome

1. Fils du duc d'Alburquerque.
2. Dª Maria, fille de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, épousa en 1630 Ferdinand III, roi de Bohême et de Hongrie, fils de l'empereur d'Allemagne Ferdinand II.

et vint loger en la maison du comte mon maître, où il fut régalé et servi. Après avoir baisé le pied au pape, avoir fait et reçu ses visites, Sa Seigneurie partit pour Ancône, où elle trouva la reine, et s'embarqua pour la Cour impériale, aux fins de remplir son ambassade d'Allemagne. Celle de Rome avait été très brillante et somptueuse, digne en tout d'un tel seigneur.

Peu de jours après, le comte mon maître m'envoya demander une galère à madame la comtesse de Tursi, pour nous mettre à même, le secrétaire Juan Pablo Bonete et moi, d'aller remplir à Madrid certaines missions. La galère arrivée, embarque ! et nous voilà à Barcelone. On m'y ordonne de courir la poste, car c'était chose d'importance. Ce que je fis. Ainsi j'accomplis les désirs du comte mon maître, car j'arrivai en temps brief.

Je restai à Madrid plus de deux mois, — c'était en l'an mil-six-cent-trente-un. Je m'y réjouis d'y voir les charmantes comédies du Phénix de l'Espagne, Lope de Vega, homme si éminent en tout et dont les livres sont tels que n'importe qui y peut apprendre à devenir poète comique ; à lui seul était réservé d'être l'honneur de l'Espagne et la stupeur des autres nations.

ÉRUPTION DU VÉSUVE.

De Madrid, on me fit partir pour Naples, où le comte mon maître était lors vice-roi. A l'arrivée, il m'ordonna de prendre le commandement d'une compagnie d'infanterie espagnole. Je lui dis : « — Mais j'ai déjà été capitaine quatre fois. » Il tint bon ; je pris la compagnie et me voilà préposé à la garde de sa personne. Deux mois après, il m'envoya en garnison à la cité de Nola.

Comme, un matin, j'étais bien tranquille — c'était le mardi seize décembre, — voici qu'à l'aube s'élève un grand panache de fumée de la montagne de Nola, par d'autres appelée Vésuve. A mesure qu'avance le jour, s'obscurcit le soleil, gronde le tonnerre et pleuvent les cendres. Et prenez garde que Nola est au pied du mont, à quatre milles tout au plus. A voir que le jour était nuit et la pluie cendre, les gens prennent peur ; il y en a qui commencent à quitter le pays. Si horrifique fut cette nuit-là que je ne peux m'imaginer qu'au jour du Jugement même il puisse y en avoir une pareille. En plus de la cendre, il pleuvait de la terre, des pierres de feu, pareilles aux scories embrasées que les forgerons retirent des forges ; et il y en avait de grandes comme la main, de plus petites, et de plus

grosses aussi. Au milieu de cela, un tremblement de terre continu. Trente-sept maisons s'écroulèrent cette nuit-là ; on entendait les cyprès et les orangers se déchirer, fendus comme par un coup de hache. Tout le monde criait : « — Miséricorde ! » que c'était terreur de l'ouïr.

Le mercredi il n'y eut de jour quasi point, tellement qu'il fallait tenir allumées les chandelles. Je courus la campagne avec un escadron de soldats, et rapportai sept charges de farine ; je fis cuire du pain et secourus ainsi nombre de ceux qui étaient hors de chez eux pour n'avoir pas osé rester sous un toit. Il y avait en ce lieu deux couvents de nonnes qui ne voulurent pas en sortir, encore que le vicaire, avant de s'en aller, leur en eût donné licence, et lesdits couvents s'écroulèrent sans faire mal aucun à aucune des nonnes parce qu'elles étaient toutes en le grand vaisseau de l'église à prier Dieu.

Cependant les soldats de ma compagnie se mutinèrent presque contre moi. Voici comme : Ils tinrent conseil entre eux pour venir tous ensemble me forcer à partir de Nola, parce que le feu en était tout proche. Je les rencontre en bande dans une rue, — ils venaient faire ce qu'ils avaient décidé. — Moi, dès que je les vois : « — Où allez-vous, messieurs? » L'un deux répond : « — Señor... » Mais, avant qu'il ajoute mot, moi : « — Señores,

s'en aille qui veut s'en aller ; pour moi, je ne bougerai d'ici que les mollets brûlés. Quand j'en serai là, peu pèse le drapeau, je l'emporterai, moi. » Là-dessus personne ne souffle mot.

Ce jour-là, nous le passâmes tantôt dans la nuit, tantôt dans une pâleur. De choses à tirer la pitié, tant il y en avait qu'on ne les peut nombrer ni les acertener. Pensez combien peu de gens n'avaient pas fui ; à ces femmes échevelées, à ces enfançons qui ne savaient où se fourrer, attendant la nuit naturelle ; qu'ici s'écroulaient deux maisons, que là une autre flambait ; qu'en quelque côté qu'on se voulut sauver, c'était impossible, parce qu'on enfonçait dans les cendres et terres qui étaient tombées le jeudi matin. Et encore que le feu ne cessât pas, ni la pluie de cendres et terres, voilà que s'embesogne aussi l'élément de l'eau. De la montagne naît une rivière à si gros flots que le bruit seul répand la terreur. Un des bras court sur Nola. Je prends trente soldats et des gens du pays avec pelles et pioches, et je fais une tranchée. Ainsi, le flot s'ouvre un chemin ailleurs, donne contre deux hameaux, les emporte, entraînant comme fourmis troupeaux et gros bestiaux ; on ne les pût sauver. Sur quoi je considérai que si, quand mes soldats m'avaient pressé de partir, je me fusse en allé, tout le pays eût été noyé.

Le vendredi, Dieu voulut que tombât l'eau du ciel mêlée à la terre et à la cendre, ce qui fit mortier si fort qu'on ne pouvait l'entamer même avec pic ou pioche ; de quoi on eut quelque soulagement : si le feu nous serrait de trop près, nous avions du moins par où fuir.

Le samedi s'effondra presque tout le quartier où demeurait la troupe, mais sans faire mal à quiconque, parce que les soldats avaient préféré rester sous la pluie de cendres en la place que dans le quartier ou dans la grande église, laquelle était lézardée et remuait — tant il y avait de tremblements de terre — comme eau en bouche quand on se la rince. Dimanche, m'arriva un ordre du comte, — il m'avait cru perdu par cela qu'on n'avait pu encore passer jusqu'à nous. — Il me mandait de sortir du pays et d'aller à Capoue. Bien me pesait, certes, de laisser ces nonnains, lesquelles, à me voir partir, allaient perdre courage, mais bien me fallut obéir, pour qu'au cas où adviendrait quelque chose, on n'en rejetât pas sur moi la faute.

Je partis avec ce que j'avais sur le dos ; eût-on voulu son coffre, rien pour le transporter. Quand nous arrivâmes à Capoue, peine c'était de nous voir si défigurés : on eût juré que nous revenions de travailler en enfer, la plupart sans souliers, les vêtements à moitié brûlés et nos corps

de même. Nous nous refîmes là huit jours et nous fêtâmes la Noël, bien que le Vésuve vomit toujours du feu.

MON SÉJOUR AUX CASALES DE CAPOUE.

Au bout de huit jours, le comte m'envoya patente pour me loger aux Casales[1] de Capoue ; ce que je fis. Là, nous recouvrâmes partie de ce que nous avions perdu. De Nola, on m'apporta deux coffres de vêtements ; c'est tout ce qui restait de ma maison, — miracle encore d'avoir sauvé mes coffres.

En ces Casales, il y a une coutume la plus pernicieuse du monde pour les pauvres, savoir : Les riches en état de loger des troupes font donner les premiers ordres sacrés à un de leurs fils ; après quoi, ils lui font donation de tous leurs biens, en sorte que les voilà dispensés de loger. L'archevêque tient pour eux qui le soutiennent. Moi, je rends compte à l'évêque de cette canaillerie. Il me répond : « — Mais c'est justice. » Moi, je m'indigne, retire les soldats des maisons des pauvres et les mets en celles des riches. Je demandais : « — Où est la chambre de l'ordonné ? »

1. De l'italien *casale*, hameau, village.

— « La voilà. » — « Respectez-la comme le dimanche du Seigneur. Et ces autres chambres, qui les habite? » — « Señor, c'est le père, la mère, les sœurs et frères. » Parfait, et j'y logeais trois ou quatre soldats.

Ces gens s'en vont se plaindre à l'archevêque. Il m'écrit : « — Prenez garde, vous êtes excommunié. » Moi j'en ris, et voilà qu'un de ces clercs « sauvages » — c'est ainsi qu'on les appelle en ce royaume parce qu'ils n'ont que les premiers ordres et que beaucoup sont mariés, — un de ces clercs, donc, enfourche une jument pour s'aller plaindre à l'archevêque. Un de mes soldats donne une saccade à la bête, disant : « — Attendez donc que j'en réfère au capitaine. » La jument ne connaissait pas plus le frein que son maître le latin ; le résultat fut qu'elle se cabra et s'étala par terre avec son cavalier ; dont il n'eut pas grand bien.

Si mal en point qu'il fût, il alla porter ses plaintes. Là-dessus, l'évêque m'envoie dire : « — Vous êtes excommunié en vertu du chapitre *quisquis pariente del diablo* (sic). » Je réponds : « — Attention à ce que vous faites. Je n'entends pas le chapitre *quisquis ;* quant à être parent du diable, ne le suis ; il n'y en a l'ombre en mon ascendance. Et prenez garde que, si je me résigne à être excommunié, nul ne sera hors de mes atteintes qu'il ne s'aille cacher en la cinquième

sphère. A cette fin Dieu m'a donné dix doigts aux mains et cent cinquante espagnols. » L'évêque reçut ma lettre et n'y fit d'autre réponse que d'envoyer dire aux Casales de faire diligence auprès du vice-roi pour qu'il me retirât du pays, comme il le ferait de son côté, puisqu'il n'y avait autre remède. Diligence fut faite, très instante. Mais, entre temps, les riches me le payèrent, sans que pâtit nul pauvre ; et cela ne dura pas si peu : plus de quarante jours.

MON GOUVERNEMENT DE LA CITÉ D'AQUILA.

Passé ce temps, le vice-roi m'envoya en la cité d'Aquila, une des plus grandes du royaume, dont les habitants avaient perdu le respect à leur évêque et même le voulaient tuer. J'avais ordre de châtier les coupables. Je partis des Casales le neuf février et je passai par la plaine des Cinq Milles, comme on la nomme, où il y avait demi-pique de neige ; en cette plaine, il y eut belle besogne avec les soldats. Si Aquila est si insoumise, c'est qu'elle est aux confins de la Romagne, et voilà comme ils n'y reconnaissent quasi pas le roi.

J'emmenai cent cinquante soldats espagnols, de ceux à qui rien ne chaut, et j'entrai dans la ville

en escarmouchant avec mes lurons. J'arrivais avec le titre de gouverneur et capitaine de guerre. Je commençai à me saisir de quelques mutins ; les autres de fuir. Je logeai mes lurons dans les maisons des coupables, dont bien succéda, et fis proclamer que personne n'eût à sortir de la ville ni à y entrer avec bouches à feu ; car, parmi ces gens-là, c'est la coutume de porter partout fusil comme chapeau. Ils obéirent incontinent, ce qui fut miracle au dire de tous.

Or, voici qu'un jour arrivent à la porte de Naples six valets du vice-roi de la province — c'était le comte de Chiaramonte, — avec leurs escopettes et de petits pistolets. Ils avaient chevelures très longues à la nazaréenne, suivant l'habitude qu'ont en ces parages voleurs de grand chemin et bandits, — c'est tout un. — On leur dit : « — Défense d'entrer sans l'ordre du gouverneur et capitaine de guerre. » Voilà qu'ils répondent : « — Le capitaine de guerre ? nous ne le connaissons pas. » Comme des quatre soldats de garde à la porte deux s'en étaient allés dîner, mes chevelus entrent et se vont pavaner sur la place, sans plus faire cas de rien que par le passé. Ce qu'ayant su, je fis fermer les portes de la ville, et, avec huit soldats, je sortis à leur rencontre. Je les trouvai aussi tranquilles que s'ils n'avaient rien fait. Comme je les voulus prendre, ils couchent

leurs armes, qu'ils avaient fort bonnes. Inutile, parce que je fondis sur eux à la manière de Romagne et m'en saisis, encore qu'ils me blessèrent un soldat.

Les gaillards pris, je les mis en jugement séance tenante, en leur donnant deux heures de répit à chacun, passé quoi je les condamnai à avoir coupées les chevelures à la nazaréenne, à les porter à la nuque, puis, à recevoir, montés à la mode de mon pays sur des bourriques, deux cents coups de fouet chacun. Ce qui s'exécuta de gentille façon, encore que le bourreau s'étrennait en cette justice-là, laquelle était nouvelle et pour lui et pour la ville. Une fois descendus de leurs baudets, mes gaillards furent pansés avec sel et vinaigre, à la façon des galères. Le jour suivant, je les mis en route pour les galères de Naples, avec chacun six ans à passer, en attendant mieux, auprès du comite à qui ils devaient échoir. Quant au seigneur vice-roi ou président de la province, cette justice-là lui parut incroyable.

Quand il s'en fut acertené, il m'écrivit : « En vertu de quelle autorité avez-vous fait cela ? » Je répondis : « Autorité de capitaine de guerre. » Il me récrivit : « Moi seul le suis en cette province. » Moi de répondre : « Plaidez-en avec le comte de Monterey ; c'est lui qui m'en a envoyé la patente. » Sur quoi il se détermina à me venir saisir

à Aquila et assembla à cette fin trois cents hommes de cheval et quelques gens de pied. Ce qu'ayant su, je lui mandai : « Que Votre Seigneurie prenne garde de soulever le pays qui l'est déjà à moitié, puisque je suis venu pour le châtier. Par ailleurs, étant ministre du roi, ne vous avisez pas de si grosse affaire sans en référer au comte, comme vice-roi du royaume. Si j'ai mal fait, il me punira. » Mais il n'en fit cas et alla son chemin. Moi qui avais des espions, je vis que c'était sérieux. De mes cent cinquante Espagnols, je choisis cent, et bien munis de poudre, balles et mèches ; je saute sur un mien cheval fort gaillard, aux fontes mes pistolets et sur moi deux mille écus en doublons, et m'en vais l'attendre en un poste d'où je lui écris une lettre.

Je lui disais : « Puisque vous avez si peu cure du bon service du roi, poursuivez votre chemin, mais prenez un bon cheval, car, si je vous prends, j'en jure par le Christ! je vous fais fouetter comme les autres. » Et je l'aurais fait, et mieux que je ne dis, encore. J'étais sûr que sa troupe — de la canaille — se rendrait, et, la chose troussée, je filais à Rome, à Milan et en Flandre, ce qui me mettait hors d'affaire ; car, d'où j'étais, il ne me fallait que six heures pour me mettre en l'Etat de l'Eglise. Le Chiaramonte prit le parti, ma lettre reçue, de l'envoyer au vice-roi comte de

Monterey. Il s'en retourna en sa terre et moi en la mienne.

Le lendemain, j'appris qu'un cavalier courait le pays, commettant mille brigandages dans la campagne et dans les couvents de nonnains, faisant main basse sur tout ce qui lui semblait de bonne prise. Moi qui m'étais déjà résolu à aller en campagne contre le président, pardi ! je pique sur un hameau où ledit cavalier dormait, se croyant là comme le roi en Madrid. Je lui donne une aubade, je le surprends au lit ; il saute par la fenêtre en un jardin, mais j'ai d'aussi bons sauteurs qui me le repêchent. On le ligote ; je le traîne à la ville d'Aquila, où les naturels demeurent bés qu'homme se fût trouvé assez hasardeux pour s'en saisir. Je le mis en le château, lui fis son procès en lui donnant deux jours de répit.

Pendant lesdits jours, on s'embesogne à dresser un échafaud au milieu de la place, à forger les glaives pour le sacrifice. Les gens se gaussaient de voir l'échafaud, et aussi quand on leur disait que c'était pour couper la tête au cavalier. Mais bien plus grands yeux firent-ils quand, le cinquième jour, à trois heures de relevée, ils le virent sans tête. Qui la coupa fut un méchant bourreau auquel je donnai un mien vêtement et dix écus. Le pauvre diable n'avait pas la pratique ; n'importe, il fit comme ces médecins qui

enseignent en les hôpitaux aux dépens des innocents ; encore que ce cavalier n'était rien plus qu'un fieffé coquin. Il s'appelait Jacomo Ribera — tout le monde, dans les Abruzzes, le doit bien connaître, ne fût-ce que de nom, — naturel de la ville d'Aquila.

MES DÉMÊLÉS AVEC LES JURATS.

J'étais en cette ville le jour de la Pâque de Résurrection. Les jurats ou regidores étaient mal avec moi parce que je leur faisais la vie dure. Ils crurent que, le jour de Pâques, ils auraient quelque excuse de ne me pas accompagner à l'église, et que j'en aurais fâcherie. Le jeudi saint, je leur avais dit de communier comme je faisais, mais eux, par malice, ne le voulurent point.

Arriva le jour de Pâques, où l'évêque dit la messe pontificale. J'attendis jusqu'à ce que commençât la messe, m'y rendis et me mis en mon siège, accompagné de mon seul assesseur ; encore que ledit assesseur n'eût voulu jamais signer aucune des sentences dessusdites, mais point ne m'en étais effaré, car il était du pays et il avait à y rester. Retenez bien qu'en cette ville les magistrats ou regidores — ils sont cinq — ont chacun deux estafiers payés par la ville et vêtus de rouge,

et qu'aucun de ces regidores ou jurats ne sortirait jamais de chez lui ni n'irait nulle part sans ces estafiers, s'agît-il de la vie.

Moi, quand je me vis seul à la messe pontificale et que je connus la malice de ces coquins, j'appelai de mon siège le sergent, et lui dis : « — Allez-moi prendre tous les estafiers des magistrats, et, en la maison de chacun desdits jurats, mettez-moi six soldats avec ordre de manger tout ce qu'ils trouveront en le logis et en la cuisine ; qu'ils aient tout respect des femmes, mais qu'ils ne bougent de là jusqu'à nouvel ordre. » Ce qui fut exécuté sur l'heure, d'autant plus qu'à cause du jour de Pâques, il y avait des soldats chez qui on n'avait encore allumé le feu.

Les jurats eurent nouvelle de la chose, mais, comme leur faillaient leurs escogriffes en capes rouges, ils ne pouvaient bouger pour autant. Ils me mandaient gentilshommes et messages ; moi je répondais : « — Qu'ils viennent eux-mêmes. » Mais, empêchés qu'ils étaient, ils restaient chacun à l'endroit où les sergents avaient arrêté ses estafiers. L'évêque me pria de retirer les soldats de ces maisons, ou de relâcher les estafiers afin que les jurats pussent retourner chez eux. Je consentis à retirer les soldats à condition qu'on leur donnât à chacun trois testons, qui font neuf réales. Les jurats les donnèrent incontinent, parbleu ! ils

eussent lâché trois cents ducats pour ne les avoir plus chez eux, tant ils nous aiment, ces gens-là ! Et croyez qu'avec leurs neuf réales et leur dîner ces soldats et leurs camarades firent meilleures Pâques que les jurats ; car eux la firent, la Pâque, à l'endroit où on leur avait pris leurs valets, ne retournant mie chez eux pour ne pas rompre avec la coutume et ne pas perdre le privilège.

L'évêque fit instance pour que je libérasse les hommes aux capes rouges. Je répondis : « — Si je les ai tous fait saisir, c'est pour qu'ils ne se puissent dérober, en en rejetant le soin l'un sur l'autre, au devoir de m'apporter et me placer le coussin en l'église. Toutefois, qu'ils paient chacun un ducat pour le couvent des Repenties, et qu'on les délivre. » Ils payèrent dare dare, et mes jurats sortirent de leur cercle enchanté, car pour eux ce n'était rien moins.

Quelques petites affaires m'advinrent encore avec ces magistrats. Ils avaient mis le poisson et la viande à prix hauts, et le pain aussi, moyennant quoi les marchands leur donnaient tant en nature sur la viande, le poisson et les salaisons, et tant en argent sur le pain. Ce qu'ayant su, je leur recommandai de m'appeler quand ils fixeraient les taxes. Ce qu'ils firent.

Au moment donc où ils décidaient la taxe, moi je fais : « — Vos Seigneuries ne voient donc pas

que c'est conscience de la fixer à si bas prix, que cela vaut davantage, et qu'en la haussant il y aura abondance ? » Eux de voir le ciel ouvert et de hausser encore. La taxe bien établie, je leur dis à la ronde : « — Señores, moi, chez moi, j'ai tant de bouches. Encore que j'aie franchise comme chevalier de Malte, comme capitaine d'infanterie, comme capitaine de guerre et gouverneur, je veux être le premier à payer suivant la taxe. En même façon, que chacune de Vos Seigneuries achète des vivres en proportion de son personnel et les paie sur l'heure, comme je fais. Quant à vous, — je m'adressai aux marchands, — j'en jure Dieu ! si vous faites cadeau d'une once de n'importe quoi à ces messieurs, je vous fais fouetter. » Comme ils virent que je n'y allais pas pour rire, ils en passèrent par là. Les jurats de faire : « — Señor, mais chez nous on ne mange pas de poisson. » — « Ça ne fait rien, je désire qu'on en mange et qu'on y jouisse de la taxe tout comme moi et comme les pauvres. » En bref, cela suffit pour faire baisser la taxe de moitié et plus pour tous les articles.

Pour en revenir à notre président ou vice-roi de la province, il avait envoyé la dernière lettre que je lui avais écrite au comte de Monterey. Celui-ci prit le parti de me retirer d'Aquila sur les instances des jurats et dudit président. Mais il

lui enleva sa présidence au même jour qu'à moi mon gouvernement. Seulement, à moi, il me donna, avant mon départ d'Aquila, une compagnie de cuirasses, et à lui rien. Voilà quelle fin eut mon gouvernement d'Aquila, lequel dura trois mois et sept jours.

CHAPITRE XVII

Où il est fait l'éloge du comte de Monterey, et comment je quitte son service et passe en Sicile.

Je partis d'Aquila prendre possession à Naples de ma compagnie de cavaliers. Je la trouvai cantonnée à Capoue et force fut de la ramener à Naples, où me la donna en charge D. Gaspar de Azevedo[1], général de mille cavaliers. Le jour même où le général m'en fit remise par devant l'intendant D. Pedro Cuncubilete, on recensa les chevaux de la compagnie, laquelle était précédemment commandée par D. Hector Pignatelli, récemment promu lieutenant du mestre de camp général.

Un soldat s'écrie : « — Mais on m'a changé mon cheval ! » D'autres disent de même. Moi, je fais à

1. Le mestre de camp Gaspar de Azevedo était parent du comte de Monterey. Un Azevedo fut tué en 1635, à la tête de sa troupe, dans les environs de Naples, mais on ne dit pas son prénom.

D. Hector Pignatelli : « — Le cheval qu'amène Votre Seigneurie appartient à la compagnie ; les soldats affirment que Votre Seigneurie nous a laissé les rosses et a gardé les meilleurs chevaux ; ils sont au roi pourtant. » Il me répond : « — Ce n'est pas vrai ; je n'ai pris aucun cheval. » Encore que, entre Italiens, « Ce n'est pas vrai » ne se tienne pas pour offense, je veux maintenir ma réputation devant si grande foule d'Espagnols et d'Italiens ; je lève donc aussitôt la main, lui empoigne la barbe et la lui tire. Lui de jeter son bâton et de tirer son épée en brave chevalier. Mais moi non plus, je ne fus pas long à mettre au vent la mienne. D'où bataille, mais point sanglante : il y avait telle presse de gens qu'il nous fut impossible de nous blesser. C'est un tudesque de la garde du vice-roi qui, se trouvant par là, paya les pots cassés ; le pauvre diable y gagna une estafilade au visage comme si ç'avait été lui le tireur de barbe.

Nous arrêta D. Gaspar de Azevedo, comme général de cavalerie et capitaine de la garde du vice-roi. Nous restâmes aux arrêts chacun en notre maison, sous bonne garde, trois jours ; au bout desquels le comte mon maître, sur le rapport des mestres de camp et du prince d'Ascoli, nous ordonna de nous faire amis en son antichambre. D. Hector était assisté du prince de La Rochela,

moi, de Sa Seigneurie D. Gaspar de Azevedo ; sur quoi, d'ores en avant, chacun de nous marchait — ou plutôt moi, pour parler plus juste, — l'œil bien écarquillé, comme disent les ruffians.

LE COMTE DE MONTEREY PASSE LES TROUPES EN REVUE.

Mais j'étais capitaine de cavalerie ; il fallut bien entrer en nouveaux pensements ; d'autant que le comte mon maître s'avisa de faire une montre générale de toute la cavalerie du royaume et de l'infanterie, tant espagnole qu'italienne : la cavalerie au grand complet, y compris les nouvelles levées, soit plus de deux mille cinq cents chevaux ; l'infanterie très brillante et très nombreuse, bien qu'on n'y fît paraître que les levées, sans les milices du royaume, soit deux mille sept cents Espagnols et huit mille Italiens, tous gens de choix.

Ah ! qu'il allait donc falloir de galants équipages ce jour-là ! Moi, tout pauvre que j'étais, j'arborai livrée : deux trompettes, quatre laquais, tous d'écarlate vêtus, surchargés de passementeries d'argent, avec baudriers, épées dorées, plumes, et, par dessus leurs vêtements, des manteaux garnis de même. Mes chevaux, qui étaient cinq, avec

leurs selles, deux d'entre eux couverts de passementeries d'argent, tous avec, aux arçons, leurs pistolets ouvrés. Moi, je parus avec des armes azur flammées d'argent, des chausses de chamois toutes passementées d'or, des manches et un collet de même ; sur la salade, toute une montagne de plumes bleues, vertes et blanches ; sur les épaules, une écharpe rouge couverte de broderies d'or, si vaste que, ma parole ! elle eût pu servir de couverte à un lit. C'est en cet équipage que j'entrai en la place, suivi de mon alférez, de mon étendard, et de quatre-vingts cavaliers bien armés : les soldats avec leurs écharpes rouges, et mon frère — lequel me servait de lieutenant, — en queue de la compagnie, tout à fait magnifique. Je vous laisse à penser quelle entrée nous fîmes !

Avec les autres capitaines — et il y en avait quantité — nous défilâmes tous devant le Palais d'où regardaient, en l'un des balcons, le comte mon maître et Leurs Éminences les cardinaux Savelli[1] et Sandoval, et, en un autre balcon, ma maîtresse la comtesse de Monterey et Sa Seigneurie la marquise de Monteroso, avec leurs dames. A mesure qu'elles débouchaient en la place, toutes les compagnies de cavalerie faisaient une cara-

1. Giulio Savelli, référendaire aux signatures de Grâce et de Justice, créé cardinal le 2 décembre 1615 par le pape Paul V.

cole, abattaient leurs étendards ; les compagnies d'infanterie, leurs drapeaux. Alors elles passaient au large du château, et se formaient en masse.

Nous escarmouchâmes, et la bataille de l'infanterie avec la cavalerie, c'était à voir ! A ce moment, Leurs Excellences avec messeigneurs les cardinaux s'étaient déjà portés à Castelnuovo ; à leur passage, toute l'artillerie tonna, que c'était à voir, sans manquer une seule démonstration, représentant tout si au vif que rien n'y faillait que boulets. Mais, pour que nous ne nous avisassions pas d'en envoyer, nous avions juste le général qu'il fallait ; car homme au monde, même nourri toute sa vie en la guerre, n'eût su commander comme il le faisait et juste en temps propre.

MAGNIFICENCE DU COMTE.

Ceci n'est pas adulation, car je certifie, moi qui ai pourtant connu des princes en nombre infini, qu'oncques n'ai vu personne s'entendre en grandeur comme lui. Témoin son ambassade extraordinaire à Rome, en mil-six-cent-vingt-huit, la magnificence qu'il y déploya, les nombreux hôtes que j'ai vus hébergés chez lui, les seigneurs cardinaux Sandoval, Spinola et Albornoz, un frère

du comte de Elda [1], un frère du comte de Tavara [2], sans compter madame la comtesse. Et notez que tous mangeaient à part en leurs appartements et au même temps ; qu'aucuns services ne s'embarrassaient, ni officiers de bouche, ni bouteilliers, ni cuisiniers ; que point ne manquait l'argenterie et que chacun avait en abondance ce qui lui était nécessaire. A chaque hôte, par exemple, étaient attachés un camérier et un valet de chambre ; pour tous à la fois il y avait des carrosses ; tout cela sans que personne eût rien à emprunter à personne. J'ai vu là trente-deux salles ornées de leurs tentures et de leurs dais d'été, et tout autant avec leur apparat d'hiver.

Ce fut encore ce seigneur qui donna pour la naissance du prince notre maître — que Dieu garde ! — en octobre mil-six-cent-vingt-neuf, des fêtes si somptueuses qu'encore aujourd'hui ont de quoi en deviser et les Romains et même les étrangers qui s'y trouvèrent : tant il y eut de comédies, tant de luttes, tant de feux d'artifices, tant de fontaines de vin, tant d'aumônes aux

1. D. Antonio Coloma, 2e comte de Elda, vice-roi de Sardaigne ; en 1603, il a le commandement des galères de Portugal ; en 1611, celui des galères de Sicile.

2. D. Enrique Pimentel y Enriquez de Guzman, 5e marquis (et non comte) de Tavara, commandeur d'Alcantara, gentilhomme de la Chambre, vice-roi d'Aragon, puis de Navarre, gouverneur de Sicile, † le 29 juin 1663.

hôpitaux ; pendant trois jours de suite, le soir, une telle profusion de monnaies, l'or et l'argent jetés à poignées ; enfin, et quelle plus grande preuve, — car, en ce temps, nous étions si mal vus à Rome que plus ne se peut, — il suffit de rapporter que, devant de telles magnificences, force fut à tous ceux de la ville de crier : « Vive l'Espagne ! » ce qui est tout dire.

Et encore, qui a eu en cette ville, comme le comte, des capitaines sans emploi à la solde de trente écus mensuels, — nous étions quatre, dont moi, — ponctuellement payés sur sa bourse? Car c'était Gaspar de Rosales, trésorier du comte, qui s'occupait de tout ce département, lequel ne donna jamais lieu à personne en la cour de se plaindre de Son Excellence ; si bien que Son Excellence le nomma son secrétaire d'Etat et de Guerre à Naples quand il y passa vice-roi, emploi que ce bon trésorier avait bien mérité par son zèle et sa netteté de mains. Il est certain que souventes fois, si un seigneur réussit, c'est qu'il a un bon serviteur, et s'il s'en tire mal, c'est qu'il en a un mauvais.

Et encore, à Naples, quel vice-roi y eût-il jamais qui se donnât tant de mal pour rechercher les hommes de mérite, lesquels, avant lui, rencognés en d'aucuns châteaux et désespérés, furent — j'en connais beaucoup dans ce cas, — tirés de là

et récompensés par Son Excellence ? De quoi la nation se réjouit. Quel autre que lui a envoyé en quinze mois à Milan deux troupes d'Italiens de trois mille hommes, plus sept cent mille ducats, et en Espagne six mille fantassins et mille chevaux sur vingt-quatre galions ? l'infanterie sous le marquis de Campo Lattaro, la cavalerie sous le prince de La Rochela. J'oubliais, en le même envoi, force pistolets sans prix, vingt-quatre selles et brides brodées, avec leurs chevaux choisis ; sur chaque cheval, une couverte de brocart qui leur allait aux jarrets ; le tout était un présent pour Sa Majesté, pour Sa Seigneurie l'infant D. Carlos — au ciel soit-il ! — et pour Sa Seigneurie l'infant Cardinal [1].

Et, s'il s'agit de ma maîtresse la comtesse, comme elle a été affable avec toutes les dames titrées de ce royaume, a réparti ses jours de semaine entre les hôpitaux, dans ceux pour femmes servant les malheureuses de ses propres mains, apportant du palais toute la nourriture pour tout ce jour, j'en suis bon témoin. Qui encore, comme elle, a fondé un couvent de femmes espagnoles repenties, et d'autres encore qu'elle soutient tous les jours de ses aumônes ? Qui, enfin, a favorisé

1. Ferdinand d'Autriche, fils de Philippe III, né en 1609, créé cardinal en 1619, en dernier lieu gouverneur des Pays-Bas. † à Bruxelles le 9 novembre 1641.

et honoré tous ceux qui ont eu recours à son intercession ?

En bref, messire lecteur, ne crois pas que j'exagère par passion, je suis même resté très au-dessous de la vérité, et je jure sur Dieu et sur cette croix † que, au moment où j'écris ceci, soit le quatre février mil-six-cent-trente-trois, je me trouve à Palerme en la disgrâce du comte mon maître ; dont vous verrez plus avant le comme et le pourquoi. Mais, malgré tout, je m'estime plus d'être son serviteur, même en disgrâce, que, même en grâce, le serviteur d'un autre ; car jamais je n'oublierai ingratement les bienfaits reçus ni le pain mangé en sa maison.

Pour retourner à mon discours, je vous dirai, monsieur, que nos escarmouches prirent fin, et ce fut le vingt juin mil-six-cent-trente-deux. Nous retournâmes chez nous recrus et suants. Le lendemain, ordre du comte de répartir toute la cavalerie sur les côtes pour les défendre : on avait eu nouvelles de l'escadre turquesque. A moi m'échut d'aller avec cinq cents chevaux, dont j'étais chef, en la principauté de Citra (Principauté citérieure). J'y restai jusqu'à la fin d'août dans les campagnes de Bol (Agropoli) et en Achierno (Acerno). En ce lieu-là, tout en pleine canicule que nous fussions, si froid faisait-il qu'il fallait mettre deux couvertes au lit. Aussi, de jour, faisions-nous l'exercice à

cheval, escarmouchant les uns contre les autres ; parfois nous allions courre la bague.

JE FAIS DON D'UN CHEVAL AU COUVENT DE SAINT-FRANÇOIS.

Il y avait en la compagnie un grand cheval de quatre ans si vicieux qu'il avait estropié quatre soldats à moitié et un autre tout à fait. Pour le ferrer, il fallait lui attacher les pieds de devant et de derrière, et il était si féroce qu'une fois jeté sur le sol, il rompait toutes les cordes pour grosses qu'elles fussent. Je donnai ordre de le conduire au couvent de monseigneur Saint François pour le donner en aumône. On l'y mena par le licol. Le Gardien dit : « — Puisque le capitaine le donne en aumône, qu'il fasse contrat pour que nous le puissions vendre. » Ledit cheval fut, cette nuit-là, si méchant que personne ne fut tant hasardeux que de le mener boire. Le lendemain, je fis le contrat et le Gardien me dit : « — Señor, je crains que ce cheval ne nous tue quelque moine. » Et il s'en fut porter l'écrit au couvent. Le lendemain, il me dit : « — Señor capitaine, le cheval reste tranquille et semble s'être accoisé un petit. » Bref, en six jours, il devint si domestiqué qu'il n'y avait bourricot pareil. On l'apparia avec une jument que possédait le couvent, et il allait à

côté d'elle comme si point n'eût été cheval ; dont toute la ville s'émerveilla.

Or, moi, j'avais entre autres un cheval que j'appelais Colonna. Comme nous allions — ainsi faisions-nous chaque jour, — escarmoucher et courre à la promenade de San Francesco, je l'enfourche. C'était une douce bête, et je répète que j'avais souventes fois escarmouché et couru lances avec lui. Mais voici que, ce jour-là, dès l'entrée en la carrière, il refuse de partir. Moi, colère, je donne des éperons ; il démarre, à quatre pas se bute. Je répète, il s'entête à recommencer ; cette bête-là ne voulait courir qu'à peine et en se traversant. Les soldats me supplient : « — Mettez pied à terre, il ne courra pas. » Et l'un d'eux : « — Donnez-le moi, je le ferai courir et le guérirai de ce vice. » Je descends, le soldat l'enfourche ; il n'était pas sur son dos que le cheval s'emporte, pique droit au mur, s'y écrase avec le soldat, tous deux tombés morts sur le coup ; dont je restai épouvanté. Est-ce l'aumône du cheval que j'avais donné ; est-ce l'autel que j'avais fait élever pour dire la messe pour les âmes du purgatoire ; est-ce le bref que j'avais fait venir de Rome pour un autel privilégié ? Dieu sait la cause de tel bienfait, duquel je lui rends grâces, ainsi que de tous les autres dont il m'a comblé chaque jour.

Je rentrai à Naples avec ma compagnie, et on

nous logea au pont della Maddalena. J'en sortais chaque nuit, à la tête de vingt chevaux, pour battre la marine de Torre del Greco, cependant que les autres compagnies faisaient de même à l'opposite, vers Pouzzoles. J'avais d'excellents chevaux, mais mes hommes de troupe ne valaient rien, si bien que, pour refaire ma compagnie, le comte donna ordre de la mettre sur le pied de paix; ce qui fut fait.

Pour moi, Son Excellence me fit largesse du gouvernement de Pescara, un des meilleurs de ce royaume. Je lui baisai la main pour cette faveur, et restai là plus d'un mois sans réclamer mes patentes; tellement qu'un beau matin le comte mon maître m'envoya dire par le secrétaire Rosales que je lui ferais plaisir de parer deux petits galions et une patache qui étaient dans le port, et d'aller au Levant pirater un brin.

ON ME REFUSE POUR MON FRÈRE UNE COMPAGNIE.

En ce moment-là, j'avais avec moi un mien frère, lequel avait servi vingt ans Sa Majesté en Italie et sur la flotte royale, en qualité de soldat, de sergent et d'alférez. Il avait même été trois ans gouverneur d'une compagnie avec patente de général et huit écus de haute paie sur le particu-

lier du roi. Présentement il venait d'être licencié comme lieutenant de cuirasses.

Je dis au secrétaire : « — Señor, je ferai ce qu'ordonne le comte, mais considérez que j'ai là mon frère ; qu'au moins il reste à Pescara pour mon lieutenant. » Il répondit : « — Impossible. Capitaine doit être qui occupera ce poste. » Je demandai alors qu'on le fît capitaine de la patache et j'en priai même de vive voix le comte ; il n'en voulut rien faire. Je demandai qu'on lui donnât une compagnie d'enfants perdus et d'aventuriers qui devait s'embarquer avec moi ; on me le promit. Moi, entre temps, je m'occupais à parer mes bateaux, et disais au secrétaire : « — Ne vous moquez pas de moi. Dites au comte qu'il en finisse d'arranger cette affaire. J'en jure Dieu, s'il ne le fait, je ne m'embarque et ne fais cette course. »

Nous en restâmes là jusqu'à certaine nuit où il me désabusa dans son cabinet, disant : « — On ne donnera rien à votre frère, et vous vous embarquerez bel et bien l'un et l'autre. » Sur ce, je me retirai en mon logis. Là, considérant que je n'avais ni emploi en ce royaume, ni solde de Sa Majesté, non plus que mon frère ; voyant, en outre, que mon frère disait : « — Señor, j'ai servi comme chacun sait. Votre Grâce a poussé bien des gens, or, moi, je ne peux obtenir d'avancement. Le monde pensera qu'il y a en moi quelque tare, » je vis

qu'il avait raison. Dont je fus obligé à recueillir mes quelques hardes et m'aller enfermer en le couvent de la Très-Sainte-Trinité. De là, j'écrivis au secrétaire un billet de cette teneur : « Ne vous émerveillez que j'aie mis tant d'insistance à faire nommer mon frère. Moi parti pour cette expédition, il lui fallait assumer, si j'étais venu à manquer, la charge de nos petits neveu et nièce orphelins, lesquels n'ont d'autre père que moi. Vous m'avez ôté, cette nuit, l'espoir de rien obtenir pour lui, alors, moi aussi, j'ai résolu de ne pas prendre du service et de ne pas faire cette course. En conséquence, vous pouvez dire au comte mon maître que je me suis retiré en ce couvent pour voir où je me résoudrai à aller gagner ma vie, et crainte, aussi, que Son Excellence, sur quelque mouvement de colère, ne me jetât en un château-fort. S'il plaît au comte que je le serve et fasse cette course, qu'il donne une compagnie à mon frère : il la mérite, et le comte l'a promise. Alors, je sors du couvent sur l'heure, j'embarque et je fais... ce que bien verra. »

Le secrétaire s'ébahit, voyant semblable résolution, et m'écrivit pour m'engager amicalement à sortir. Je n'en voulus démordre, si ce n'est à la susdite condition.

Je demandai licence au comte pour moi, mon frère et mon neveu. Il me fit répondre : « Mais il

n'en est besoin. Vous n'êtes pas mon sujet, étant chevalier de Malte et n'ayant ni solde ni emploi en ce royaume. Une attestation de la santé vous suffit. » Je lui fis dire : « Je ne suis pas de ces hommes qui s'en vont sans licence d'un pays où ils ont eu emploi. Si Votre Excellence ne me la donne, je resterai en ce couvent-ci jusqu'à ma mort ou jusqu'à tant que Votre Excellence ait été promue à de plus hautes fonctions. » Par ainsi, Son Excellence me fit la grâce de m'accorder très honorable licence pour Malte, une autre à mon frère pour l'Espagne, et une à mon neveu pour la Sicile. Il me les manda au couvent, toutes trois signées de sa propre main.

En suite de quoi, les navires étant en partance, on m'envoya du palais un pli signé du secrétaire ; mais il venait de plus haut. On me demandait d'écrire une relation ou instruction sur la manière dont se devaient comporter lesdits navires. Je l'écrivis en présence du porteur ; elle était longuement détaillée, et j'ajoutai à la fin : « Señor, ange ne suis et puis errer ; aussi pourra-t-on consulter sur ce papier les pilotes. Si mes avis leur semblent bons, on les suivra ; sinon, non. Cette course, la voici décrite telle que je la pensais mener, n'était ma malencontre d'avoir frères. »

Peu après, je m'occupai de tout préparer pour

mon départ, encore que tout le monde, et jusqu'à des officiers et des familiers du palais, me disait : « — Attendez. » Je tâchai de suivre leur conseil et même, certain soir, je me résolus à aller voir le secrétaire Rosales au palais. Je restai longtemps à parler avec lui, et il me dit : « — Vous avez fait fausse route. » Nous convînmes de nous revoir la nuit suivante, mais il me parut bon de n'en rien faire. Tout au contraire, en une felouque qui me coûta bon, j'embarquai nuitamment frère et neveu, avec le peu de hardes que j'avais, et nous quittâmes Naples le vingt décembre à minuit.

J'oubliais de dire que ma retraite en ce couvent donna à croire à tout le monde que je m'étais fait religieux, comme si je ne l'étais déjà de Malte. On le mit même dans la Gazette, et on m'écrivit de Malte qu'on y avait reçu avis que je m'étais fait capucin. Et quoi d'étonnant qu'on l'eût dit en terres lointaines ? En ces deux mois que je fus au couvent, il se trouva, dans Naples même, des gens qui juraient m'avoir vu dire la messe ; point ne savaient, sans doute, que ne connais le latin, ni même ne l'entends. Ces deux mois, je les passai à faire pénitence avec matin et soir un chapon et tout ce qui s'ensuit, d'excellent vin vieux, et j'entendais chaque jour quatre messes et les vêpres.

JE QUITTE NAPLES A LA DÉROBÉE.

La nuit que je sortis de Naples ne fut guère bonne : je ne partais pas sans inquiétude. Mais, à l'aube, nous nous trouvions à Bietre (Vietri), à soixante milles de Naples. Nous traversâmes le golfe de Salerne et fûmes à Palanudo (cap Palinuro), où on ne nous laissa prendre terre par amour de la santé. De là, nous fûmes à Paola ; j'y restai deux jours et visitai le lieu de naissance du bienheureux Saint François de Paule. De là, je passai à Castillon [1] où je fis rencontre d'une felouque qui remontait vers Naples. Elle portait une farouche dame espagnole fort connue, avec laquelle je soupai ce soir-là. Elle me pria de dormir en sa chambre parce qu'elle avait peur ; je ne voulus lui désagréer et me couchai en un second lit qu'il y avait en ladite chambre.

Dans la nuit, je me levai pour uriner. et, comme il faisait noir, en voulant regagner mon lit je butai dans celui de la dame. Je m'y glissai ; elle faisait celle qui dort, mais elle était bel et bien éveillée. Je me mis en besogne, et elle de toujours faire l'endormie. La chose finie, elle

1. Contreras veut probablement parler de Pizzo, qui avait, au bord de la mer, un château aujourd'hui en ruines, où a été fusillé Murat, le 13 octobre 1815.

s'éveille et dit : « — Qu'avez-vous fait ? » Moi : « — Touchez-y, vous le verrez. » Elle se met à dire : « — Jésus ! le méchant homme ! » Je dis : « — Je crois bien, vous en souhaiteriez un plus jeune, pour ne pas fermer l'œil d'ici demain. » N'importe, tout vieux que j'étais, je lui porte estocade sur estocade, et, ma foi ! elle en valait la peine.

Au matin on mit à l'eau les felouques et nous tirâmes chacun de notre côté. Ce soir-là j'arrivai à Tropea où je ne fis pas nuitée pour arriver la veille de Noël à Messine. C'est là que nous fîmes la Noël en une hôtellerie où il y avait abondance de chairs ; mais, comme c'était vigile, tout un chacun se tint tranquille, et moi d'autant plus, qui en avait pris mon soûl. Nous ouïmes le lendemain une ou plusieurs messes, et partîmes de Messine ; mais nous ne pûmes doubler le cap du Faro où nous couchâmes.

Nous mîmes à la mer et bourlinguâmes jusqu'à Milazzo où nous restâmes cette nuit-là et le lendemain, à cause du gros temps. Le capitaine d'armes m'offrit des poules, du vin et un cabri qui arrondirent le garde-manger, et il y eut à l'hôtellerie double soupe : diables ou diablesses ne font jamais faute en telles maisons. Nous partîmes de Milazzo et arrivâmes sans toucher terre jusqu'à Termini, où il y a bon gîte. Nous y couchâmes

et partîmes pour Palerme où nous arrivâmes à midi. J'y trouvai une infinité d'amis et m'occupai d'y monter ma maison ; mais, auparavant, j'allai parler à monseigneur le duc d'Alcalá[1], gouverneur du royaume de Sicile. Je lui fis part de mon arrivée — Son Excellence était au fait de tout cela, — et le suppliai de me faire délivrer les trente écus que Sa Majesté m'avait accordés par provision sur ce royaume. Il en donna l'ordre aussitôt.

Mon frère introduisit un mémoire suppliant Son Excellence de lui faire grâce, en considération de ses services, d'un brevet de capitaine, pour aller ailleurs lever une compagnie : il y en avait peu en ce royaume. Moi, pour ce faire, je lui donnais cinq cents ducats ; c'est ce que Sa Majesté donne pour ces sortes de levées, et je voulais épargner au roi cette somme. La réponse fut : « Que les bureaux fassent une enquête » et, en fait d'enquête, on le fourra en une tartane catalane qui était venue en ce port avec une cargaison de biscuit pour les galères du royaume, et qui allait à Gênes. Je donnai à mon frère deux cents écus d'or et des vêtements, je payai son passage et sa nourriture et lui donnai ma bénédiction. J'ajou-

1. D. Fernando Afan de Ribera, du Conseil d'Etat, vice-roi de Sicile de 1632 à 1635. † le 28 mars 1637.

tai : « — Va en Flandre, mon fils, et tu y seras capitaine. Tu as bons états de service, beaux équipements, argent et licence. Dieu te guide ! »

Par ainsi s'en fut-il avec Dieu. Moi, je suis resté ici jusqu'à ce jour d'huy quatre février mil-six-cent-trente-trois où j'écris ceci. Si Dieu me prête vie et s'il se passe quelque chose, je l'ajouterai à ce récit.

CHAPITRE XVIII

Comment m'est octroyée en Espagne une commanderie dont je vais prendre possession.

Cedit an mil-six-cent-trente-trois, mon frère s'en étant allé avec cette tartane que j'ai dite, je restai à Palerme. Monseigneur le duc d'Alcalá, vice-roi de Sicile, me fit appeler. Je montai le voir, et il me demanda : « — Qu'avez-vous eu avec le comte de Monterey ? » Je répondis : « — Rien. J'ai de lui licence d'aller à Malte. » Il me pressa de questions, mais je ne lui dis jamais rien de ce qui m'était advenu à Naples.

Je pris congé de Son Excellence et descendis au corps de garde ; là, les capitaines se mirent à cherchailler derechef ce que j'avais eu à Naples avec le comte. Je leur dis : « — Laissez donc le comte tranquille ; tout petit qu'il soit, il est seigneur de tous les Grands. » Quelqu'un ne se fit faute de l'aller rapporter au duc d'Alcalá. Courroucé, il me fit appeler chez son secrétaire, lequel me dit d'un ton sans réplique : « — Payez à D. Je-

rónimo de Castro deux cents écus que vous lui devez. » Ledit Jerónimo de Castro était là présent. Je répondis au secrétaire : « — Señor, il est vrai qu'il me donna deux cents écus aux fins de lui obtenir à Rome un bref facultatif pour le Maître de Malte. Ce bref, ledit Maître ne le voulut accepter ; moi, j'ai fait ce à quoi je m'étais engagé. » Le secrétaire me riposte : « — Point d'allégations. L'argent, et sur l'heure, ou l'on vous jette en prison. » Le voyant déterminé, je réponds : « — Envoyez avec moi quelqu'un qui rapporte les deux cents écus. » Il m'envoya sous bonne garde, je rapportai la somme en un petit sac, et dis : « — Voici. Que Votre Grâce les donne au duc pour qu'il en fasse à sa fantaisie, mais qu'on ne donne rien à D. Jerónimo de Castro. » Sur quoi je rentrai en mon logis, considérant comme il en va par le monde.

BULLES M'ARRIVENT D'UNE COMMANDERIE DE SAINT-JEAN.

Deux jours plus tard, je reçois la visite d'un adjudant de Sergent Major, lequel me dit : « — Son Excellence vous ordonne d'apurer les comptes d'un traitement provisoire auquel vous prétendez avoir droit ici. » Je réponds : « — Je n'ai pas de solde ici, mais j'ai licence du comte de Monterey

pour aller à Malte. » Il me fallut recourir au Receveur de l'Ordre ; il parla au vice-roi, lequel alors me laissa tranquille.

Au bout de vingt jours, bulles m'arrivèrent d'une commanderie de Saint-Jean qui m'était attribuée ; c'était celle de Puente de Orbigo[1]. Je restai encore deux mois à Palerme. Au bout de ce temps arrivent deux galères de Gênes qui portaient un évêque. Je dis au capitaine de l'une : « — Me voulez-vous mener à Naples à condition de n'en rien dire au comte? » Il y consent, et son premier soin fut de l'avertir. Le comte savait déjà par la chronique ce qui s'était passé en Sicile. Il appela son secrétaire Gaspar de Rosales, et lui dit : « — Faites appeler Contreras, tâchez d'en venir à bout et qu'il reste à Naples. » Le secrétaire me fit passer sur la galère un billet court et bref. Il me disait : « Le comte sait que vous êtes ici ; venez dîner avec moi, nous avons deux mots à nous dire. » Voyant que je ne le pouvais esquiver, je descendis de la galère et vins au palais où je vis le secrétaire. J'exhibai mes bulles ; il en resta ébahi et monta en haut les faire voir au comte, lequel dit : « — Bien me force à décolérer ce que porte là Contreras ! Catéchisez-le, par ma vie !

1. Sur la rivière de ce nom, diocèse d'Astorga, province de Léon.

faites qu'il reste ici à terre. » Nous dînâmes et il y eut foison de sermons, mais pas moyen de me retenir.

Les deux galères allaient repartir pour Gaëte, où d'autres les attendaient pour aller à Gênes. Le secrétaire me donna un pli du comte pour le remettre en mains propres à la marquise de Charela[1] ; ce que je fis. Or, comme on avait tiré le coup de canon du départ, le gouverneur de Gaëte envoya le brigantin armé pour m'emmener à Naples ; mais, comme mon bagage était au-dessous de tous les autres, on ne le put tirer, ce qui pour moi fut heur. Nous fîmes bon voyage jusqu'à Gênes.

Deux jours plus tard arriva l'Infant Cardinal — au ciel soit-il ! — Il fit une entrée magnifique et, de là, s'en fut à Milan, et moi en Espagne dans les galères qui l'avaient amené.

1. Antonio Manrique, marquis de Charela, eut une charge en Sicile et fut plusieurs fois soupçonné de malversations. D'après Gayangos (*Cartas de algunos Padres de la Compañia de Jesus*, I, 37, 338 et II, 7), il avait épousé en Italie la marquise dont il est ici question, et une de leurs filles, surnommée *La Charela*, aurait été la mère de Francisco Fernando d'Autriche, fils bâtard de Philippe IV, qui mourut le 12 mars 1634 à la tour d'Isasi, en Biscaye, où il était élevé secrètement.

JE RETROUVE MON FRÈRE EN ESPAGNE.

J'arrivai en peu de jours à Barcelone et, de là, à Madrid, où j'allai loger en la maison du secrétaire Juan Ruiz de Contreras, père de ce D. Fernando qui est aujourd'hui si haut placé. Il me régala fort et je m'occupai de me pousser. Tout d'abord, j'allai prendre possession de ma commanderie.

De retour à Madrid, je fis rencontre de mon frère, lequel y sollicitait. Il demandait qu'on lui donnât la solde de son emploi, car il avait été mis sur le pied de paix par les bureaux des Flandres. Le Conseil, vu sa prétention, lui donna deux cents écus de provisoire et une lettre recommandant au secrétaire Rojas de lui donner une compagnie, lequel écrivit un billet au secrétaire Pedro de Arce[1] l'informant de cette faveur, lequel fit appel et traîna l'affaire, en portant à la connaissance des conseillers d'Etat que j'avais été capitaine de cavalerie truqué *(de tramoya)* et qu'il ne pouvait faire cette promotion.

J'appris cela au bout de quelques jours. Voici comme :

1. Secrétaire du Conseil d'Etat, fut mis à la retraite en 1646.

Mon frère tardant à recevoir son brevet, j'allai trouver le marquis de Santa Cruz, du Conseil d'Etat, et le pressai si bien à ce sujet qu'il me dit : « — Comment voulez-vous qu'on donne un brevet à votre frère? Pedro de Arce dit que si vous avez été capitaine de cavalerie, ce fut par truc. » Sur ce, je tournai le dos au marquis sans dire mot et m'en fus à mon logis ; puis, sans prendre le temps de manger un morceau, je pris ma patente de capitaine de cuirasses, celle de chef d'une troupe de cinq cents cavaliers, mon brevet de réforme et ma licence, et, à toutes jambes, je retournai chez le marquis de Santa Cruz.

On m'introduisit ; je lui dis : « — Je supplie Votre Excellence de m'écouter. Il y a plus de vingt ans au Postigo (Poterne) de San Martin, certaine dame, à la tombée de la nuit, m'appela. Je montai, et nous étions depuis un moment en conversation, quand on heurte à la porte. La dame me dit : « — Cachez-vous. C'est Pedro de Arce qui vient là, mais il s'en ira bientôt. » Je dis : « — Je ne me cacherai quoi qu'il advienne. Ouvrez la porte. » La señora, quoique marrie, donna l'ordre d'ouvrir. Monte alors Pedro de Arce, avec estoc et bouclier, et vert comme une laitue ; il était, en ce temps-là, employé à la Guerre. A peine m'a-t-il vu qu'il demande : « — Que faites-vous là? » Moi : « — Cette dame me

demandait des nouvelles d'une sienne amie... » Et, sans me laisser finir, le voilà qui se couvre de son bouclier. J'étais sur mes gardes et ne fus pas long à lui porter telle estocade que les voilà lui, son bouclier et son estoc, dégringolant l'escalier. « — Je suis mort ! » clamait-il, et il n'était même pas blessé. Profitant du tumulte, je descends, moi aussi, et m'en vais avec Dieu. Lui, on l'emporte en son logis à moitié mort de sa chute ; dont il m'a toujours regardé d'un mauvais œil. Que Votre Excellence voie, à présent, cette patente, cette licence et ce brevet ; Elle se convaincra que cet homme n'a pas dit la vérité et que j'ai été capitaine de cuirasses sept mois et trois jours..........

. . . .

(Ici s'arrête le manuscrit de Contreras ; les derniers feuillets n'ont pas été retrouvés.)

TABLE DES MATIÈRES

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

Classiques castillans (Les). Editions de « La Lectura » de Madrid. Chaque volume de 300 à 400 pages in-8. 3 fr. — Rel. espagnole peau, 5 fr. ; toile.... .. .. 4 fr.

Œuvres parues : **Santa Teresa.** — Tomo I. Las Moradas. **Tirso de Molina.** — Tomo I. Teatro. — **Garcilaso**.

Sous presse : **Quevedo.** Obras. Tomo I. — **Vida de Torres Villaroel.**

Coster (Adolphe). **Fernando de Herrera** (El Divino). 1908, in-8 de 450 pages.. .... 10 fr.

— **Algunas obras de Fernando de Herrera**, edicion critica. 1908, in-8, 192 pages... .... 6 fr.

Fitz-Gérald (J.-D.). **La vida de Santo Domingo de Silos,** par Gonzalo de Berceo. 1904, 1 vol. gr. in-8, avec 2 pl...... .... 8 fr.

Hollanda (Francisco de) (Portugais). **Quatre dialogues sur la peinture**, mis en français par Léo Rouanet. Portrait de Michel-Ange et frontispice, d'après les dessins originaux de Francisco de Hollanda, conservés à la Bibliothèque de l'Escurial. 1910, in-18 de XXXIII-237 pages et trois planches, tiré à 500 exemplaires........ 5 fr.

Traduction et commentaire de ces fameux dialogues, trop peu connus, qu'eut F. de Hollanda avec Michel Ange.

Huszar (G.). **Etudes critiques de littérature comparée** : II. **Molière et l'Espagne**. 1907, in-12.. 5 fr.

Couronné par l'Académie française.

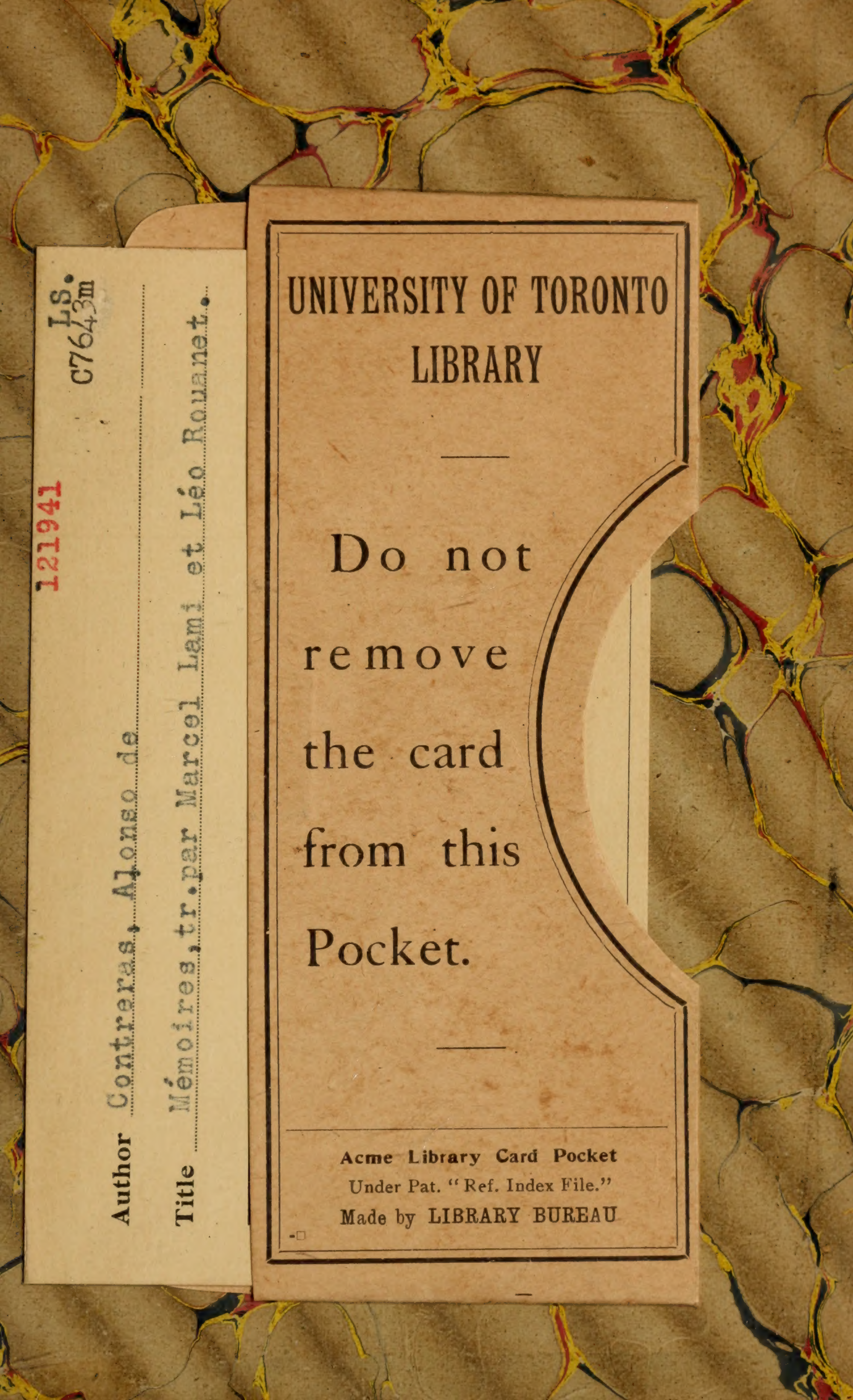
Le t. 1[er] de cette série très neuve de littérature et de documents était consacré à *Corneille et le théâtre espagnol* (in-12, 3 fr. 50) et fut aussi couronné par l'Académie française.

Jaurgain (Jean de), *membre correspondant de l'Académie royale de l'histoire, de Madrid.* **Troisvilles, d'Artagnan et les Trois Mousquetaires.** Etudes biographiques et héraldiques, nouvelle édition augmentée et entièrement refondue, 1910, beau volume in-8 écu de XIII-275 p. 4 fr.

Legrand (Théodoric), *archiviste paléographe.* **Apuntes historicos sobre la organizacion interior de Fuenterrabia.** Desde el siglo XVI hasta el XVIII. 1904, in-8.... ... . 1 fr. 50.

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.




121941
LS.
C7643m
Author Contreras, Alonso de
Title Mémoires, tr. par Marcel Lami et Léo Rouanet.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

